

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (INaLF)

Correspondance [Document électronique] / Jean-Jacques Ampère

1816

p130

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Paris, 18 juillet 1816.

"Mon cher père, j'ai été déjeuner jeudi chez M Clément. J'avais bien fait, à la vérité, mon analyse, mais comme le sulfate n'était pas entièrement évaporé, je n'ai

p131

pu la lui porter. Je suis, dans ce moment, indécis du parti que je dois embrasser ; je t'en prie, ne t'afflige pas de me voir hésiter. Avant de me déterminer pour les manufactures il faut mûrement réfléchir. Ne te fais pas d'illusion, regarde les choses telles qu'elles sont et tu les verras telles que je les vois. Il y va du bonheur, il y va de bien plus, il y va de la gloire. Ne pense pas que je me butte contre une idée, j'ai la meilleure envie du monde que tu me persuades ; mais si tu ne me persuades pas, je te le dirai. Je suis retourné chez M Clément, plein d'ardeur pour la chimie manufacturière. Il y a dans les paroles de cet homme quelque chose qui désenchante. Je l'aime et voudrais l'admirer ; il me raisonne bien, mais il ne m'entraîne pas.

"Mon ignorance en arithmétique l'a désagréablement surpris. Il m'a dit que j'allais oublier tout ce que j'avais appris en littérature pour m'occuper de choses utiles. Utiles tant qu'il voudra, je n'oublierai jamais Racine ni Virgile. Un instant après il a ajouté : "Tout ce que l'on apprend à "l'école polytechnique ne sert à rien dès que "l'on en est sorti." Je te demande si je puis entendre ces paroles sans être découragé, au moment où je

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

viens de contenter mes professeurs du lycée par de bons devoirs, par des progrès dans l'allemand ? Tandis que je m'occupe de ranger mes substances organiques, on me presse de renoncer à tout cela : que faire ? que devenir ? Toi seul, toi seul as connu le moyen de me faire avancer ;

p132

c'est en me plaçant au-dessus de mes propres forces, en me piquant d'émulation. Oui, avec M Clément, je n'aurais pas fait le dixième de ce que j'ai fait depuis deux mois.

"Je serais désolé de t'avoir chagriné par ma franchise, mais je n'en serai pas moins franc dans la suite. Adieu, écris-moi le plus tôt que tu pourras.

J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Août 1816.

"Cher père, une lettre contre six, c'est trop peu, surtout dans un moment où il s'agit de déterminer l'état que je dois embrasser.

"Ma résolution est prise, je veux être *quelque chose*. On dit que l'école polytechnique va être réorganisée, que le plan vient d'être présenté ; mais, quelle que soit la décision du ministre, j'en suis venu à un point où il me serait impossible de devenir marchand. Ma tête s'est montée, je le répète : je veux être quelque chose. J'ai du goût pour les sciences et les lettres à peu près également, ce qui est rare. Le commerce est la seule

p133

partie pour laquelle j'ai une aversion prononcée, et une envie méprisable de gagner me ferait accepter cette carrière ! Quoi donc ! pendant huit ans on cherche à exciter dans l'âme des enfants des sentiments nobles et généreux, on leur prêche le désintéressement ; leurs thèmes, leurs versions ne sont composés que de maximes de modération et de sagesse, et au sortir de cette éducation stoïque, on leur déclare que tout cela est un tas de bêtises, on les envoie pourrir dans un comptoir, où, en moins d'un an, ils ont acquis l'art de compter au suprême degré de perfection et d'aimer autant l'argent, grâce au secours des gens mûrs et raisonnables,

qu'ils aimaient la gloire naguère. Quand toutes les routes de la vie me sont ouvertes, pourquoi choisir celle où l'on se traîne ? Plutôt des précipices que la boue !

"Cher père, voici enfin des nouvelles ; elles me font grand plaisir, une seule chose exceptée. Tu parles de mathématiques, de chimie, de dessin pour l'année prochaine. Tu oublies les lettres : crois-tu donc que je veuille les perdre de vue un seul instant ? J'espère que c'est sans intention de ta part.

"Adieu,

"Ton fils qui t'aime de tout son coeur,

J.-J. AMPÈRE.

p134

De J.-J. Ampère à André-Marie.

Août 1816.

"Depuis hier soir que j'ai reçu ta lettre, je suis dans des transports de joie inexprimables. Je tremblais d'y voir du mécontentement et du chagrin.

Ton idée sur ma carrière était la mienne, mais je n'osais m'avouer à moi-même de si audacieuses espérances. Ah ! une telle perspective me met au-dessus de toutes les difficultés :

Hic opus, hic labor est ; oui, c'est là tout mon désir. Tu cherches à me prouver par l'exemple de savants distingués qui ont autrefois été élèves de l'école la fausseté de l'assertion de M Clément ; il n'en est point besoin, la voix publique et le bon sens la démentent assez formellement. La belle union que celle de la science et des lettres !

"Je suis dans les compositions jusqu'au cou : discours français et latin. Le sujet du discours français le voici : Un orateur adresse des reproches aux Athéniens qui voulaient décerner des récompenses à un certain Menon, accusateur de Phidias, mort en prison. Je t'envoie ma péroraison.

"La composition latine a pour sujet : Richelieu rentrant en grâce auprès du roi.

Plus je vais, plus je sens combien j'aurais eu tort

p135

d'embrasser la carrière commerciale. Cette idée me tourmentait, mon humeur s'en ressentait. Souvent je te paraissais en contradiction avec moi-même. Tu dois avoir éprouvé que quand on cherche à se cacher

quelque chose, à se dissimuler sa propre volonté, l'esprit est gêné, contraint. Maintenant je suis gai, heureux, le temps a passé de la pluie au beau.

"Adieu, cher bon père.

J.-J. AMPÈRE.

1818

p144

DE J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Vanteuil, près de la Ferté-sous-Jouarre,

lundi, 17 juillet 1818.

"Je deviens sérieux de plus en plus, mais je ne veux pas être sombre ; cela est mal, car ça fait de la peine à ceux avec lesquels on vit. J'ai déjà eu le plaisir de m'entendre appeler *fou* ; courage, je viens de lire dans le bonhomme Charron qu'Aristote dit que la folie est le comble de la sagesse, et que Platon affirme que celui qui est d'un jugement rassis frappe en vain aux portes de la poésie. Rien n'est difficile comme la lecture ; deux ou trois moralistes occuperont tous mes loisirs de Vanteuil. Ma vie est douce ; je suis dans le bon sens jusqu'au col. Ce qui s'est passé d'heureux en moi depuis quelque temps, c'est que je n'ai jamais si bien senti les avantages de la bonté et tout ce qu'on peut mettre de grand dans les plus simples occasions de la vie par un constant oubli de soi et un sacrifice habituel de sa volonté

p145

à celle d'autrui. Ici je suis entouré de mille exemples qui me prêchent ces vertus.

"Je viens d'écrire à Edmond d'être doux et de ne pas rager ; mais nous ragerons encore tous deux plus d'une fois : tout est si mal ! Allons, voilà mon noir qui me reprend...

Mardi 18. - "Je conçois maintenant plus que jamais le christianisme comme étant la loi sous laquelle le genre humain doit se ranger, et c'est à établir cette *folie sublime*, comme parle saint Paul, cette religion de dévouement, de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, que doivent tendre tous nos efforts. Oui, mon ami, mon

but unique maintenant sera d'être utile, mais utile dans le sens divin de ce mot. Perfectionner moi-même et les hommes, voilà l'idée que j'ai toujours devant les yeux et fixée dans mon esprit. Tout ce qui ne se rapporte pas à ça, je l'exclus de ma vie ; je ne veux ni travailler, ni apprendre, ni sentir, ni composer rien qui ne vise là.

"Adieu, mon ami, viens vite à Paris. Adieu, songe aux hommes.

J.-J. AMPÈRE.

p146

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

De Vanteuil, 22 juillet 1818.

"Je pense, mon cher papa, que nous nous reverrons à la fin de cette semaine. Quoiqu'il fasse ici fort beau temps et que je sois dans une excellente famille, je n'en désire pas moins être près de vous. Quelquefois je rêve les voyages, mais bientôt, las de m'égarer sur les plages lointaines, je rentre au logis, pauvre pèlerin désabusé, pauvre rêveur réveillé en sursaut. Il en est un peu ainsi pour mon fameux projet de séjour en Grèce ; dix-huit mois, n'est-ce pas un peu long ? Cependant vivre en présence de la terre et du ciel, de la mer, des montagnes, voilà une vie grande et poétique, propre à développer l'âme, à nourrir *l'enthousiasme*, la chose à laquelle je crois le plus en ce monde. étudier les plantes, les minéraux, non dans un jardin ou dans un cabinet, mais sur le vaste théâtre de la nature, dans les vallées profondes des Apennins ou sur les sommets du Pinde ou de l'Hémus, après lequel soupirait Virgile ; aller l'interroger dans les abîmes du Vésuve ou de l'Etna, respirer la poussière d'Athènes et de Troie, se pénétrer de cette atmosphère riante et gracieuse qui enveloppe l'antiquité, tout cela mérite réflexion ; il faut donc peser mûrement. J'ai le malheur de voir beaucoup de faces à toutes

p147

choses et de sentir très-vivement chacune d'elles à son tour, ce qui me fait aller du pour au contre, du oui au non, assez facilement. C'est un très-mauvais résultat qui naît d'un assez bon

principe. Quoi qu'il en soit, il faut se décider, mais je ne puis rien prendre sur moi. C'est à *toi*, à toi de me guider entièrement. Je ne suis plus un enfant mutin et grognon, mais un jeune homme que l'imagination cherche à troubler en colorant successivement des plus vives couleurs l'une et l'autre détermination. Que ta raison et ta tendresse viennent à mon secours, je remets ma destinée entre tes mains.

"Adieu, cher papa.

"Ton fils,

J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

PARIS, 1er août 1818.

"Mon cher Jules, si tu as un lit à me donner, mercredi, j'irai passer une semaine au Limodin. Je suis bien désolé de ne pas mettre Stapfer de la partie, mais il est revenu seulement depuis peu de jours et sa famille veut le garder. Outre cela, il a beaucoup à faire pour le *Goethe*, des épreuves à revoir, à corriger, une autre

p148

tragédie (*Egmont*) à traduire. Je voudrais avoir plus de temps à te donner, mais mon père repartira bientôt ; je dois retourner à Vanteuil. Après tout cela, exécuterons-nous nos projets ? Irons-nous les dimanches au Musée voir des statues et des tableaux, ou bien entendre de la musique ou admirer Talma ?

"M de Biran m'a appris que Cousin ferait le cours de philosophie ancienne. Ce serait pour nos esprits un bien noble exercice, dont le mien sent le besoin et le prix. Je suis assez tenté de me présenter à la société, afin d'apprendre à parler et à écrire.

En comprenant tout ce que j'ai à faire, je dis comme notre ami Simpson : *Prodigious !*

En attendant, le premier acte de ma tragédie est presque terminé ; tu verras, et me diras si tu trouves que sous cet oripeau élégant, mais un peu usé, il se remue quelque chose de la nature vivante :

"La gloire est pour nos cendres", dit Sénancourt.

Je le sais, mais je ne puis pourtant la mépriser tout à fait.

"Ton ami,

J.-J. AMPÈRE.

p153

De J.-J. Ampère à Adrien de Jussieu.

Novembre 1818.

"De la paix de Vanteuil j'ai passé un peu brusquement aux agitations politiques de Paris. à peine étais-je arrivé que j'ai entendu bourdonner autour de moi les mots d'élection, de ministère, d'intrigue, etc. Tout le monde veut la paix, mais, malgré cette bénigne intention, chacun est sur un pied hostile. Enfin, on les a faites, ces élections. Je me suis flatté quelques jours que B Constant serait nommé ; mais non. Le ministère a envoyé chercher en masse les électeurs champêtres de Clamart, de Vincennes, de Meudon. Ces braves gens qui ont vu venir les gendarmes chez eux pour les engager, au nom de M le maire, à *librement* voter pour M Ternaux, ont librement voté ainsi qu'on le voulait,

p154

et M Ternaux a été nommé librement député de la libre France. N'importe, M Ternaux est un constitutionnel prononcé ; c'eût été beaucoup de l'avoir l'année passée ; ce n'est pas assez cette année-ci : les choses marchent, il faut marcher avec elles. Il faut ou avancer ou reculer, céder ou vaincre, être envahi ou conquérir. Les frontières du pouvoir seront éternellement incertaines, il faut toujours les repousser plus près du trône. Voilà, selon moi, la politique qui convient à un peuple sensé. Je suis le peuple, tu es le roi ; je veux être libre, et toi aussi ; nous nous poussons jusqu'à ce que tu tombes sur le derrière : cela est juste, cela est légitime. Je définis la balance politique une *brimade*, tant pis pour qui attrape les coups de poing. Pour moi, je me bats avec le temps. Je voudrais que ce coquin me donnât plus qu'il ne possède ; on dit qu'il est toujours solvable à qui sait le prendre. Je fais maintenant dix-sept choses, je ne désespère pas d'en faire bientôt cinquante. "Adieu. Il y a cinq espèces de racines : les fibreuses, les tubercules, les bulbifères, les pivotantes, les progressives. Tous les angles droits sont égaux. Les marsupiaux se divisent en six genres : *a plus a égale 2a*. Romulus fut le fondateur de Rome ; Clovis se fit chrétien à la bataille de Tolbiac. Les sensations ne sont pas des

idées. Le syllogisme est un raisonnement composé de deux prémisses et d'une conclusion ; rappelle-toi que la matière n'est pas ; *Verum enim vero, patres conscripti* ; et

p155

le jeune Zoroëz et la lyre de Pindare. Tu sauras que Paris est la capitale de la France.

"Addio, my friend, (...). Mes hommages à ta famille.

J.-J. AMPÈRE.

1819

p157

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Paris, 5 juillet 1819.

"Cher père, j'ai la *Flore française* ; j'espère la mettre à profit et faire d'ici à la fin de l'été un certain nombre d'excursions productives. Ce maudit mois de juin a été si variable que j'ai pu à peine herboriser depuis ton départ ; mais enfin nous voilà dans une température italienne ; je veux avoir un commencement d'herbier à te montrer à ton retour. Pour le dessin, j'ai quitté mon maître, il m'a donné des principes qui me seront toujours utiles. Maintenant il faut aller me mettre en présence de la nature. Si tu le permets, je substituerai à M Dufaure, qui est *ultra*, ce que *je ne pardonne pas à vingt-sept ans*, M Lobstein ; Fulgence Fresnel partagera ma leçon deux fois par semaine. En même temps je coulerai à fond l'allemand.

"Il y a eu du bruit dans notre quartier, l'école de droit s'est soulevée avant-hier. M Bellart s'est rendu chez M Bavoux (le professeur à l'occasion duquel on s'est ému), on a mis les scellés chez lui, chassé MM Dupin et Ferey, deux avocats de ses amis. Il n'y a dans ce moment qu'un cri d'indignation sur le compte

p158

de M Bellart, de M Delvincourt et de sa bande ;

tout est à peu près fini ; dix jeunes gens sont en prison.

"Ton jardin est charmant ; les dahlias, les roses trémières l'embellissent ; trop de pavots ont étouffé de jolies plantes. Nous couperons les têtes avec soin avant qu'elles mûrissent, sinon ce serait une véritable invasion de barbares pour l'été prochain.

"Ta maison avance ; le salon est aux mains des peintres. Tout cela est long, mais finira pourtant. Quel bon hiver nous allons passer ensemble, isolés du monde par la rue Saint-Victor qui nous entoure comme un fleuve de boue, et par les cimes glacées de l'Esplanade. Que de philosophie, de physique, de lectures et d'études ! Au coin de mon feu, dans la jolie chambre que tu m'as choisie, vite, quand je trouve une difficulté, je grimpe le petit escalier, je traverse le salon ; me voilà près de toi, tu m'expliques et je redescends au travail.

"La famille de Jussieu, MM Chevreul, Stapfer et Cousin te disent bien des choses. Moi je t'embrasse de tout mon coeur et t'attends impatientement.

Ton fils,

J.-J. AMPÈRE.

1820

p159

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Paris, janvier 1820.

"M Cousin est malade ; il a renoncé pour quelque temps à toute occupation ; il se déterminera, dès qu'il le pourra, à voyager, il en sent la nécessité. Ah ! il y a des moments où il me semble, comme à Werther, que Dieu a détourné sa face de l'homme et l'a livré au malheur,

p160

sans secours, sans appui. Je suis triste, inquiet, désirant une lettre de Morel. Je ne suis pas sorti hier, je ne sortirai pas aujourd'hui. J'apprends des mots anglais, des particules, des règles, que sais-je ? toutes les saloperies dans lesquelles je me plonge pour oublier les tristes réalités de

la vie. L'homme est ici-bas pour s'ennuyer et souffrir. J'ai commencé la musique ; c'est un secret pour tout le monde, n'en dis rien. J'en attends beaucoup de consolation et de paix. "Sautelet est revenu avant-hier ; il est résolu à bien occuper son année. Moi je suis décidé à ne pas vous quitter, ni vous, ni Cousin, ni mon père. Je continue à apprendre avec Mérimée la langue d'Ossian, nous avons une grammaire. Quel bonheur d'en donner en français une traduction exacte avec les inversions et les images naïvement rendues !

"Adieu. Mes respects à tes parents. Mes amitiés à Frank. Tout à toi.

J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Paris, 20 mai 1820.

"Mon cher Jules, la semaine dernière le sentiment de malédiction a été sur moi, autour de moi, en moi. Je

p161

dois cela à lord Byron ; j'ai lu deux fois de suite le *Manfred* anglais. Jamais, jamais de ma vie lecture ne m'écrasa comme celle-là ; j'en suis malade. Dimanche, j'ai été voir coucher le soleil sur la place de l'Esplanade ; il était menaçant comme les feux de l'enfer. Je suis entré dans l'église, où les fidèles en paix chantaient l'*Alleluia* de la résurrection. Appuyé contre une colonne, je les ai regardés avec dédain et envie. J'ai compris pourquoi la malédiction de lord Byron finissait par ces mots :

L'univers tout entier sur ton coeur a passé :

Que ce coeur désormais soit aride et glacé.

"Le soir, j'ai dîné chez Edmond ; il a fallu parler avec Mme Morel de papiers peints et d'appartements... à neuf heures, je n'en pouvais plus ; j'étais dans un désespoir amer et violent, les yeux fermés, la tête penchée en arrière, me dévorant moi-même. Je laissai tomber quelques mots de douleur et d'ironie aux consolations de la douce Lydia.

"Adieu, parle de moi à Frank.

J.-J. AMPÈRE.

p162

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

1er juin 1820.

"Que je maudis, que j'exècre la philosophie ! C'est elle qui m'a amené au dégoût de toutes choses. Vraiment je l'ai en horreur, en mépris ; je ne veux plus en entendre parler. Je crois que je donnerai ma démission de la société, que je ne verrai plus Cousin, lui que j'admire et que j'aime toujours.

"Oui, il faut que je parte, je ne sais ce qui m'arrête ; mais où aller ? ô mon ami, je n'ai jamais été dans une situation si violente que celle-ci. Tu souffres autant que moi et Frank ! et Stapfer ! Tu dis que la solitude ne nous est pas bonne ; oui, mais qu'est-ce qui nous est bon ? Sais-tu quelque chose qui ne soit pas intolérable !!

"Croirais-tu que ces jours-ci j'ai eu des ambitions de gloire, des rêves poétiques ! Hier encore j'ai passé deux heures dans mon lit, entouré de scènes, de dénoûments, de plans. Pauvre fou !... J'ai même fait quelques vers ; j'en ferai quelques autres dans ma vie, mais je ne sais si je pourrai rien finir. Que m'importe !

3 juin 1820. - "J'arrive mardi soir, mon cher Jules. Lundi je t'avais écrit une lettre satanique, mais je la déchire ; cet accès de rage contre le destin a fait place

p163

à un dédain profond de toute chose, de l'avenir et de moi-même... Je veux partir.

J.-J. AMPÈRE.

p165

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Lyon, 18 juillet 1820.

"Je suis à Lyon avec une grande impatience de ne plus y être, avec des négociants, des parents, oncles, tantes, cousins et cousines, aux prises avec une foule de devoirs que Dieu a imposés à l'homme pour exercer sa patience dans cette terre d'épreuves.

"Mon voyage a été fort agréable. J'ai causé avec M Ballanche, qui m'a dit ses projets, ses plans

futurs et m'a demandé les miens. Je suis parvenu à oublier...

p166

Mais certains mots ont réveillé certaines idées, et la tristesse est revenue. Je m'en vais passer mon temps comme je pourrai, avec des livres mystiques et allemands, m'ennuyant comme partout.

"La ville de Lyon est une ville détestable, de grandes maisons à huit étages, des rues sales et noires de six pieds de large, y compris le ruisseau. Une population misérable, ignoble et gagnante, le bruit du piétinement dans la fange au lieu de celui des voitures. Je suis avec de bien bonnes gens dont l'affection est vive pour moi, j'ai de la liberté. De la campagne où je vais tous les jours je vois les Alpes. En vérité, je suis honteux d'oublier si facilement ma misère et de n'être qu'ennuyé. Ne suis-je pas bien insensé ! Je viens de parler à table avec un cousin, comme un homme qui n'aurait jamais lu Oberman ni compris Byron.

"Jules, pourquoi n'écris-tu pas ? Ta santé serait-elle altérée de nouveau ? Je sens bien cruellement les cent lieues qui nous séparent ; cette distance va doubler, que sera-ce donc ? Je suis inquiet ; il faut huit jours pour qu'une réponse arrive ici ; cela m'explique ton silence sans le rendre plus tolérable. J'attends Albert et Cousin.

C'est aujourd'hui la dernière leçon ; j'espère qu'ils partiront ce soir ou demain.

J.-J. AMPÈRE.

p169

*De J.-J. Ampère à Jules Bastide.
Vevay, 10 août 1820.*

"Nous avons quitté Cousin à Lyon. Il paraît qu'Albert a eu avec lui en route une prise violente touchant Sénancourt, Byron, Lamennais, qu'il appelle *des polissons, des degrés du néant, des gens qui ramassent de la boue et en font de petits tas, et autres gentilles philosophiques* dont il m'avait déjà répété une partie ; mais je n'ai pu m'empêcher de lui rire au nez quand il m'a dit, à moi : "M Sénancourt, c'est une bête."

"Je ne me suis pourtant pas ennuyé à Lyon autant que je l'aurais cru. Ces treize jours ont passé bien rapidement ; parfaitement libre, j'ai fait des promenades superbes en bateau le long des rives de la Saône et dans mes montagnes, *ces montagnes sont mon Limodin*. J'éprouve un vif plaisir à voir leurs croupes arrondies et boisées, leurs mamelons pointus où il ne croît que de la mousse, des pins et de la bruyère ; tous les soirs j'ai été voir le Rhône quand le soleil couchant y versait une teinte de rose et d'azur.

"Je n'ai pas avancé mon travail. Zoroast est toujours sur le chantier : il est vraiment immortel, car je ne puis l'exterminer, ni m'en débarrasser. J'ai lu beaucoup d'allemand et des choses de Schiller admirables, entre

p170

autres deux vers de Cassandre dont le sens est ceci : "L'erreur seule est la vie, et savoir c'est mourir." Je relis Werther, au fond duquel je n'avais jamais pénétré, et deux volumes de Lamennais ; dans le second il y a des passages absolument faits pour nous. Dieu, que cet homme a le sentiment de la ruine ! Goethe m'amuse parce que je ne m'attends jamais à ce qu'il va dire. Il a fait une pièce de trente vers intitulée : *Nouvel amour, nouvelle vie*, où tout est profondément simple sans être vulgaire, où tout est vrai, neuf et senti ; tout, c'est beaucoup dire, mais enfin une partie ; au moins il a de l'inopiné, la seule chose que je sente encore dans l'art. Dans la nature je commence à m'accoutumer à l'extraordinaire. Hélas ! bientôt je ne le sentirai même plus. J'espère pourtant quelque chose des vallées, des glaciers, des cascades. Notre plan actuel est de visiter Milan, Venise, Trieste, et de revenir par l'Allemagne. Si cela se fait, je n'aurai plus rien à rêver et jamais, jamais l'envie de voyager ne me reprendra.
J.-J. Ampère.

p171

*De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.
Vevay, 12 août 1820.*

"J'ai aujourd'hui vingt ans, mon cher père. La

nature semble vouloir célébrer mon anniversaire, le temps est délicieux.

"Mardi, après avoir expédié nos paquets pour Berne, nous partions avec une chemise et une paire de bas dans la poche, le manuel de voyage sous le bras et la carte à la main.

"Première étape à Ferney, pour visiter la chambre de Voltaire ; le lendemain, déjeuner à Roll ; dîner à Lausanne, charmante petite ville, où l'on admire le lac dans toute sa beauté.

"Le jeudi, grande halte chez M le général de La Harpe, instituteur de l'empereur Alexandre, homme excellent, ami éclairé de l'humanité, des sciences, de la liberté. Je n'oublierai jamais cette journée passée près d'un véritable patriarche. Il nous a montré la bibliothèque, le plan d'Herculanum, la salle où s'assemble le grand conseil, au fronton de laquelle sont écrits ces mots : Liberté, *Patrie*. Il nous a raconté mille choses intéressantes de son voyage en Italie avec le grand-duc Michel. Il fait des collections d'histoire naturelle, reçoit toutes les semaines une société académique qui s'occupe de lettres,

p172

de science et d'art. Il m'a prié de le rappeler à ton souvenir.

"On ne court aucun risque sur le lac de Genève, avec trois rameurs et tout près des côtes. Montreux est dans une situation magnifique, au pied des grandes montagnes à pic, couvertes de hêtres et de sapins. Quatre cascades tombent sur un pont fait d'une seule arche. Plusieurs habitants de ce village ont émigré il y a quelques années sur les bords de l'Ohio, où ils ont fondé la nouvelle Vevay.

Cette colonie prospère, le chef de l'entreprise est un paysan manchot, Jean-Jacques Dufour, homme, à ce qu'il paraît, d'un véritable génie. Nous avons son fils avec nous, qui va aller le rejoindre.

Depuis deux ou trois jours je suis dans un ravissement perpétuel. Ce matin dimanche, deux grands bateaux-vapeur chargés de monde viennent de partir, avec de la musique. Ces plaisirs-là valent bien les guinguettes des Champs-élysées. Hier, Albert, Adrien et moi avons été à Hofwyl voir l'établissement de M Felleberg. J'y ai remarqué des semoirs très-ingénieux.

J.-J. Ampère.

p175

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Berne, samedi 25 août 1820.

"Je viens de t'écrire, ma lettre est partie ;
n'importe, il faut que je t'écrive encore pour calmer
mes inquiétudes, et, te le dirai-je, mes remords...
Oui, je me reproche comme un crime de t'avoir quitté
après ta

p176

maladie, faible et relégué à la campagne, et
Franck qui s'en va aussi ! Mon Dieu, pourquoi
suis-je parti ? Mon ami, il y avait en moi une
telle lassitude de la vie que je menais ! J'ai
saisi la première occasion d'en sortir.
Barbare, j'ai tout oublié... mais je précipiterai
mon retour. Que me font Venise et l'Illyrie
quand je suis loin de celui qui se plaint et qui
est seul... Oh ! ne nous séparons jamais : la vie
est si courte, peut-on la dissiper ainsi ! L'affreuse
démence de s'éloigner les uns des autres !... Et
je suis à deux cents lieues, et je vais m'enfoncer
encore plus avant dans ce monde où tu n'es
pas !... Mon ami, je n'ai jamais senti à ce point
combien je t'aimais, combien tu m'étais nécessaire.
"La pluie tombe à torrents. L'Aar a pris une
couleur livide, la campagne est couverte d'un voile
gris. Je suis seul dans ma chambre. Albert est
avec sa famille. J'attends Adrien. J'ouvre et je
ferme alternativement Goethe, Schiller, Burger,
puis je me lève, je pense à mon père, à toi, à
tous ceux qui m'aiment. J'ai dit à Paris que je
serais peut-être de retour le 1er octobre. Si je
puis l'obtenir d'Albert, nous n'irons pas en
Italie : mon père serait trop inquiet, c'est trop
loin ; d'ailleurs il faudrait se séparer du pauvre
Adrien, qui a fait tant de chemin pour nous
rejoindre.
J.-J. Ampère.

p178

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Berne, 20 septembre 1820.

"Oui, mon ami, il y a encore quelque douceur sur la

terre, je l'ai éprouvé en lisant ta lettre.

"J'ai été avant-hier avec Adrien sur le lac de Brienne, à l'île Saint-Pierre. Oh ! si tu avais été avec moi ! Le ciel était un peu couvert, comme le jour où il *t'arriva d'être content*. L'orage menaçait, je ne m'en apercevais qu'au léger mouvement des vagues qui balançaient notre bateau ; quand nous fûmes près de l'île, j'entendis tout à coup s'agiter la cime des plus hauts arbres ; nous descendîmes, nous nous promenâmes sur les gazons de la rive, nous nous assîmes près du bord. Ce bord triste et noir de sapins s'élevait comme un grand mur dont le pied était lavé par les eaux ; autour de nous tout était riant et frais. Je me figurais le vieux Rousseau se promenant tout cassé à cette heure, un peu avant le coucher du soleil, ramassant quelques fleurs, la douleur sur le front. Quand nous nous rembarquâmes, un vent plus vif enflait notre voile et soulevait des vagues admirablement belles ; nous passions au milieu des roseaux sans effort et comme par enchantement ; j'étais ravi. La nuit arriva ; la lune vint éclairer les eaux agitées ; il y avait dans la paix de ses rayons, dans les nuages qui passaient rapidement

p179

devant elle, dans la sérénité d'une grande partie des cieux, quelque chose de doux, de menaçant, d'incertain comme la vie. Pour revenir, nous nous mîmes en marche à travers une épaisse forêt, des maisons de bois et des prairies. Maintenant la pluie tombe ; quand l'orage sera calmé, irons-nous voir Lucerne, le lac et la chapelle de Guillaume Tell ? ou bien l'Oberland ?

"Mon ami, aie soin de toi. Oberman nous crie : "Serrez-vous, hommes simples qui avez le sentiment de "la beauté des choses naturelles." Nous tous qui souffrons, aidons-nous. Mon bon père m'écrit dans la joie de son coeur. Il vient de changer toute la théorie de l'aimant. Il en ramène tous les faits au galvanisme. Il paraît que sa théorie a un plein succès.

Jean-Jacques.

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Genève, 23 septembre 1820.

"Cher père, ta lettre me cause une vive joie. Que je suis aise de ton succès, que tu dois être heureux d'avoir révélé une vérité nouvelle ! Ah ! crois que

je conçois bien ce bonheur désintéressé, ce sentiment plein de grandeur et de pureté dans lequel se repose l'homme qui

p180

a découvert ce qui est. Quand je reviendrai, que d'explications tu me donneras, n'est-ce pas, en me montrant tes expériences ! Tu es bien bon, *bien bon*, de prendre tant de part à ce que j'éprouve. Je suis tout fier de l'analogie que tu trouves entre mes sentiments et les tiens.

"Notre dernière excursion de Chamouny a été complètement stérile. Pour comble de malheur, Adrien vient de s'apercevoir qu'une partie de nos plantes étaient gâtées par l'humidité. Cependant il m'a promis de m'aider à te faire une liste avec nos débris et ses souvenirs.

"Ici nous serons forcés de nous séparer du brave Ulric, notre guide, si courageux, si complaisant. Il porte une quarantaine de livres, les plantes d'Adrien, et fait, ainsi chargé, dix lieues dans les montagnes, toujours de bonne humeur. Il brosse nos habits, nettoie nos bottes, raccommode nos effets et ne perd patience qu'avec les hôteliers ou les bateliers qui veulent abuser de notre bourse. Un certificat de ses loyaux services, signé de nous tous, le recommandera chaudement aux voyageurs.

"Qu'il va me paraître doux de te revoir. à bientôt, cher père. Dans quinze jours à peine.

J.-J. Ampère.

p181

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Laveno, au bord du lac Majeur.

"Mon ami, pendant huit jours nous sommes devenus montagnards : j'ai passé au pied du Titlis, j'ai vu le Grimsel ; là, nous avons cheminé dix heures sans apercevoir un arbre ni un brin d'herbe ; il n'y avait plus que le granit *nu* sous nos pieds et le torrent du désert, dont les eaux ne donnaient la vie à aucun saule, à aucun sapin, pas même à la mousse et au grausen ; des lichens verts qui couvraient les rochers et les coloraient d'une teinte plus triste encore étaient la seule végétation dans ce lieu sauvage. Déjà les grandes émotions

étaient épuisées pour moi : cette profusion de torrents, de rocs suspendus, précipités ou prêts à l'être, n'avaient plus rien à m'apprendre. Mais quand j'eus franchi le Saint-Gothard, entendu des paroles italiennes, suivi les bords du *Ticino*, le long de cette vallée de *Levantino* ; que je revis d'abord des sapins, puis des chênes, des vignes, et qu'arrivé à *Bellinzona*, je me trouvai tout à fait en Italie, entouré de collines arrondies, boisées, qui s'abaissaient par degrés, *paulatim succedere colles* ; enfin, quand à *Lugano*, en face d'un lac, dont les rives

p182

couvertes de maisons de campagne, de châteaux, de pavillons, la lune se leva sur ce doux pays planté d'orangers et d'oliviers, des impressions inattendues, profondes et variées s'emparèrent de moi. Je rêvai le *voyage d'Italie* comme un jour j'avais rêvé le voyage d'Écosse. Nous avons gravi de hauts sommets, marché sur la neige à demi fondue, pendant que le soleil nous dévorait au milieu d'immenses pâturages. Tout à coup un brouillard épais nous enveloppe et cache les hautes cimes des glaciers ; on ne voyait plus à dix pas, il fallait avancer au hasard ; un torrent mugissait invisible. Il y avait là *tout Ossian* : l'atmosphère de nuages, le soleil sans rayons. Nous voyions les vaches paître, les chevaux bondir ; à travers la brume, quelques corneilles s'enfuyaient à notre approche. Ce souvenir restera plus vivant dans ma mémoire que telle vue vantée, telle situation dite *romantique* et *pittoresque* par les manuels de voyage.

"Je reviens, mon ami, avec toute l'impétuosité qui m'emportait il y a deux mois. Cet hiver nous vivrons doucement au coin du feu, nous rêverons, nous imaginerons, nous désirerons : c'est, comme tu dis, *tout le jour*. Mais avant ce voyage jamais je n'avais senti aussi profondément la nature et l'amitié, jamais je n'avais eu autant la conscience d'une énergie vraie. Je suis sûr que je repartirai encore : il y a un charme délicieux dans la succession des lieux, des aspects, dans les longues marches,

p183

dans les fatigues et dans les repos fortuits. Ces jours remplis passent si rapidement !

"Adieu.

J.-J. Ampère.

1821

p194

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Saint-Germain, septembre 1821.

"Je suis encore ici, mon cher papa, en dépit de mes projets : on m'a témoigné tant d'amitié que je n'ai pu résister. Du reste, la journée est fort bien arrangée pour l'étude, je ne perds pas mon temps. Mme Récamier me demande toujours si j'ai travaillé et m'y invite continuellement. Peut-être même cette sorte de persécution, quelque aimable qu'elle fût, avait-elle contrarié tout d'abord

p195

mon inspiration ; mais je ne me suis pas tenu pour battu, et ma veine a recommencé.

"J'ai vu ici M de Châteaubriand, auquel on a lu un fragment de moi, intitulé : *Malédiction contre le soleil*. Je te montrerai cela ; mais ne crains rien pour la tragédie, elle marche. Tu ne peux t'imaginer à quel point Mme Récamier aime à faire valoir ses amis. C'est une bien charmante femme.

J.-J. Ampère.

p201

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

La Ferté-sous-Jouarre, octobre 1821.

Madame,

J'avais été trop heureux auprès de vous. Mon amitié, que la vôtre a daigné encourager, était devenue plus vive encore. Ce mois, le plus beau de ma vie, ne me laissait que de charmants souvenirs, que des impressions ravissantes dont je me plaisais à savourer la douceur en repassant dans mon coeur vos paroles si aimables, si consolantes, et vos douces confiances, et ces promenades, ces lectures, tous

ces moments employés si bien à les perdre avec vous. Je songeais que bientôt j'allais vous rejoindre pour tout l'hiver, et après cet hiver, Saint-Germain, Marly, le printemps, la nature, encore un mois de bonheur ! Ces pensées m'enchantaient, et au moment où je vous écris elles m'entraînent encore loin des tristes réalités qui m'entourent. Mon premier spectacle en arrivant ici a été un deuil ; ma première promenade, au cimetière. La fille de Mme de Jussieu a mis au monde un enfant qui est mort vingt-quatre heures après sa naissance. ô madame, les sentiments terribles de la destinée malheureuse et vaine de l'homme, dont vous m'avez

p202

distrain, pèsent sur moi, maintenant que je suis seul avec des infortunés. Adieu."
J.-J. Ampère.

p204

*De J.-J. Ampère à Jules Bastide.
Vanteuil, 10 novembre 1821.*

"Il y a longtemps que nous ne nous sommes écrit, mon cher Jules. Tu as vu la Hollande et ses merveilles sans être tenté de m'en envoyer la description, je te le pardonne ; mais je veux, moi, te parler de mon séjour auprès d'Albert dans la vallée de Montmorency.

p205

"Depuis notre voyage de Suisse, nous n'avons pas eu de conversation intime ; nos esprits, en suivant la même route, se sont modifiés de la même manière ; ils se rencontrent aujourd'hui avec joie. Et toi, Jules, toi, mon ami, où en est ta pauvre âme ? Cette fin d'été qui ressemble au printemps et à l'automne, ces beaux jours, tout cela ne rafraîchit-il pas ton imagination ? Albert me disait l'autre soir : *Il y aura toujours quelque chose de sombre, de désenchanté au fond de notre existence.* Oui, mais je commence à croire que toutes les joies n'en seront point bannies. Rien ne remplacera jamais ce que nous avons rêvé,

et le souvenir ne s'en effacera pas, mais il s'affaiblira peu à peu. Ce mouvement inquiet, ces retours douloureux, se tourneront vers l'extérieur ; car, Jules, est-il dans la nature de l'homme de s'isoler éternellement ? Cher ami, mon espérance est modeste, ma foi est timide, mais paisible et confiante. Je n'attends plus de l'avenir ce qu'il m'avait promis ; les fantômes se sont évanouis, ils ne m'égareront pas davantage ; je pleurerai l'idéal impossible, sans méconnaître les biens réels. Tu me restes, et l'amitié du moins ne nous manquera jamais.

"Adieu, mon ami, puissent mes paroles te faire du bien.

J.-J. Ampère.

p208

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Décembre 1821.

"Ma volonté ne m'appartient plus, madame, je vous l'ai abandonnée tout entière ; je n'ai garde de la redemander, il m'est trop doux de sentir que quelque chose dans ma destinée peut être décidé par vous et de vous regarder comme ma providence. Mais on adresse des prières à la Providence, et c'est à ce titre que je vous supplie de ne rien arranger de définitif sur le voyage en question ; pardonnez-moi mes incertitudes, mais je suis loin d'être résolu à partir.

"Pardon aussi, madame, de ces lignes, que vous trouverez peut-être inopportunes ; mais j'ai craint que vous ne vissiez aujourd'hui M le duc de Laval, et que

p209

votre bonté pour moi et votre empressement à favoriser un événement que vous croiriez me devoir être utile ne m'engageassent trop avant. Quoi qu'il arrive, je serai infiniment reconnaissant des offres aimables et vraiment paternelles de M de Laval, et à jamais touché de l'intérêt que vous avez daigné montrer dans cette circonstance et dans quelques autres à celui que vous appelez votre jeune ami."

1822

p211

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 7 juin 1822.

"Cette soirée me fait l'effet d'un songe heureux, j'en suis encore tout enivré. Je cherche à rassembler mes idées, je ne le puis : le bonheur qui remplit mon âme étourdit ma pensée. Il ne me semble pas que demain je parte, que vous partiez ; que demain, après-demain, pendant plus de huit jours peut-être, je ne voie pas la petite chambre qui était ce soir si brillante, si parfumée ; que je ne vous voie pas, vous que j'aime si vivement ! Pourquoi y a-t-il tant de choses entre nous, et vos amis passés, vos amis présents, et tant de liens ? Oh ! s'il n'y avait que nous ! Du moins, au milieu de tant d'obstacles, il m'est donné quelques moments, quelques heures de trouble, de ravissement et de tristesse délicieuse, quelques-uns de ces moments qui répandent sur tout le reste de ma vie le charme et les regrets. Plus je vous connais, plus je vous aime ; et plus je vous aime, plus je sens le besoin de vous aimer. Mes ouvrages, mes projets, mes succès, mes ennuis, tout cela vous appartient ; c'est vous qui m'inspirez, qui me consolez, qui m'élevez ; je suis par vous. Je veux être ainsi. Je ferai *Juliette*, parce que ce plan vous sourit, parce qu'il sera ravissant de prononcer votre nom dans mes vers, de peindre sous ce

p212

nom une âme pure, tendre et gracieuse, et cette beauté qui erre dans vos regards, sur vos traits, qui attendrit votre voix, qui embellit votre sourire, qui donne à tous vos mouvements, à vos gestes, à vos bras, à vous tout entière ce charme qui n'est qu'à vous. Vous m'avez demandé votre portrait, je l'ai fait sans m'en apercevoir. Et vous partez, et je pars ! Je vous ai quittée ce soir, j'aurais pu vous voir plus longtemps. Oh ! pensez à moi, plaignez-moi et revenez samedi par pitié, par charité !

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, 8 juin 1822.

"Ce m'est une chose si nouvelle de penser que ce jour et celui qui le suivra, et bien des jours encore, se passeront sans vous voir, que mon

imagination, étourdie par le déplacement, par les nouveaux visages, les nouveaux lieux, ne me représentait pas vivement une pareille manière d'exister. Mes journées maintenant sont si régulièrement bornées à ne travailler que pour arriver à quatre heures, que je ne comprends plus rien à celles-ci. Quel bonheur de revenir dans votre petit appartement

p213

et de me dire, en y entrant, que je vais vous voir ; que j'échappe aux ennuis de tous genres, aux agitations de l'esprit, aux tourments de la pensée, pour remplir le reste du jour d'un sentiment pur, enivrant, délicieux ! Au lieu du petit salon de l'Abbaye, dont j'aime tant tous les meubles, tous les coins, les gravures, les fleurs, et jusqu'aux chaises et aux fauteuils, quand je me suis vu dans cette grande maison, un horizon immense devant les yeux, et comme établi chez des amis où je retrouve l'intimité que j'y goûtais autrefois, je me suis senti dépaysé, transporté dans un milieu qui a sur moi une puissance de souvenirs et d'ancienne affection, mais qui me froisse en m'arrachant à ce qui est aujourd'hui tout le besoin et tout le charme de mon coeur. Cependant je suis assez gai et reconnaissant de la cordiale réception de cette chère famille ; mais le soir, quand nous allons sur la terrasse voir cette lune, cette lune si belle, que nous pourrions regarder ensemble ! Oh ! que de choses les hommes ont mises entre moi et le bonheur que je voudrais ! Ils ont mis l'impossible. Ah ! madame, en ce moment je suis bien triste ! L'avez-vous été un peu à la fenêtre de l'Abbaye, quand tout le monde a été parti ? Avez-vous pensé avec attendrissement que souvent je suis resté après tous les autres ? Oh ! si je le croyais, si je croyais qu'à Montmorency vous me plaindrez de temps en temps, si quelques-unes de ces distractions dont je me désolais... Ah ! j'avais tort, il ne faut

p214

pas trop envier les absents : leur joie, leurs souvenirs les plus doux sont si peu de chose, il leur manque tant ! Adieu, madame, soyez assez

bonne pour présenter tous mes devoirs à
Mlle Amélie et toutes mes amitiés à
M Ballanche. Quelques mots de vous me feraient
tant de bien !
J.-J. Ampère.

p217

*De J.-J. Ampère à Madame Récamier.
Vanteuil, juin 1822.*

"Déjà vous vous êtes promenée dans cette belle
vallée de Montmorency, déjà vous avez pris possession
de ce charmant pays, et je n'étais pas là ; les
premières impressions d'un séjour nouveau, les
plus douces et les plus vives tout ensemble, je ne
les aurai point goûtées de concert avec vous.

"Oh ! dites-le-moi avec vérité, il y a des instants
où il me semble que votre âme est touchée de mon sort
et s'occupe de mon avenir ; quelquefois même j'ai
cru que ce sentiment si pur et si tendre que vous
m'inspirez n'était pas sans quelque charme pour vous,
mais je crains si fort de me tromper ! De jour en
jour ma vie se concentre dans cette affection. Qu'il
serait cruel de prendre l'expression de votre
compassion pour celle de votre intérêt ! C'est
surtout maintenant que je suis loin de vous que
ces craintes m'agitent. Quelques mots, de grâce,
afin de me consoler, mais, au nom du ciel, gardez
que, pour me calmer, vous vous laissiez aller
au delà de ce que vous sentez réellement ; et
qu'ai-je fait pour que vous m'aimiez ? Ah ! je
vous ai aimée de toute mon âme, sans m'abuser sur
notre situation, sans concevoir un

p218

instant la pensée de troubler, d'altérer la
tranquillité de votre existence.

"Je me suis livré à un sentiment sans espoir qui a
rempli tout mon coeur. Je ne puis vivre ni sans vous
ni pour vous ; je vois tout ce qu'il y a
d'impossible dans ma destinée ; mais comment renoncer
à ce qui en fait l'unique joie ?

J.-J. Ampère.

*De J.-J. Ampère à Madame Récamier.
Vanteuil, juin 1822.*

"Je suis très-heureux, Madame, que vous preniez
pour faire votre voyage d'Angervilliers le moment

où je suis forcé d'être loin de vous. Une fois
revenus tous deux, nous n'aurons plus de raison de
nous séparer de l'été ; cette pensée est bien douce.
"J'ai fini ma tragédie hier, c'est pour la seconde
fois ; je suis très-résolu à ce que cela ne m'arrive
pas une troisième. Mon père est dans la joie, et
moi quitte envers l'honneur et envers mon père.
Je jouis de ma liberté avec délices. Probablement
je brûlerai bientôt de me remettre à la chaîne.
Au reste je crois que tant qu'on

p219

est très-jeune, faire est bon, mais apprendre est
meilleur. Ce mot étant pris dans une acception
étendue et comprenant l'acquisition des idées,
l'exercice des facultés, l'étude de la société et la
méditation des chefs-d'oeuvre, il faut être sobre
de produire, pour produire plus tard de
beaux ouvrages ou *un bel ouvrage*. Je suis bien
aise, comme vous me l'avez dit un jour, que cette
première oeuvre me prouve que je puis achever
quelque chose ; certes la preuve ne peut pas être
plus complète, puisque je l'ai achevée deux fois.
Maintenant, ce gage donné à moi-même et aux autres,
je suis fort disposé à m'exercer dans des
compositions courtes et variées, à me fortifier
par beaucoup de lectures et de réflexions.
"Voilà pour mon intelligence ; c'est vous qui êtes
chargée de mon âme ; c'est à vous que je dois la
plupart de ce petit nombre de bons sentiments
desquels on est fier à ses propres yeux. Je suis
disposé à ne fermer mon coeur à aucune impression
religieuse, morale ou poétique. Je ne me plais pas
dans la sécheresse, je ne demande pas mieux que
d'être heureux ; dans quelques jours j'aurai le
plaisir de m'asseoir à côté de vous et de
vous écouter.
J.-J. Ampère.

p225

*De J.-J. Ampère à Madame Récamier.
Vanteuil, septembre 1822.*

"On arrêtera aujourd'hui ma place pour Paris ;
peut-être cette perspective heureuse mettra-t-elle
dans ce que je vais vous écrire le calme qui
manquait à ma dernière lettre. Croyez-moi, les

agitations qu'elle peignait, je les ai véritablement ressenties. Près de vous elles ne se calment pas toujours, mais toujours votre présence, même en les redoublant, leur donne du charme ; loin de vous elles sont accablantes. Je ne mens point quand je vous dis que je vous aime comme on ne vous aima jamais, vous qu'on a tant aimée ! Mais votre vie ne me

p226

fut pas destinée, je me le suis dit cent fois avec le sentiment d'un malheur profond ; je ne pourrai que m'enivrer auprès de vous de bonheur et de regrets. Me comprenez-vous maintenant, madame ? Sentez-vous pourquoi je suis mécontent et satisfait, inquiet et heureux ? Tout est pour moi dans le double sentiment de ce qui m'est donné et de ce qui m'est refusé ; c'est aussi pour cela que le monde où tout m'avertit de ce qui me rend étranger à votre sort, le monde avec vous, chez vous, autour de vous, me désole. Voilà pourquoi l'intérêt qu'on vous fait prendre à de misérables ambitions m'irrite contre ce que je me contenterais de dédaigner. Enfin, pourquoi ne dirais-je pas tout ? Il est une personne qui a la puissance de vous troubler, de vous affliger ; à cette heure, elle est sans doute auprès de vous ; si elle ne vous séduit pas, elle vous charme ; si elle n'est pas aimée, elle est regrettée ; elle a une destinée brillante, une gloire, une imagination poétique : vous laisse-t-elle vous souvenir de celui qui est sans rang, sans nom, dont les facultés ne manquent peut-être ni de force ni d'étendue, mais dont le coeur est triste, qui ne s'appuie sur aucune vanité, sur aucun intérêt du moment ; qui adore le beau, mais qui a un si grand mépris pour le faux, qui ne veut l'embrasser sous aucune de ses formes ; qui vous aime

p227

de toute son âme, mais sans illusion, sans espoir, en respectant votre belle et noble vie.
"Ah ! madame, ne l'oubliez pas tout à fait. Si je pouvais être bien sûr que vous me désirez un peu ! Mais non, ce que vous me disiez en plaisantant, vous l'avez déjà peut-être éprouvé.

Il vous étonne combien facilement vous pouvez vous passer de moi. Que ce que je viens d'écrire m'attriste ! Ah ! si demain je n'ai pas reçu une ligne de vous, je le croirai tout à fait.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, septembre 1822.

"Le petit mot que vous m'aviez promis n'est pas arrivé ; je ne veux pas vous faire de reproches dans un moment où je crains de vous avoir déplu. Je me soumettrai à tout, je ne réclamerai rien, de peur que vous ne me trouviez exigeant, importun. En même temps que je suis accablé de votre silence, je suis poursuivi de l'idée que vous n'avez pas été contente de ma dernière lettre, et cependant jamais lettre fut-elle dictée par une tendresse plus vive et plus profonde ? Ne vous arrêtez pas aux paroles, voyez le sentiment qui est au fond de ces

p228

paroles désordonnées, confuses, impétueuses, et vous verrez qu'il est sincère et digne de vous.

"Hier il faisait un temps superbe, nous avons été nous promener. à chaque instant mes yeux se remplissaient de larmes ! Qu'on peut souffrir en quelques heures. Que le coeur peut être étreint douloureusement pendant que le visage est tranquille !

Le soir il est venu du monde, j'ai cherché à m'étourdir du fracas d'une fausse gaieté. Aujourd'hui il fait du brouillard ; j'aime mieux ce temps humide, froid, qui engourdit, que le triste et beau soleil d'hier. Je suis sombre et stupide.

Ce serait une consolation pour moi de penser à l'ouvrage qui est inséparable de votre nom et de votre souvenir ; mais il n'y a dans mon âme malade ni grâce ni harmonie, il n'y a qu'amertume et lassitude, et c'est là cette âme qui jeudi soir contenait tant de vie, de puissance et d'amour.

Mon Dieu ! il pourra y avoir encore pour moi de pareils moments ; bientôt je serai près de vous, vos mains seront dans les miennes, je verrai votre sourire, votre regard, j'entendrai votre voix.

Ah ! cette idée me ranime.

J.-J. Ampère.

p231

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Rouen, jeudi, septembre 1822.

"Jamais il ne m'a été aussi cruel d'être loin de vous. Je ne puis m'en plaindre, car c'est ma faute. Je ne puis demander d'être plaint, je l'ai voulu. J'ai bien de la peine à me rendre compte de ce qui s'est passé en moi en acceptant ce projet de voyage si soudainement. C'est comme un instant de vertige. Cependant je le sais, ce qui m'avait ainsi étourdi, égaré ! Vous voir à Paris à cause de M de Châteaubriand et des affaires du congrès, dans le moment où ces affaires et tous ceux qui y trempent me font plus d'horreur que jamais, cela me rendait bien malheureux. Peut-être vous en êtes-vous trop aperçue à l'âpreté de mes discours. Ces discours m'affligeaient, mais je ne pouvais retenir l'expression de ma haine dans le moment où le sang coulait. L'idée de l'oppression, de la perfidie, se liant pour moi à des idées et à des personnes que j'ai d'autres raisons de haïr, je me sentais bien déchiré, et quand j'ai vu un moyen de passer

p232

ce temps qui doit s'écouler avant l'instant qui nous réunira dans la solitude, j'ai accepté vivement. Mais j'étais tout entier possédé par la douleur présente, je ne pensais pas à celle de l'éloignement, et maintenant qu'elle est là, je la trouve bien plus cruelle encore. Je vous ai laissée malade, peut-être souffrez-vous aujourd'hui : si vous ne souffriez plus, je le saurais. Et si malgré la douceur de vos reproches et de votre pardon, vous me croyiez cette odieuse indépendance de caractère ! Oh ! non, je vous en conjure, ne le croyez pas. Il est violent, mon caractère, l'irritation peut lui donner des moments de dureté, mais il n'est point personnel : comment le serais-je ? j'attends si peu de bonheur de ma pensée, de mes ouvrages, de ma renommée ! Ah ! ce n'est pas là que je veux vivre ; je veux vivre auprès de vous, ne vous point quitter, vous dire ce que j'aurai fait, vous demander ce qu'il faut faire. Mais que je serais heureux si je vous voyais soustraite à l'influence des idées que je déteste, si votre vie n'était plus agitée par des intérêts d'une nature si inférieure à la vôtre ! Assez de choses nous séparent, sans que la vanité, l'ambition et les

sophismes viennent se placer entre nous. Allons en Italie ; depuis que j'ai quitté Paris, j'y ai pensé sans cesse. Je ne vois que ce bonheur dans l'avenir, dans un avenir dont vous pouvez disposer. Oui, madame, l'autre jour quand je vous quittai, croyant vous avoir tout à fait perdue, mon plan fut arrêté, et si le soir vous ne m'eussiez rendu le bonheur,

p233

je partais pour l'Amérique. Ne riez pas ! Maintenant que tout est changé, en y pensant je suis sûr que je l'aurais fait. Grand Dieu ! que serais-je devenu ?

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Rouen, septembre 1822.

"Depuis que j'ai commencé ce voyage, je ne rêve plus qu'à celui d'Italie. Ce matin, dans la charmante vallée d'Endelle, près de la côte des Deux-Amants, sous le ciel nébuleux de la Normandie, je soupirais après ces vallées plus belles et ce ciel plus pur que nous verrons peut-être ensemble. J'ai ici Goethe, je ne lis que les poésies qu'il a écrites en Italie.

J'emporterai demain sur le bateau à vapeur l'ouvrage de M de Sismondi sur la littérature du Midi.

Oui, c'est véritablement en Italie que je voyage, et j'y voyage avec vous, mais les rêves ne contentent pas. Celui-ci, celui-ci seulement ne sera-t-il point réalisé ? Une fois hors des ennuis et des agitations politiques, soustrait à l'influence des brouillards de Paris, vous seriez bien contente de moi. Plus d'amertume, plus de *colères* contre tout le genre humain. Les arts et la nature avec vous ! Et vous, madame, vous dont

p234

je vois avec tant de douleur la vie troublée par des intérêts indignes de l'atteindre, n'aimeriez-vous pas aussi à vous trouver enlevée à ce lieu d'excitation, de prétentions, d'ambitions et de vanité ? Ne renoncez pas à un dessein si charmant ! Jusque-là, quelle douce perspective : un mois à Montmorency, près de vous, avec vous. Oh ! quand ce voyage de plaisir sera-t-il fini ? - Jeudi prochain.

J.-J. Ampère.
1823

p239

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.
Paris, octobre 1823.

"Madame,
"Je viens de commencer une lettre insensée que vous ne lirez pas, elle est déchirée. Mais comment vous écrirai-je ? Vous souffrez, vous souffrez par un autre : quel bien puis-je vous faire ? D'ailleurs, je ne sais point de paroles consolantes. Près de vous, dans l'enchantement du présent, dans l'oubli de toutes choses, je crois être heureux quelques minutes, et alors des paroles douces peuvent se rencontrer sur mes lèvres ; mais, seul, j'ai trop le temps de songer à mon sort pour trouver autre chose que des pensées amères. Madame, pourquoi êtes-vous partie ? Croyez-vous que ce ne soit rien que quatre jours d'abandon et de réflexions cruelles ? Vous connaissez mes opinions désespérées ; vous savez si je vois la vie en beau, et quand je cherche à envisager mon avenir, j'y trouve de grands devoirs, mais un bonheur tel qu'il me le faudrait, non ! Il n'y a qu'une femme que je puisse aimer, et tout nous sépare, votre vie ne peut être à moi, et moi il faut que je vous aime, que je n'aime que vous. Vous avez beau dire, il n'y a que vous ! Je les ai vues, ces femmes qu'on dit belles ; oui, un sourire de vous, un regard, que sont-elles

p240

à côté de cela ? Et cependant il y a entre nous l'impossible, je le sens, car je ne suis point fou, je vois ce qui est, je ne puis le changer. Nos destinées ne peuvent s'unir. Cette idée est une idée de désespoir. Cette idée me serre sans cesse le coeur ; mais c'est maintenant que vous êtes loin, maintenant que je n'ai plus l'espoir d'appuyer sur vos genoux ma tête découragée et de tout oublier dans un regard de vous, c'est maintenant qu'elle m'accable.

"Je n'aime plus l'étude pour elle, je n'aime rien sans vous. Avec vous, je ferais tout avec bonheur !

Oh ! quelle puissance je me suis sentie dans les jours d'aveuglement où j'ai espéré être quelque chose dans votre existence ! Mais, encore une fois, je ne dois pas le souhaiter. Qu'importe que ma vie soit féconde ou stérile, heureuse ou tourmentée ? La vôtre ne sera pas troublée par moi. Je ne vous demande pas votre avenir ; qu'il soit heureux ! Mais, madame, encore quelques mois, encore quelques instants, et puis... *que le néant commence !*
J.-J. Ampère.

p241

*De J.-J. Ampère à Madame Récamier.
Lundi matin, octobre 1823.*

"Je partirai. J'ai passé toute la nuit avec mon père dans des perplexités déchirantes. Il a pris son parti de très-bonne grâce sur la pièce, à condition que je la lise à Talma avant mon départ ; je viens de recevoir une lettre de Lavigne qui ne sait plus quand il le verra ; mon père tient infiniment à ce que vous soyez assez bonne pour écrire tout de suite à Talma que vous allez quitter Paris, et que vous lui demandiez une lecture. Si elle a lieu avant samedi, je pourrai partir le lendemain de votre départ, ce que je désire bien fort pour ne pas faire durer la situation cruelle où je suis. Je n'ai pourtant rien à me reprocher, ni à reprocher à ce bon père. Je lui ai montré avec sincérité tous mes combats. Quand il m'a peint son isolement, sa tristesse, je suis tombé dans ses bras et nous avons longtemps sangloté tous les deux. Il m'a toujours dit : "Fais ce que tu voudras." Enfin, après cette explosion de tendresse et d'attendrissement réciproque, j'ai senti qu'il m'était impossible de me séparer de vous dans ce moment-ci, encore plus que dans tout autre. Je ne fais point un voyage de plaisir, je vous verrai triste, et cette tristesse... Mais n'importe, il me semble que je m'attache à vous par mes souffrances ;

p242

vous avez vu hier combien j'étais à la fois touché et malheureux : que de mots m'étaient cruels dans cette *confiance* dont je vous savais gré ! Eh

bien, jamais je n'ai senti pour vous autant d'affection, de dévouement, d'impossibilité de me séparer de vous, que depuis hier.

"Je ne m'attendais pas aux secousses que me donnerait la douleur de mon pauvre père ; lui non plus ; je ne l'ai jamais autant aimé que depuis hier, je le sentais bien ce matin quand j'étais prêt à défaillir dans ses étreintes, quand nos deux visages étaient baignés de nos larmes. Eh bien, c'est dans ce moment que je lui ai dit en l'embrassant, en le serrant dans mes bras, que je ne pouvais rester. Ainsi, je pars, il le faut. Vous quitter, c'est la mort.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Lundi soir, octobre 1823.

"Je crains de vous avoir laissé voir ce matin le déchirement de mon cœur et les regrets de mon père. Je tremble qu'un faux sentiment de pitié ne vous égare. Maintenant, le coup est porté, je lui ai annoncé mon départ, il est résigné. Mon départ est inévitable *comme le vôtre* ;

p243

n'oubliez pas ce dernier mot. Songez qu'après ce que vous m'avez dit, différer serait me faire la peine la plus cruelle, et si vous craignez de causer du chagrin à mon père en m'éloignant de lui, dites-vous bien que, si vous partez je pars, mais que si vous restez je pars aussi.

J.-J. Ampère.

p246

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Rome, 26 décembre 1823.

"Cher père, ce que tu me dis du cousin de Sutières me confond ; c'est décidément de la folie bien caractérisée. Que va-t-il devenir ? Il n'est pas permis de l'abandonner. Quand je pense qu'avec l'argent que j'emploie dans ce voyage je le mettrais peut-être hors du besoin, je sens des remords réels et je te demande comme une grâce, afin de me délivrer d'un tourment qui empoisonnerait tout mon plaisir, de lui donner de ma part 100 francs, sur la somme qui me revient du loyer au mois de janvier. à cela je joins une lettre à son

adresse ; ainsi j'aurai deux inquiétudes de moins : la crainte qu'il ne lui arrive quelque chose de funeste, et celle de te savoir exposé aux visites d'un aliéné.

"Je ne désespère pas de t'envoyer bientôt quelques vers de la *Juive*.

"à Rome, quand le feu de mon admiration sera calmé, je vais prendre le ciseau et donner au marbre les premiers coups ; j'ai encore travaillé le plan.

Jean-Jacques.

1824

p250

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Rome, 7 janvier 1824.

"Depuis que je suis à Rome, mon cher père, je ne t'ai pas envoyé de ces longues narrations que tu aimes, cependant je n'eus jamais tant à raconter. Aujourd'hui enfin je te ferai le récit de quelques promenades, de quelques journées, pour te donner une idée de ce que c'est qu'être à Rome, de ce qu'on y fait, de ce qu'on y voit, de ce qu'on y éprouve. Tu sais que j'ai vu le Capitole, Saint-Pierre, le Panthéon ; j'ai dû t'entretenir de

p251

tout cela un peu froidement. Les premiers jours que l'on passe ici vous étonnent ; il faut s'accoutumer à tant de nouveautés ! D'ailleurs, l'atmosphère était humide et sombre, Mme Récamier assez souffrante, de plus les lettres manquaient ; je me sentais triste, trop triste même pour la ville de la tristesse. J'avais fait sans entrain, par la pluie, une course que je viens de recommencer tout à l'heure par un beau soleil. Les ruines ont besoin de lumière, sans cela elles portent à l'âme une impression de mélancolie accablante. Ce matin je fus frappé vivement en entrant dans les thermes de Dioclétien, dont une salle est devenue l'immense nef de Sainte-Marie des Anges, construite par Michel-Ange ; le reste sert de greniers et d'écuries. Au fond d'une cour où

l'herbe pousse, il y a une petite fontaine presque tarie, de grands arceaux d'architecture romaine s'élèvent au-dessus des constructions modernes, et sur les murailles délabrées grimpent des touffes de lierre et de verdure. En pénétrant dans les cours intérieures, on trouve un cloître désert, au milieu duquel est une enceinte carrée d'où s'aperçoivent les sommets des ruines. Il y a dans cette grandeur solitaire et détruite quelque chose qui m'a surpris et ému. J'ai erré longtemps en ces lieux, puis je me suis mis à marcher à travers les rues isolées. à Rome, c'est un intérêt bien vif que de marcher ainsi devant soi ; à tout instant les yeux sont arrêtés par un palais élégant, un jardin magnifique, une église, un débris. Au-dessus des murs

p252

s'élèvent des cyprès, des orangers chargés de fruits et des rosiers en fleurs. Presque toujours on entend le bruit d'une cloche ou celui d'une fontaine ; on rencontre des hommes se promenant enveloppés de manteaux, des prêtres ou des religieux de tous les ordres, vêtus de noir, de brun, de blanc. Au bout de chaque rue en perspective, se découvre un tableau tout fait, cet ensemble s'empare de l'imagination ; c'est quelque chose de mélancolique, de paisible, de grand, d'unique ; c'est une poésie qui dépasse toutes les poésies.

"J'ai été voir le *Moïse* de Michel-Ange ; j'y retournerai. Voilà un juif ! *Ruben* doit avoir quelque chose de cette inflexibilité, de cette *puissance*, dans le XIIe siècle.

Cela serait bien difficile et bien beau. J'ai encore été aujourd'hui à Sainte-Marie-Majeure, admirable église italienne, à laquelle on peut reprocher pourtant de n'avoir rien de religieux ni d'imposant. à Saint-Jean de Latran, les yeux se promènent sur une campagne jonchée de ruines et traversée d'immenses aqueducs. Voilà ce que j'avais déjà regardé une fois et qui ne m'avait produit qu'une impression médiocre. On doit jouir beaucoup plus en revoyant souvent. Ce voyage aura de l'influence sur toute ma vie.

"Adrien m'a écrit une lettre charmante ; remercie-le. Mille respects à ces dames, à M et Mme Stapfer, à Albert.

p253

J'embrasse ma tante et ma soeur, et toi de tout mon coeur.

"Ton fils,

J.-J. Ampère.

"Ne m'oublie auprès de personne."

p256

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Rome, ce 2 février 1824.

"Me voilà donc reçu ! C'est un grand repos et un pas fait pour la *Juive*. Je voudrais bien savoir comment le public prendra la tentative de Lebrun ; j'espère que ce sera un succès comme l' *école des Vieillards*, et l'hiver prochain mon tour viendra peut-être. J'ai presque achevé ma scène depuis l'autre lettre, je te l'enverrai. Rome est un très-bon lieu de travail ; si on y parlait français, c'est là qu'il faudrait fonder une école polytechnique.

Les deux monuments qui me frappent le plus sont Saint-Pierre et le Colisée. Pour Saint-Pierre, il n'y a que quelques jours que je commence à en jouir. Il faut s'accoutumer à son étendue pour la saisir et goûter l'ensemble. Les proportions sont si grandes que l'oeil tout seul ne saurait en juger, et qu'il a besoin de s'aider sans cesse de la réflexion et de l'imagination pour pouvoir les embrasser. Mais quand le travail s'est fait plusieurs fois, et qu'il est devenu rapide par l'habitude, l'impression est immense. C'est quelque chose d'unique que ce dôme qu'on aperçoit de tous les points, qu'on découvre à sept lieues de la ville, longtemps avant de la voir elle-même ; c'est le complément de toutes les vues à Rome, c'est comme le soleil dans le ciel. à Saint-Pierre, on va de surprises

p257

en surprises, de merveilles en merveilles. Il faut avouer pourtant que toute cette magnificence dispose moins aux sentiments religieux que la plus pauvre église gothique. Il n'y a ni chaises ni bancs ; les Italiens sont à genoux sur le marbre et prient avec ferveur ; les étrangers, et surtout les

Anglais, se promènent en causant tout haut pendant que les fidèles continuent leurs oraisons sans paraître dérangés ni scandalisés de cette foule de protestants qui prennent ce temple comme but de distraction. Tout cela semble fort singulier.

Saint-Pierre communique avec le Vatican, musée magnifique, plus étonnant peut-être que le reste. Je m'attendais à voir une galerie comme une autre ; point du tout. Il faut se figurer plusieurs palais se succédant, dont tous les étages sont remplis de chefs-d'oeuvre antiques et modernes. Au plaisir artistique qu'on trouve en ce lieu s'ajoute celui de la promenade à travers ces splendides salles de marbre, pavées en mosaïques, où les statues, les tableaux, les fresques et les tapisseries de Raphaël sont posés avec un goût exquis, une sorte de coquetterie incomparable. Ce qu'on appelle le Belvédère est un pavillon bâti autour d'une cour hexagone, au milieu de laquelle est un jet d'eau. L' *Apollon*, le *LAOCOON*, l' *Antinoüs* et le *Persée* de Canova, ornent de petits sanctuaires réservés à chacun d'eux. Un jour doux y pénètre de la manière la plus favorable ; on va de l'une à l'autre salle, et comme le bâtiment est symétrique, on revient d'où on était parti

p258

sans s'en apercevoir. Quel plaisir de s'égarer ainsi parmi tant de belles choses, au murmure de cette eau qui tombe et doit répandre l'été une fraîcheur délicieuse !

"à l'autre bout de la ville est le Colisée, c'est la Rome antique, la Rome des ruines. Quand on descend du Capitole on voit à ses pieds le Forum, que j'aime par-dessus tout : j'ai déjà perdu bien des heures à regarder le bleu du ciel à travers les colonnes ; on suit la voie sacrée des triomphateurs, en passant sous un arc qui vous conduit au Colisée, préparé par ce qui précède, comme à Saint-Pierre. J'avoue que l'impression de cette grande ruine, assez conservée cependant pour qu'on reconnaisse parfaitement sa forme et sa construction, grandit de plus en plus. Le *Colosseum* est un monde de ruines ; tous les accidents que peuvent y produire la lumière, la végétation, le temps, se trouvent là. Rien n'est plus impossible à décrire que ces arceaux brisés, ces escaliers

écroulés, ce lierre, ces plantes, ces débris suspendus ; la couleur superbe du monument, les grandes lignes de la partie encore debout, tout cela varie de mille manières, selon le jour et l'ombre ; et, pour achever le tableau, au milieu de l'arène où les martyrs ont versé leur sang se dresse une immense croix de bois que viennent baiser tous ceux qui passent. Non, rien, rien ne pourra jamais donner une faible idée d'un pareil spectacle. Tout ce que les souvenirs ont de grand, ce que la rêverie a de plus touchant est là, dans ce coin du vieux monde.

p259

"Adieu, cher père, voilà une lettre de prose qui, toute dépêchée qu'elle est, t'intéressera peut-être, en attendant une page de vers qui te plaira davantage. Embrasse ma tante et ma soeur bien tendrement. Tes corrections me paraissent bonnes, je ne regrette que ma tirade. Si tu vois Talma, dis-lui que Mme Récamier est bien sensible à son souvenir ; elle espérait une lettre de lui. à ces messieurs Droz, Picard, Lavigne, Chevreul, etc., toujours mille choses.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Rome, 13 février 1824.

"Mon cher père, je n'ai pas encore reçu la lettre qui m'apprendra comment t'a semblé le commencement du premier acte. Je t'envoie ici la fin ; fais-moi tes observations...

"Je jouis toujours beaucoup de Rome ; nous avons l'hiver le plus beau qu'on ait eu depuis longtemps. Mon Dieu, que tu aimerais ce pays ! Nous attendons MM Ballanche et Dugas-Montbel, qui sont de leur côté fort contents de Naples. L'air est très-bon pour la santé de

p260

ces dames. Mlle Amélie est tout à fait remise ; elle a joué l'autre jour, par complaisance, un petit rôle dans une comédie de société (*le Nouveau Pourceaugnac*), elle s'en est tirée à ravir. Si tu vois Casimir, reproche-lui de ne pas m'écrire ; qu'il dise à Scribe que sa pièce a été représentée ici par l'Europe entière :

le Pourceaugnac était un Anglais ; M Futet, un Livonien ; Mme Futet, une Espagnole ; la jeune personne, une Russe ; les officiers, des Suisses ; le colonel, S A Sérénissime le prince de Mecklembourg-Schwerin, qui régnera un jour. Il jouait Dubois dans la *Gageure imprévue*, le prince Gagarin faisait l'autre valet. C'était amusant de toute manière, les accents, les noms ; mais tout le succès a été pour la Française, Mlle Amélie, charmante en vérité sous son costume de Tiennette. J'assistais à cette fête avec M Delécluze, qui, par une bizarrerie du sort, s'est trouvé seul un moment avec moi dans le carrosse de l'ambassadeur, nous menant de chez le duc de Laval, où nous avons dîné, à l'ambassade d'Autriche pour voir représenter le *Nouveau Pourceaugnac* par Mlle Amélie et le prince de Mecklembourg. Tout cela paraissait un rêve. Mon existence ici me fait beaucoup cet effet-là. Le matin, je marche ou je travaille ; au milieu de la journée, j'accompagne ces dames à la promenade ; le soir, je retourne à l'Abbaye-au-Bois ; quelquefois je vais entendre de la musique en grand gala, ou bien nous allons aux vaudevilles que donne la troupe de M Demidoff. Il est impossible

p261

que la vie soit plus remplie. J'ai un maître d'italien avec lequel je lis le Dante et m'exerce à parler. Ce que j'ai acquis d'idées sur les arts est quelque chose. Comment n'aurais-je pas gagné à ce voyage qui, réellement, est le voyage poétique par excellence ? Enfin j'aime à penser que j'y aurai commencé et peut-être achevé un ouvrage qui te plaît. Mes désirs y ont pris un tour heureux : je veux me faire un sort indépendant et pouvoir me marier dans quelques années, si je trouve une femme que j'aime et qui me le rende. Mes châteaux en Espagne ne sont plus de courir le monde, mais de me reposer auprès de toi et de te donner tout le bonheur que je pourrai. Adieu, mon bon et cher père. Mille amitiés à ma tante, à ma soeur, embrasse-les bien. Ne m'oublie auprès d'aucun de mes amis. Si tu vois les Jussieu, MM Droz, Andrieux, Picard, la famille Stapfer, M de Biran, M Cousin, M Chevreul, etc., mille choses à tous. Je t'embrasse.

J.-J. Ampère.

p262

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Rome, ce 24 février, à minuit. 1824.

"Le jour qui commence à présent sera le premier depuis longtemps que j'aurai passé sans vous voir ; c'est le premier depuis que nous sommes en Italie. Cette idée m'attriste, et malgré votre gracieux petit bonsoir de la fenêtre, il me semble que je ne vous ai pas dit adieu.

"Au moment où je suis rentré chez moi, seul, je me suis senti le coeur serré. Ce soir j'étais distrait, mais à peine vous ai-je eu quittée, que j'ai regretté avec un peu d'amertume que vous ne m'ayez pas accordé de rester auprès de vous jusqu'au commencement de ce jour. Véritablement, cette petite superstition de coeur me tourmente. Au moins je porterai avec moi votre oeillet, je mêlerai votre souvenir à tout ce qui aurait pu vous plaire dans cette fête, et ce petit mot vous fera songer une fois de plus à moi dans la journée.

"Adieu, adieu, à demain. - Demain, c'est bien loin, et il n'y a point d'aujourd'hui !"

p263

- *Cinq heures du matin.* - Je me réveille tout malheureux ; je n'aurais jamais cru qu'une si courte absence me fît tant de peine ; je voudrais pour beaucoup ne pas partir ce matin. Pourquoi, au lieu de ce beau soleil, ne tombe-t-il pas une averse ?

Adieu, pensez à moi encore une fois de plus ; comptez bien : c'est quatre que je demande, et moi à tous les instants, à toutes les minutes.

Adieu, adieu.

J.-J. Ampère.

p270

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Naples, 15 juillet 1824.

"C'est de Naples que je t'écris, cher père. Pardonne-moi de ne t'annoncer mon voyage que quand il est fait. Nous avons passé les endroits dangereux, escortés par quatre-vingts Autrichiens ;

c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait. Bien des choses, de près, cessent d'être effrayantes ; mais tu vois qu'il ne faut pas faire prendre d'engagements téméraires. Si je t'avais solennellement promis de ne pas m'embarquer la nuit, je n'aurais pu profiter de cette occasion, la plus sûre qu'on puisse imaginer. Marcher avec une petite armée au clair de lune, c'était le meilleur moyen d'éviter les inconvénients de la

p271

chaleur et ceux des marais Pontins, redoutables seulement au coucher du soleil. Rapporte-t'en désormais à ma prudence.
"Ta lettre est bien triste, mon cher et bien-aimé père, elle m'a fait une vraie peine ; elle me montre aussi de ta part une tendresse qui m'a vivement touché. Mon bon père, tu es donc bien seul ! Heureusement l'hiver prochain ne se passera pas de la même façon. Ton fils te reviendra pour ne te plus quitter. Près de toi je ferai l'éducation de cette petite magicienne juive d'origine, Romaine de naissance, qui, je l'espère, sera un jour Française d'adoption, entre elle et sa soeur aînée, grande fille d'un assez mauvais caractère et d'assez belle venue, qu'il faudra établir bientôt ; tu n'auras pas le temps de respirer ni de soupirer. Je te présenterai, à la suite de ces demoiselles, ce que chantent d'autres péronnelles nommées Rome, Florence, etc., etc., dont il faut bien s'occuper aussi pendant que j'y suis. Oui, tout cela sera autour de toi cet hiver, et moi avec elles. Je t'embrasserai, je serai là, dans ton petit jardin, causant, te lisant des vers, tâchant de t'amuser par tous mes tours et te racontant mon odyssée.
"L'air de ce pays est bon. Il n'y a point, comme à Rome, de maladie grave. Jamais je n'ai joui d'autant de

p272

santé et de bien-être physique. Tant que durera la grande chaleur, je ne ferai point de courses le jour ; je me contenterai de promenades matin et soir.
"Il faut venir à Naples, y venir dans ce temps-ci,

pour contempler l'éclat de cette lumière et ce ciel admirable, pour jouir en bateau d'un clair de lune sur cette mer à peine agitée, tandis que chaque coup de rame fait briller une lueur phosphorique. Je ne crois pas qu'il se trouve rien de plus délicieux en aucun lieu du monde. Les nuits de la Grèce, de l'Orient, ne peuvent être plus belles.

"Nous irons voir Pompéi par une de ces belles nuits. L'illusion, dans cette ville antique et déserte, sera plus grande à l'heure où tous les habitants doivent avoir quitté les temples, les théâtres, et qu'ils dorment.

"Je t'envoie la fin de la scène du premier acte. Je vais travailler au troisième. J'ai bon espoir de mon séjour ici : il y a moins à voir qu'à Rome, et dans ces longues journées de rêveries au bord de la mer, les vagues m'apporteront bien des vers."
J.-J. Ampère.

p281

*De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.
Naples, 1824.*

"Mon pauvre père, les chagrins que tu as éprouvés en mon absence m'affligent et m'attendrissent. J'ai de

p282

véritables remords de t'avoir laissé si longtemps seul. Les pensées qui t'occupent devraient te faire du bien, elles t'en feront. Je suis loin de leur être contraire ; je me sens beaucoup revenu ici aux idées, aux émotions religieuses, qui sont au fond ce qu'il y a de meilleur en nous ; et quoique mon esprit repousse tout ce que je trouve d'exclusif et de terrible dans de certaines croyances, mon cœur est plus que jamais disposé à s'humilier, à s'attendrir sous la main d'un Dieu juste et bon. Ainsi, tu ne rencontreras en moi rien qui heurtera tes sentiments ; ce qui restera de différence entre mes opinions et celles que je ne partage pas, mais sur lesquelles je ne me prononce point, ne pourra nous désunir et ne devra pas nous occuper, car ce serait sans fruit et sans douceur pour tous deux.

"J'allais t'annoncer mon retour d'une manière positive pour le mois de décembre, au moment où j'ai

reçu ta lettre ; tu sens bien qu'elle n'a rien changé à mes dispositions à cet égard. Dans la liberté que tu me laisses je n'ai vu qu'un sacrifice touchant de ta volonté à mes désirs, qui me rappelle près de toi plus impérieusement qu'un ordre absolu. J'ai trop tardé à t'aller consoler, et peut-être aurais-je tardé encore si la personne auprès de laquelle l'attachement le plus profond me retient ne m'avait décidé à partir sur-le-champ. J'ai souvent parlé de toi avec elle, et j'espère parler d'elle avec toi. Je lui dois tout ce que je possède de bons sentiments et

p283

le peu de moments doux d'une jeunesse triste... Vous êtes unis dans mon coeur pour toujours... Pardon si je parle tant d'elle, mais je vais la quitter... Ma place est retenue, je pars samedi soir. Dans six semaines je serai près de toi. Durant cet intervalle, je penserai que vous m'aimez tous deux, qu'on m'attend, qu'on me regrette ; j'ai encore quelques amis. Dieu est bien bon de m'avoir tant donné...

"J'espère que ma petite soeur me verra revenir avec plaisir. Dis bien à ma pauvre tante que j'ai eu plus d'un remords en songeant que mes vivacités ont pu lui déplaire quelquefois, elle qui a été si bonne, qui m'a servi de mère.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Naples, novembre 1824.

"J'ai passé une horrible nuit !... Eh ! bon Dieu, que voulez-vous que je devienne si nous ne nous quittons pas bien... Croyez-vous que j'aurai la force d'aller jusqu'à mon père ? écoutez, madame, nous nous aimons tous deux d'une amitié vraie ; ne nous faisons pas un mal irréparable. Si je croyais voir la vôtre s'altérer, ce

p284

serait pour moi comme d'apprendre qu'un danger menace mon père... Voulez-vous me réduire au désespoir ? Que vous ai-je fait ? Ah ! par pitié, que je vous parle ce matin ; faites-moi dire l'heure par cet homme ; si ce pouvait être avant midi ! Chaque minute me tue.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Terracine, 7 novembre 1824.

"Je viens d'arriver ici à cinq heures et j'y resterai jusqu'à demain à trois heures. être si près de vous comme enchaîné, perdre ce jour qui ne me rapprochera point de mon père ; quelle violente tentation j'aurais de retourner à Naples par le courrier de cette nuit ! Non, je ne puis comprendre clairement que c'est bien moi qui vous ai quittée, que je fuis loin de vous pour longtemps, pour plusieurs mois ; que je me sens perdu, abandonné, accablé de fatigue. Ce matin, je m'endormais par moments, et tout de suite je vous voyais, je causais avec vous ; il m'est arrivé plusieurs fois dans un demi-sommeil d'entendre distinctement votre voix. Je regarde sans cesse ma bague et je pleure en la regardant.

p285

"Je vous écris de cette auberge où nous avons vu la mer ensemble ; j'ai demandé la chambre où vous étiez, elle était prise ; je suis au-dessus, j'écoute le triste bruit des vagues qui vous plaît. Quand serai-je à Venise ? Quand verrai-je pour la première fois de votre écriture !

"Adieu. Parlez de moi à tout le monde, mais je ne puis penser qu'à vous.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Terracine, le 8 novembre 1824.

"Il fait aujourd'hui aussi beau et presque aussi chaud que le jour où nous y étions ensemble, il y a quatre mois. La mer est aussi belle, la végétation aussi fraîche, tout enfin paraît y être resté au même point. Je suis ici la seule créature pour qui le temps ait coulé dans cet intervalle ; mais moi, que je suis différent ! En quel entrain j'étais du voyage de Naples ! J'allais en avant, j'allais avec vous, je saluais pour la première fois la mer d'Italie, je la regardais par la fenêtre de votre chambre. Vous rappelez-vous que vous étiez couchée sur votre lit en me la montrant, que je vous donnai la main pour vous lever, que je vous regardai, que vous avez souri de

p286

ce regard, en me demandant des vers de moi que je dis sans me faire prier, malgré la présence de Mlle Duvidal ? Mon Dieu, que tout cela était doux ! Que j'en jouissais, que je le regrette !

"Ce matin je me suis enfoncé dans les montagnes, derrière Terracine. Je me suis assis au pied d'une chapelle abandonnée, j'ai songé à vous dans ce lieu sauvage qui ressemble au lac d'Agnano, où nous étions il y a deux jours, où je pourrais être en deux heures, et dont je serai bientôt à quatre cents lieues ! Voilà toute ma tristesse qui me reprend, je suis prêt à pleurer. Adieu, je baise votre bague.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Rome, 9 novembre 1824.

"Il pleut ; je vous écris dans une chambre sombre qui donne sur une petite rue bien triste. à Naples, du moins, quand il pleut, on a sous les yeux une vaste étendue. Au lieu de la mer et de l'île de Caprée, je vois un vilain mur blanc à quatre pas de moi. J'aurais trouvé un certain soulagement à aller m'asseoir à la villa Pamphili, sur le rocher au bord de l'eau où nous avons lu

p287

et retrouvé les jardins d'Armide, ou sur l'herbe, du côté de Sainte-Croix-de-Jérusalem, où nous fûmes le jour de Pâques, ou bien à errer dans Saint-Pierre, dans le Colisée, aux bords du Tibre. Rien de tout cela ne m'est permis. Que faire des heures ? Voilà à peu près ce que seront mes matinées cet hiver à Paris ; mais au moins je verrai mon père, je penserai que ma présence lui est douce.

"Vous me dites que mon absence vous attriste ; j'éprouve une consolation mélancolique à vous croire, je me représente qu'à cette heure-ci peut-être un mot de votre lecture vous rappelle que votre pauvre dictionnaire n'est plus là ; peut-être vous cessez de lire pour penser à lui et le regretter un peu.

"M de Givré m'avait proposé ce matin de prendre une loge à un petit théâtre ; j'avais compris que nous serions seuls, et que nous pourrions causer sans être obligés à une conversation suivie qui,

avec lui, est quelquefois assez fatigante ; mais bientôt M de Gaville est arrivé.

Les lazzis de Polichinelle, les coups de théâtre, les feux d'artifice, tout le tapage de la bouffonnerie italienne, m'auraient, je crois, ennuyé dans tout autre moment, mais aujourd'hui il m'était insupportable. Je suis sorti avant la fin, malade des nerfs, et donnant au diable la maladresse de notre ami. En suivant la rue du Corso, il m'est arrivé de passer machinalement devant celle où je demeure et de m'acheminer, par une ancienne

p288

habitude, vers le *Vicolo dei Greci*. Quand je me suis aperçu de cette erreur, je suis revenu sur mes pas en soupirant.

"Me voici dans mon auberge, et je vais me coucher sans penser comme autrefois à ce que vous m'aviez dit dans la soirée et à l'heure où je pourrai vous voir le lendemain."

10 novembre. - Ce matin le soleil avait reparu ; j'ai emmené de Givré dans une voiture et je suis allé avec lui au Colisée, à la villa Pamphili et à Saint-Pierre ; j'aurais mieux fait de rester seul ; je n'ai pas été content de lui. Il est excellent, mais il ne sait pas entrer dans le vrai d'une situation. J'étais triste, j'aurais voulu parler du fond de l'âme, impossible ; quand je l'entretenais de moi, il me parlait d'un autre ; enfin, il m'a fait enrager.

"J'ai dîné à l'ambassade. Le soir, M Artaud m'a pris à part pour me faire, a-t-il dit, deux confidences importantes : la première, c'est qu'il y a les plus grands inconvénients à ce que vous demeuriez chez lord Kinnaird, à cause de sa vie privée et politique ; la seconde, c'est que le duc de Laval revient, grâce à lui, mais en s'engageant avec le parti jésuitique. Je ne sais ce qu'il y a de sûr là dedans. Il semait tout cela de choses à sa manière sur lui, sur son influence, dans le genre que vous connaissez.

p289

"Je pars demain, je m'éloigne encore ; vous serez un courrier sans recevoir de lettre de moi, mais

pensez que j'écris tout de même et qu'elles vous arriveront.

"Adieu, adieu, je ne savais pas ce que c'était que des jours tristes.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Ferrare, dimanche 14 novembre 1824.

"Demain soir j'arrive à Padoue et je m'embarque sur la *Brenta*. Au point du jour j'entre à Venise.

Je suis bien aise d'y arriver par une nuit froide à la clarté de la lune qui finit ; je me sens disposé à sympathiser avec son deuil. Je ne crois pas qu'elle l'emporte beaucoup par l'air d'abandon et de grandeur passée sur Ferrare. Il y a ici quelque chose de Versailles : des grandes rues, des palais superbes, et çà et là quelques habitants. J'ai employé la demi-heure de jour qui me restait à aller voir ce qu'on va voir à Ferrare : la prison du Tasse, qui est un véritable cachot humide, bas, malsain ; y mettre le pied fait éprouver un sentiment d'horreur et de pitié. C'est ainsi qu'on a traité votre poète ; je ne vous conseille pas d'entrer jamais dans cet infâme lieu.

p290

"à Saint-Onufre on est saisi d'une compassion profonde pour les malheurs d'un beau génie, mais ici on est accablé, révolté, d'une si atroce, si cruelle et si absurde persécution. Tout près est la demeure princière où Alphonse s'égayait avec les belles dames et les beaux esprits du temps, tandis que le Tasse se réchauffait les mains auprès d'un misérable brasier dont on voit les restes. Mais ce qui fait encore une impression plus douloureuse, ce sont les vers que ce pauvre captif adressait à son oppresseur, où il le comble de louanges et entre autres tendresses l'appelle *mio caro*. On les voit écrits de sa main à la Bibliothèque, avec la chaîne et l'encrier de l'Arioste, qui sont moins touchants. Je ne vous parle que du Tasse, parce que c'est lui qui vous intéresse ; ce voyage ne peut être pour moi ce qu'il est pour un autre, le cœur me manque ; impossible de visiter consciencieusement les galeries, les monuments, comme voulait me le persuader l'autre jour Givré, qui se fâchait parce que je lui parlais de regarder légèrement Padoue ; je suis pressé de revoir mon père, et puisque je l'ai été assez

pour vous quitter, je le suis trop pour faire
l'amateur de ville en ville : aussi suis-je venu
en ligne droite. Arrivé ce matin à quatre heures
à Bologne, j'en suis reparti à sept. Je comptais
rester à Venise le temps d'y recevoir les deux
courriers suivants ; en partant trop vite de cette
ville je craindrais de ne pas trouver à Turin la
lettre que je vous demande de m'y adresser.
écrivez-moi deux fois

p291

à Milan, puis à Lyon, puis à Paris ; alors
plus d'intervalle, tous les deux jours j'aurai un
petit mot d'amitié, en attendant que ce soit un
mot tous les jours. J'ai fait de bien beaux plans
pour aller au-devant de vous. Quel voyage !
"Adieu, pensez à moi.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

*Padoue, 15 novembre, à sept heures du soir,
1824.*

"Que j'ai bien fait de gagner un jour ! J'arrive ici
tout à l'heure, et je vais m'embarquer sur la barque
courrière qui part tous les soirs à huit heures pour
Venise, où je serai demain matin à la pointe du
jour. demain je recevrai votre première lettre ; je
suis venu de Rome aussi vite qu'elle, et demain,
à l'ouverture des bureaux, j'espère être le premier.
Ainsi je n'ai point perdu de temps, mon voyage
n'est qu'une course de Naples à Venise pour venir
chercher une lettre de vous. Comme le coeur me battra
en la recevant ! Qu'allez-vous me dire, quelle sera
la première ligne, le premier mot ?
voilà ce que je me demande et cherche à deviner ! Et
s'il

p292

y avait une mauvaise nouvelle, si vous étiez
malade ! Je ne savais pas combien l'absence pouvait
agiter. Imaginez, madame, que je suis venu de Rome
à Bologne avec cette lettre cachée, dans le paquet
de Naples, qui ne s'ouvre qu'à Venise. Ainsi
j'étais avec elle sans pouvoir seulement en lire
l'adresse. Rien que voir votre écriture m'aurait
fait plaisir, mais il n'y avait pas moyen,
et, quand à Bologne il a fallu m'en séparer, c'était

un peu comme de vous quitter encore une fois. Pendant les trois jours et les trois nuits que j'ai passés avec le courrier, je n'ai pu vous envoyer que de petits mots griffonnés sur l'angle de la table de la poste, tandis qu'on déposait les paquets, car nous ne nous arrêtions pas. Hier, à Ferrare, j'étais brisé.

"Ce soir, je vous écris dans un café de Padoue. Cette lettre va me suivre à Venise. Comme hier et avant-hier, je suis arrivé trop tard et parti trop tôt pour que la poste fût ouverte, j'ai été obligé de laisser mes billets dans les auberges avec force recommandations, de solennelles promesses, de l'argent pour les affranchir et de magnifiques largesses. Ne manquez pas à votre promesse, je vous en supplie : un courrier sans lettre de vous me désolerait, me mettrait dans un état violent ; ce serait comme les jours où je ne vous avais pas vue."

p293

Venise, 16 novembre.

"Je viens de la poste, elle n'était pas encore ouverte ; je vais y retourner tout à l'heure. Que les minutes sont longues ! Venise est une fort belle chose, à peu près comme on se la figure, et qui cependant dépayse plus que toute autre ville. Je la trouve bien belle, bien bizarre et bien triste. J'aimerais à me promener en gondole avec vous ; mais non, j'ai assez souffert en barque. J'entends de ma chambre sonner la vieille cloche de Saint-Marc, que vous entendrez sonner aussi, mais que nous n'entendrons jamais sonner ensemble. Je retourne à la poste.

"Point de lettres ! Je ne puis rien y comprendre, je suis sûr que vous avez écrit ; je suis au désespoir, l'autre courrier ne vient que jeudi ! Je trouve une lettre de mon père, dans le même sens que la précédente ; une lettre de ma tante, bonne, mais glacée. Je n'ai que vous pour appui, pour espoir, ne m'abandonnez pas. Mon Dieu ! que j'étais loin de m'attendre à cela ! Ma lettre vous aurait-elle déplu ? Ne m'aimez-vous plus ? êtes-vous malade ? Si vous saviez comme je suis triste !

J-J Ampère.

p294

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Venise, le 16 novembre 1824.

"Je m'assieds à ma table pour vous écrire, la mort dans l'âme. Mon désappointement, en ne recevant point de lettre de vous, m'a jeté dans un abattement que je ne puis exprimer, seul dans cette ville, où personne ne me connaît, où il est impossible que je sorte pour aller voir quelqu'un, et que ma porte s'ouvre pour laisser entrer même un indifférent. Dans cet isolement absolu, si nouveau pour moi, ne pas entendre parler de vous, quand depuis tant de jours j'attends un mot pour me rendre la vie, pour rattacher ce présent bizarre, qui me fait l'effet d'un rêve douloureux, à tout mon passé. Cet état m'accable, je ne sais que devenir ; à cela se joint la fatigue de toute cette semaine. J'ai d'abord essayé de regarder les curiosités, puis, dans une sorte d'étourdissement, je me suis mis à errer sans but sur la place Saint-Marc. Je m'asseyais n'en pouvant plus, je me levais d'agitation, j'avais froid dans tout le corps et la tête brûlante. Bientôt la fièvre m'a pris ; j'allais au hasard et avec impatience dans ces rues étroites et tournantes de Venise, incapable de travailler, de lire, de voir ; enfin j'ai atteint la nuit, je vais me coucher. Je ne

p295

me pressais ainsi que pour arriver presque aussitôt que votre lettre ; je ne croyais pas tant la devancer."

17 novembre.

"Ce matin, après avoir couru les églises, qui vraiment sont ici plus belles que partout ailleurs, même qu'à Rome, j'ai repris ma gondole et suis allé voir les moines arméniens dans l'île Saint-Lazare ; la Société asiatique m'a mis de suite en pays de connaissance. Ce qui m'a le plus frappé chez les bons religieux, c'est l'embarras de ces pauvres gens qui, dans leurs publications, doivent respecter le pape parce qu'ils sont catholiques, et le grand mufti parce qu'ils sont sujets de la Turquie. Puis j'ai été au Lido, où l'on entend le bruit des flots de la pleine mer ; ce bruit m'a rappelé Naples. Je suis revenu tristement dans la gondole ; en descendant au Jardin public, là, je suis resté deux heures à réfléchir à ma destinée.

"Aujourd'hui je recevrai votre lettre, c'est un espoir qui ne peut pas être trompé ; cependant je crains, j'ai été si étonné, si accablé l'autre jour ! Il y a encore une heure à attendre, que devenir ?...
"Enfin il est arrivé, voici un mot de vous, je suis ravi, transporté : ce que vous me dites est précisément ce que je voulais, ce que j'espérais. Chaque mot de votre lettre est délicieux à lire. Comme j'ai déchiré l'enveloppe,

p296

comme j'ai été ému, comme je vous aime ! Mais pourquoi ne m'avoir pas écrit le mardi, comme nous en étions convenus ? J'ai tant souffert ! Oh ! ne manquez pas un courrier. Adieu, je ne croyais pas pouvoir être encore si heureux."

18 novembre. Venise. - "Ce que je trouve vraiment de frappant ici, c'est l'aspect de la ville vue des lagunes à quelque distance ; car l'intérieur, avec ses canaux qui ressemblent à des égouts, est en général fort laid. Je n'ai rien vu dont il soit aussi impossible de donner l'idée par la description que l'église Saint-Marc. C'est une bizarrerie imposante qui subjugué l'imagination et plaît comme un conte des *Mille et une Nuits*, comme *l'Arioste*, comme la *Tempête* de Shakespeare, par le mélange des genres et l'incohérence des formes : de l'arabe, du gothique, du grec de Constantinople, des sculptures de la Renaissance d'un goût pur et délicat, des mosaïques du XIIe siècle et des peintures de Paul Véronèse, des bas-reliefs égyptiens, persans, les dépouilles de l'Orient, les débris de la Grèce, les conceptions du moyen âge. Tout cela est accumulé d'une manière fantastique. Des choses curieuses aussi sont les salles où s'assemblaient les nobles de Venise, leurs bancs de noyer et les portes de cèdre enlevées à Sainte-Sophie. En ce lieu aujourd'hui j'ai remarqué sur la table un crucifix et le Code Napoléon. à chacune de mes impressions je pensais que vous la partageriez.

p297

Comme tout cela fût mieux entré dans mon âme si je l'eusse regardé avec vous ! C'est vous qui

animez tout en moi, et ce que j'ai vu m'a apparu moins fortement quand je l'avais sous les yeux, que tout à l'heure en vous le racontant.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Milan, 26 novembre 1824.

"Aujourd'hui, poursuivi d'idées sinistres, il m'était tout à fait impossible d'endurer le poids des heures. Incapable de lire, de travailler, de rester assis, je suis allé dans la cathédrale, où je suis resté quelque temps à errer. Là, j'ai bien senti que mon voyage est une absurdité cruelle s'il n'est destiné à faire quelque bien ; j'ai pris devant Dieu la résolution d'en faire à mon père, à ma tante, à ma soeur. Mais en aurai-je la force ? Ah ! J'éprouve ici un regret bien profond de vous avoir quittée ! Je m'attendais à de l'isolement, de l'abandon, à une vie pâle et triste ; mais si j'eusse pu prévoir le degré d'amertume, d'agitation, cette rage qui me prend par moment en songeant au mal que je me suis fait, à celui que je me prépare, je ne serais certainement pas parti. Mais je

p298

ne voyais tout cela que confusément ; je ne le vois si vivement que depuis votre lettre : en m'ébranlant tout entier par la crainte d'un danger pour vous, elle m'a appris tout ce que j'avais à souffrir. Je suis horriblement bouleversé, mais je vous aime plus que jamais ; je vous aimerai toujours, toujours davantage.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Turin, 29 novembre 1824.

"J'arrive ici. Ce soir le bureau est fermé, ce n'est que demain à neuf heures que je recevrai cette lettre qui doit me rassurer ou m'alarmer. Une heure après je pars pour Lyon, où je serai samedi matin ; là encore j'espère recevoir un mot de vous. Et puis Paris, où je pourrai compter sur un courrier régulier. Mais celui de demain, que va-t-il me dire ? Que je suis inquiet !"

30 novembre. - "Je viens de la poste où il n'y a rien. Je suis d'une inquiétude extrême.

N'auriez-vous pas reçu mes lettres et voudriez-vous me faire une telle peine ? Non, cela ne se peut.

Seriez-vous plus malade ?

p299

M Ballanche me l'eût écrit ! Tout est moins alarmant qu'un tel silence. Est-ce tout simplement un de ces retards si ordinaires dans les calculs que l'on fait ? Je l'espère. Mais que cela est cruel ! J'ai suivi ponctuellement l'ordre que je vous avais tracé : trois à Venise, deux à Milan. Je les ai reçues ces deux-là, dès lors je n'ai plus rien attendu, je suis venu ici. Le courrier est arrivé hier : était-ce celui qui ne m'avait rien apporté à Milan ? Cela me paraît probable. Je m'y perds. "Adieu, adieu, je suis bien malheureux.
J-J Ampère.

p300

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, ce samedi 11 décembre 1824.*
"Enfin j'ai un moment bien doux, madame, après tant de jours si pénibles. Je reçois le petit mot de Rome ; vous n'êtes plus malade, vous m'écrivez, vous n'êtes

p301

pas fâchée contre moi. Et enfin vous voilà un peu plus près de la France. Je suis, comme vous, dans tout l'étourdissement de l'arrivée.
"J'ai trouvé mon père d'une tristesse et d'un abattement que ma présence a moins dissipés que je ne l'espérais. Cependant je crois qu'il était bien heureux de me revoir ; j'attends plus de l'habitude de nos conversations, de l'intérêt qu'il prendra à mes travaux, à mes succès, si j'en ai ; il pense toujours à faire jouer *Rosemonde*. Ce pauvre père avait vraiment, par l'isolement, l'absence de communication de ses pensées, commencé à se livrer à des imaginations sombres dont j'aurai bien de la peine à le délivrer. Que tout cela serait-il devenu si mon absence se fût prolongée ? J'ai appris des événements de famille qui m'ont encore affligé. Je suis entouré de gens bien malheureux ; je ne veux m'occuper que de la destinée des autres. La seule pour laquelle je ne puisse rien est la mienne.
"J'ai vu M Récamier et M Paul David. Demain je dois dîner avec eux.
"Adieu, madame, j'espère un peu qu'à présent que

nous sommes tous deux fixés, il y aura plus de régularité dans notre correspondance.

J-J Ampère.

p302

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 22 décembre 1824.

"J'ai dîné aujourd'hui avec ces messieurs ; vous jugez si on a parlé de vous, de M Ballanche, du duc de Laval.

"J'ai remis à M Récamier l'épingle, dont il a été charmé ; celle de mon père a eu le plus grand succès, et ma soeur a été enchantée du collier, pour lequel elle vous fait mille remerciements ; il est vraiment bien joli et j'aurai beaucoup de plaisir à l'en voir parée.

"J'ai vu hier M Delécluze, à qui j'ai montré ce que vous m'écrivez pour lui. Il est très-bon, m'a embrassé à plusieurs reprises, comme on embrasserait son fils. J'ai été reçu fort cordialement par mes autres amis ; mais malheureusement je me sens un peu froid pour ma famille. Ma tante et ma soeur sont aussi bonnes et aussi sérieuses que jamais. Mon absence a forcé mon père à se replier sur lui-même. Demain M de Lamennais dîne à la maison ; dans toute autre circonstance, ce serait pour moi un grand plaisir de voir cet homme distingué."

13 décembre. - "Je sens enfin cette amertume de tristesse qui suit l'étourdissement. Jusqu'ici l'excitation

p303

d'un voyage précipité m'avait soutenu ; le premier jour de mon arrivée il en a été de même : j'avais reçu un mot de vous, j'étais si bien disposé ; les nouveaux visages, les reconnaissances, les embrassades, tout cela empêche de sentir vivement quoi que ce soit et amortit la tristesse.

Cet état a duré jusqu'à ce que M Delécluze se soit mis à me parler de Rome : tout s'est réveillé, je l'ai arrêté aux premiers mots, je souffrais trop de tout ce qu'il me rappelait.

Demain, si je reçois un mot, j'aurai un moment doux. Il faut passer huit jours à courir pour dire : "Me voilà." Cette vie m'impatiente et ne m'occupe

pas ; mais elle va finir et je tâcherai de travailler, c'est réellement pour cela que je suis fait.

Minuit. - "Mon père vient de rentrer ; je l'ai amené à parler de ses découvertes, j'ai vu que je lui faisais plaisir, il va se coucher moins triste. Peu à peu j'espère ainsi calmer et rasséréner son âme. Vous partagerez la joie que cet espoir me cause, tout faible qu'il est. Adieu, adieu.
J-J Ampère.

p304

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, mardi 14 décembre 1824.

"Que vous êtes bonne d'être triste de ce que j'ai été si malheureux en ne recevant point de vos nouvelles ! Je suis maintenant désolé en pensant à toutes les lettres dans le même sens que vous devez recevoir. Enfin aujourd'hui était mon bon jour, je suis allé au Musée pour la première fois. Là, j'ai retrouvé Rome dans les tableaux de Robert et de Schnetz, qui sont à peu près, je crois, ce qu'il y a de mieux au Salon. Puisque vous lisez les articles de M Delécluze, vous avez vu que l'exposition de cette année est un combat entre l'école de David et les *romantiques*. Cela promet, sous une forme quelconque, un élan nouveau aux arts en France, que la littérature est appelée sans doute à partager. Je crois que nous sommes à la veille d'un siècle littéraire. Dieu veuille que tout cela tourne bien ! M Lebrun, qui est le romantique du Théâtre-Français, sera joué au commencement de janvier. Ces jours-ci, on va donner *Germanicus*. Cette pièce, ainsi que *Léonidas*, de Pichat, et *Virginie*, de Guiraud, que la censure avait défendues et qui vont être jouées immédiatement après le *Cid d'Andalousie*, forment un encombrement qui rend particulièrement impossible d'arriver cet hiver. Ainsi, il n'y a pas à y penser.

p305

"J'ai dîné aujourd'hui avec M de Lamennais, qui m'a beaucoup plu. Il est extrêmement petit et mesquin, a l'air jeune, la figure pâle, les manières simples. Il n'a guère parlé que de sujets étrangers à ses idées, a dit des choses pleines

de bon sens sur Rome, qui montrent qu'il l'a bien sentie. Il n'a pas fait une phrase, c'est un homme parfaitement naturel. Le soir, au coin du feu, il nous a tranquillement exposé son système sur le ciel, l'enfer, la terre et la fin du monde, qui, selon lui, est proche, parce qu'il remarque à la fois un immense besoin de vérité, de perfection, d'ordre, et un progrès effrayant de l'erreur et du mal. Ce double mouvement ne peut durer longtemps, dit-il, sans que l'homme, dont l'état sur la terre n'est ni le bien ni le mal absolu, ne se fixe ou dans un de ces états, le ciel, ou dans l'autre, l'enfer. Il croit dans le paradis à un bonheur progressif. Pour l'enfer, regardant le néant comme le mal infini, et les damnés en étant infiniment éloignés, il trouve dans leur état un triomphe infini de la volonté divine. Tel est l'ensemble de son système, qu'il débite d'une voix tranquille, de l'air d'une conviction profonde. Il vous parle avec le même calme des miracles du prince Hohenloë, et dit froidement que lui-même a vu beaucoup de miracles : il est fanatique en dedans. Je le crois très-sincère, très-systématique et très-bon."

Mercredi 15. - "On est ici fort inquiet de M Cousin ;

p306

le gouvernement paraît l'avoir tout à fait abandonné. Ce qui me préoccupe le plus, c'est sa santé. Sa pauvre mère, qu'il soutenait, ne sait ce qu'il est devenu, ne veut croire personne, et s'imagine qu'on lui cache sa mort. Y a-t-il quelque chose de raisonnable à tenter ? dans ce cas je m'en remets à vous.

"M Paul m'a appris que M Ballanche a écrit sur les plébéiens de Rome : cela doit être plein de sagacité, de finesse et d'originalité.

"Vos petites soirées ont donc recommencé ? Je vois d'ici cette excellente princesse entrer d'un air serein avec cette pauvre Lina qui semble si bonne ; le duc de Laval qui jette en avant un principe de discussion pour le plaisir de la faire naître ; vous dont l'attention fine l'encourage ; Mlle Amélie qui le combat avec beaucoup de bon sens et de bon goût ; M Ballanche qui sourit ; lord Kinnaird qui plaisante ; et ce bon Givré qui s'avance d'un air un peu empesé et dit bien,

mais hors de mesure. Qui avez-vous encore cet hiver ?
Donnez-moi quelques détails pour que, dans mes soirées solitaires, je puisse me transporter en esprit au palais Colonna.

"L'amitié, l'imagination et le travail, c'est de cela seulement que je puis vivre ; j'en ai besoin, je m'efforce de prendre à ce qui m'environne, je n'ai jamais eu une tristesse aussi réelle au fond du coeur.

p307

"Mais je me suis trop lamenté en vous écrivant : cette mélancolie sur moi-même finirait par vous ennuyer. Je vous parlerai de ce que je verrai.

Pourquoi vous répéter en cent façons que j'ai la mort au fond du coeur ? Oui, la mort et vous.

"Adieu, conservez-moi votre amitié, avec elle je puis encore exister.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 16 décembre 1824.

"J'ai entrevu Talma à la répétition de *Germanicus* ; il m'a demandé de vos nouvelles, et m'a témoigné tout son regret de ne pouvoir aller d'où je viens. C'est encore une personne dont la vue se lie à votre souvenir ; je l'ai rencontré pour la première fois à l'Abbaye, c'est vous qui m'avez mis en rapport avec lui, c'est à vous que je dois l'intérêt qu'il m'a montré depuis. Vous êtes entre moi et lui. Je le verrai souvent, non par *utilité*, puisqu'il n'y a nul espoir pour cette année, mais pour le plaisir de mieux connaître un homme si supérieur, si bon, et de causer quelquefois de vous.

"Adieu, à demain."

p308

17 décembre. - "J'ai vu ce soir M Delécluze, qui a reçu une lettre de M Artaud. Il est triste d'apprendre par un autre de vos nouvelles. Demain serai-je plus heureux ? Quand on ne reçoit point de lettres, on voit combien elles ôtent d'amertume à l'absence. Demain je me mettrai à travailler, si j'ai un mot de Rome ; sans cela, mon ouvrage sera mauvais. J'ai commencé aujourd'hui l'hébreu ; par un grand hasard, ce cours, celui de mon père

et celui de M de Rémusat se trouvent les mêmes jours (deux fois par semaine), et se suivent tous les trois ; ainsi, cela ne me fait presque point perdre de temps. D'ailleurs, cela me ramène à Rachel ; l'étude d'une langue fait entrer profondément dans le caractère du peuple qui la parle, et en lisant Jérémie et Isaïe en hébreu, j'apprendrai à mieux faire parler Ruben en français.

"Adieu, vos petits mots sont si charmants, me font tant de bien ! ne m'en privez pas."

18 décembre. - "Je reçois votre lettre du 30. Ce que vous me dites des deux courriers me rassure sur le silence du dernier. Vous êtes charmante, vos lettres sont plus aimables, plus touchantes les unes que les autres ; je sens mieux que jamais que notre amitié est pour la vie."

p309

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 18 décembre 1824.

"Voilà mon premier jour de travail. J'ai éprouvé une espèce de plaisir un peu sombre à passer la journée dans ma chambre, tantôt lisant, tantôt essayant d'écrire, tantôt m'arrêtant pour rêver. "Tout ce que je lis sur les Juifs me frappe bien vivement. Ce sentiment de haine pour les autres peuples, d'indomptable fierté en raison du choix de Dieu qui les soutient et les relève dans la plus profonde dégradation où les ont plongés les peuples modernes, cet invincible espoir fondé sur d'antiques promesses, ce mélange d'irritation et de patience, de fanatisme et de ruse, se retrouve à toutes les époques. Je le rencontre, soit que je l'étudie à la source, dans celui qui a fait le peuple juif ce qu'il est, Moïse ; soit que je le suive dans les prophètes, qui ont tous exprimé le sentiment national héréditaire ; soit que je le découvre encore dans les derniers dépositaires de ces traditions de haine et d'orgueil, dans ces Juifs, avilis sans doute, mais qui, au sein de leur bassesse, croient et espèrent, comme leurs aïeux, que la terre leur sera donnée. Pourrais-je dans Ruben retracer quelque chose de tout cela ? Quant au rôle qu'il joue dans ma pièce, ce que je lis me rassure toujours de plus en

p310

plus. J'ai trouvé des choses positives et très-curieuses sur l'influence et le pouvoir des Juifs au XIIe siècle, surtout en Espagne. Jamais époque ne fut plus favorable pour attendre l'accomplissement de la chimère de leur rétablissement en corps de nation, chimère qu'ils n'ont jamais cessé de nourrir.

"Ce soir je suis allé chez M Cuvier, où mon père attachait, je ne sais pourquoi, une excessive importance à me mener. Comme je ne suis revenu à Paris que pour lui faire tous les petits plaisirs qui dépendront de moi, je n'ai pas voulu lui refuser cette satisfaction. M Cuvier a une manière froide et un air important qui ne sont point de mon goût ; j'avais toutes les peines du monde à articuler les réponses polies qu'il fallait faire à ce qu'il m'a dit d'obligeant. J'ai vu là M de Humboldt, qui m'a demandé de vos nouvelles."

19 décembre. - "Je viens de lire des conversations de lord Byron qu'on a publiées depuis sa mort ; quand j'ai lu quelque chose de lui ou sur lui, il m'en reste toujours un peu de trouble dans l'âme.

"Vous me demandez *Venise* ; l'élégie est presque terminée ; il me reste une trentaine de vers à faire, j'attendrai pour vous l'envoyer. J'espère qu'elle vous satisfera pleinement sous un rapport : le nôtre y est établi tel qu'il

p311

a été avec une clarté qui ne laisse rien à désirer, et ne permet de rien soupçonner ; dès les premiers vers vous serez rassurée complètement. Mais je n'ai pu m'empêcher d'exprimer avec la même candeur un regret qu'il faut me pardonner : le regret, de ce qui aurait pu être, est le sentiment le plus profond de mon cœur ; je n'ai pu l'y contenir, et j'ai osé dire une fois ce que je ne dirai plus.

"Ce soir je reçois une lettre de Givré ; ce n'est pas la sienne que j'attendais. Du moins, elle m'empêche d'être inquiet, mais vous savez qu'il y a une pire inquiétude. Adieu, madame.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 22 décembre 1824.

"Je suis plus content de ma journée d'aujourd'hui que de celle d'hier : j'ai travaillé, j'ai achevé l'élégie de *Venise*, je n'ai plus qu'à la mettre au net, et vous la recevrez par le prochain courrier. J'ai fait aussi de petits arrangements que je crois assez heureux pour le cinquième acte de la *Juive*. Plus je considère et plus je perfectionne mon plan, plus il me semble qu'il y a là les éléments du succès. Que j'aurais de plaisir à vous en voir

p312

témoin ! Ce serait encore quelque chose de bon que je vous devrais : sentiment moral, poésie, goût du travail, ce que je puis avoir d'idées justes sur les choses de ce monde, ce que je pourrai avoir de renommée, tout cela c'est à vous que j'en suis redevable. Qu'il m'est doux de me le dire et de vous le dire ! Il a fallu l'acheter, je l'ai payé un peu cher, grâce à ma folle tête, mais pas trop cher puisque j'y ai gagné une chose qui, à elle seule, vaut mieux que tout le reste : votre amitié !

"Il faut vous parler un peu de ce qui se passe ici. L'on a donné avant-hier la première représentation de la reprise de *Germanicus*, qui a complètement réussi. La seule tragédie qui ait eu du succès avant *Germanicus* et depuis *Jeanne Shore*, c'est le *Fiesque* de M Ancelot. Le sujet me paraît être un de ceux qui conviennent le moins à cet auteur, que son talent porte à la pompe du style, tandis que, pour peindre une conspiration conçue et conduite au milieu des plaisirs par un jeune noble de Gênes dans le XVIIe siècle, une conspiration presque de salon, il fallait, à ce qu'il me semble, un style d'une élégante familiarité, qui touchât à celui de la haute comédie, qui ne ressemblât pas à celui de Schiller, trop souvent boursoufflé et trivial, mais qui ressemblât encore moins à celui d' *Athalie* ou même de *Britannicus*. Lavigne travaille à une *Mort de Louis XI*. C'est un sujet que mon ami Walter Scott a rendu difficile, mais dans lequel il est au moins sûr qu'il mettra beaucoup de talent. Je

p313

compte sur la flexibilité qu'il a déjà prouvée. Je viens de lire le discours du roi. Vous le recevrez en même temps que cette lettre, vous verrez qu'il n'y est question ni de l'Amérique ni de la Grèce, et qu'on y annonce la loi des rentes : c'est encore une de vos prédictions accomplies. Cela va amener de belles discussions financières ; je regretterai bien de ne pas les lire à M le duc de Laval, tout innocent que j'étais des arguments que j'articulais avec l'air d'une conviction si assurée. Je regrette aussi les autres discussions politiques qu'il me permettait avec lui, et que son esprit et sa bonté savaient rendre si agréables et si faciles.

"Adieu, madame, voilà bien des nouvelles ! Où est le bon temps, celui où nous ne les savions pas ? où la grande affaire était de se demander si nous irions à Saint-Pierre par Ponte-Mole, ou sur le chemin d'Albano par Saint-Jean de Latran ? Que je regrette ce temps-là ! Que j'étais heureux, du moins en comparaison !

"Un tendre adieu.

J-J Ampère.

p314

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 23 décembre 1824.

"Je viens de voir les peintures de Gros à la coupole Sainte-Geneviève ; elles m'ont rappelé tout ce que j'ai vu de plus beau en ce genre en Italie. Il y a surtout là une figure de Clovis qui m'a bien frappé. à côté de la belle et douce figure de Clotilde agenouillée, à genoux aussi est Clovis qu'elle semble engager à prier ; lui, baisse sa tête couverte de ses longs cheveux blonds, à peu près comme un taureau baisse le front quand on lui présente le joug, et on n'est pas bien sûr en le regardant qu'il ne soit pas prêt à la relever. Il a l'air d'un homme qui cède à une impulsion supérieure qu'il ne comprend pas bien, il paraît s'étonner de ce qu'il fait. Tout cela est admirablement rendu, non-seulement dans l'expression du visage, mais dans l'attitude et le mouvement de toute la figure.

"Charlemagne est fort beau, mais, selon moi, un peu trop en colère. Il a un genou en terre, et, la manière dont il regarde le globe impérial qu'il a

dans la main, fait un peu trop penser à un joueur de boule qui prépare un coup superbe. Louis XVI a l'air trop bourgeois. Assis sur un nuage, dans une espèce de robe de chambre, il rappelle le triomphe des maris montant au ciel en bonnets

p315

de coton, dans les *Petites Danaïdes*. Malgré cette dernière impression, qui m'a fait rire, la coupole de Gros est certainement un chef-d'oeuvre."

24 décembre. - "J'ai combattu aujourd'hui ma tristesse à force de travail : c'est la seule arme que je veuille et puisse lui opposer. Quelque mécontentement qu'on ait du sort, c'est quelque chose que de pouvoir, comme j'ai fait ce matin, passer de l'exposition que faisait mon père des lois les plus curieuses de la nature, à la lecture d'un vieil historien chinois racontant les temps qui ont suivi le déluge, et de là à celle des prophéties de Jérémie dans leur langue, que je n'ai pas résisté à étudier. Ce soir, je me suis transporté dans cette Grèce moderne que vous aimez tant, par la lecture d'un ouvrage composé avec beaucoup de goût et de talent, le recueil de ses chants populaires, par M Fauriel. En lisant l'histoire qu'il a faite des guerres merveilleuses de la petite peuplade des *Souliotes* contre toutes les forces d'Ali-Pacha, ce trait-ci m'a frappé par son étrangeté et par l'énergie bizarre de désespoir qu'il suppose : Vers la fin de ces guerres, quand cette nation courageuse avait presque entièrement péri, pendant un combat que livraient aux troupes nombreuses des Turcs quelques désespérés, soixante femmes se rassemblent sur une éminence escarpée, au pied de laquelle était un torrent qui se brisait sur des pointes de rocher, et là, résolues à tout prix de ne

p316

pas tomber entre les mains des Turcs, elles jettent leurs enfants dans le précipice, ensuite elles se prennent par la main, commencent une danse en rond au bord du gouffre, et à chaque tour une d'elles se jette dans l'abîme, jusqu'à ce qu'il n'en reste

plus. L'idée de cette affreuse danse m'a fait frissonner, et m'a inspiré une espèce de chant court et brusque, à la manière de ceux qu'a traduits M Fauriel ; vous le trouverez après mon élégie que je vous envoie.

"Enfin, dites-moi sincèrement ce que vous pensez des deux ; à distance, l'amour-propre n'est pas si irritable. On paye assez cher cet avantage.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 30 décembre 1824.

"Aujourd'hui je n'avais pas d'espoir, ce n'est pas jour de courrier ; aurais-je cru que ce dût être pour moi une consolation que de ne rien attendre ? Mon père m'a parlé avec épanchement de sa vie, de ses chagrins ; il a été bien malheureux, il est si bon !

"Ce soir j'ai été à l'Odéon pour la première fois : je n'avais pas encore pensé à aller réclamer mes entrées.

p317

On donnait *Tartuffe* ; vous rappelez-vous que nous avons été une fois voir cette pièce dans une loge de l'avant-scène, nous deux tout seuls ? J'ai pensé à ce jour-là ; je me rappelle vivement le plaisir que me fit ce coup de tête innocent.

"*Je cherche* à perdre de vue le présent qui me pèse, en rêvant à l'avenir prochain ; dans moins de quatre mois vous reviendrez, ce sera le temps des beaux jours. Nous serons tristes, mais nous le serons ensemble. Si je vous voyais heureuse, ce serait pour moi une grande consolation ; mais en sera-t-il ainsi ?

31 décembre, onze heures et demie. -

"L'année va finir. Malheureusement, je n'ai aucune parole douce pour saluer celle qui commence ; ma mélancolie habituelle, qui jusqu'ici était tolérable, s'est changée aujourd'hui en un accès de rage, aussi vous m'avez trop abandonné. Que voulez-vous que je devienne avec des facultés que je sens en moi, ce besoin d'activité, cette puissance d'agir, et ce je ne sais quoi au fond de l'âme qui éteint tout, qui me tue sourdement ? Oh ! je sais bien ce que c'est : c'est une vie mal prise, c'est une jeunesse manquée. Oh ! si j'avais vu seulement en vous une amie, si mon cœur ne s'était pas usé en rêveries douloureuses, il ne serait pas languissant et brisé comme il est

maintenant. Ayez donc pitié d'un malade à qui vous avez fait tant de mal et qui n'a que vous. Oui, de la pitié, de la pitié. Je

p318

souffre par ma faute, mais enfin je souffre horriblement.

"Adieu. Ce que j'éprouve aujourd'hui s'accumulait depuis mon arrivée, il fallait que cela éclatât.

Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ?

J-J Ampère.

1825

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 7 janvier 1825.

"Je ne puis prendre à rien. Plein d'envie de travailler, le travail m'est impossible ; le spectacle ne me tente guère, je n'ai pas été une fois aux Français depuis mon retour, le sort de mes ouvrages m'importe peu ; je ne fais rien pour les autres, et toute mon occupation est d'imaginer le meilleur moyen d'arriver au soir sans trop m'apercevoir de la longueur de la journée. J'ai recours à toutes mes anciennes ressources, langues, sciences, conversations, lectures ; tout cela me saisit beaucoup moins vivement que par le passé. Quand le coeur est vide, il est exposé aux tentations les plus misérables, et je crains le moment où les distractions honnêtes ne me suffiront plus."

9 janvier. - "Pardonnez-moi ce que j'écrivais

p319

hier : ne faut-il pas que vous connaissiez aussi mes mauvaises pensées ? c'est à vous de m'en défendre. Mais pourquoi m'abandonner quand vous m'êtes plus que jamais nécessaire, quand vous seule pouvez me soutenir ? Jamais mon imagination ne rêva aussi vivement, aussi pleinement, le bonheur qu'elle voudrait. Toute mon âme, qui se retire successivement de ce qui l'occupait, se concentre et se fixe sur ce désir profond : aimer, être aimé tout à fait, ne fût-ce qu'un jour ! C'est vous qui, par une action lente et insensible, avez développé ce sentiment qui s'est enraciné en moi. En même temps,

votre souvenir, votre image, est trop avant dans mon
coeur pour lui permettre de s'attacher ailleurs.
Vous m'avez fait bien du mal : vous m'avez donné
le besoin d'aimer, et vous m'avez rendu
très-difficile. Au moins *toute* votre amitié !

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 10 janvier 1825.

"Enfin votre délicieuse petite lettre arrive. Je
la lis avec ravissement. Je m'accuse, je vous
remercie, je suis heureux, je sens que mon
existence qui me semblait interrompue, va se
renouer. Je voudrais que le courrier partît

p320

de suite pour vous dire tout le plaisir que vous me
faites. Vous me parlez de ma famille : mon père
me paraît beaucoup moins triste qu'à mon arrivée.
Malheureusement pour lui, ma première tragédie n'a
aucune chance avant l'hiver prochain. Il voudrait
voir la seconde avancer rapidement, moi aussi ;
mais ce que j'avais prévu est arrivé : j'ai tout
mon temps, mon travail est préparé, et je
ne trouve pas en moi la verve de l'exécuter. Par
complaisance, je me mets devant ma table, je fais
quelques vers, en m'apercevant bientôt que des vers
de complaisance ne sont jamais bons, et je m'arrête
de peur de me dégoûter de l'ouvrage en le gâtant.
Ce découragement tenait, je crois, beaucoup à
votre silence ; j'espère que je vais me ranimer.
C'est à vous à ne pas me délaisser, car je ne serais
capable de rien, et je vous rends responsable de
toutes les belles choses que je ne ferai pas.

"M Paul David me dit que votre retour est fixé
pour les premiers jours de mai. Puisque vous devez
partir le 3 ou le 4 avril de Rome, vous serez
ici à cette époque ; mais quatre mois, c'est
tellement long ! Je suis très-frappé maintenant de
la longueur du temps. En Italie, sa rapidité me
confondait : ce n'est certes pas que je fusse
heureux, mais j'étais près de vous.

"Adieu, adieu, n'oubliez pas combien je vous aime.

J-J Ampère.

p321

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 11 janvier 1825.

"Tout ce que vous me dites de l'année sainte est bien finement senti. Vous avez une imagination religieuse, mais une imagination de bonne foi, qui n'a pas un parti pris de se monter sur tout à tort et à travers ; il y a dans vos émotions du naturel et du goût. J'ai parlé de vous à mon père à coeur ouvert ; du bien que me faisait votre amitié, du mal que me faisait votre absence ; combien j'avais été agité à cause de vous, et du vide profond que cette agitation m'avait laissé. Il trouve un moyen simple de le remplir, c'est de me marier, mais je crains de le faire attendre un peu avant de lui donner ce plaisir-là. On ne retourne pas son coeur comme un gant ; et d'ailleurs, avec mon caractère, mes idées, mon imagination, ma situation dans ce monde, pourrais-je, voudrais-je, devrais-je me marier ?"

12 janvier. - "Vous me demandez si je travaille à la *Juive*. Depuis quelques jours je ne pouvais faire un vers, mais votre lettre est venue, et tout de suite j'ai retrouvé de la verve.

"Adieu, madame, si M et Mme Lefèvre sont à Rome, ne m'oubliez pas auprès d'eux. Dites bien à M le duc

p322

de Laval quel plaisir nous avons à nous entretenir avec M Delécluze de ses bontés pour nous et à nous souvenir de ses aimables conversations. Nous avons parlé aussi souvent de M Ballanche, de M de Givré, et nous n'avons pas oublié Mlle Amélie.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 13 janvier 1825.

"Je suis assez content de ma journée : j'ai fait des vers, j'ai eu le plaisir de les lire à mon père et de penser que je vous les lirai un jour. Mon pauvre père était dans une bonne disposition à laquelle la lecture n'a rien gâté. Il est réellement beaucoup mieux qu'à mon arrivée ; malheureusement il va encore avoir de l'ennui pour ce *cousin* dont je vous ai parlé quelquefois. On était parvenu à le placer chez un chimiste, mais il a voulu faire à sa tête, et comme sa tête n'est pas bonne, cela n'a pas bien tourné. Vous voyez que je vous raconte nos petits tracas

domestiques avec une grande confiance ; il faut que je sois bien sûr de votre amitié.

"Après les vers, j'ai fait de l'hébreu et du chinois. Ce soir j'ai vu M Delécluze ; nous avons parlé de nos promenades

p323

sur la place d'Espagne, que je lui faisais quelquefois prolonger si avant dans la nuit. Nous ne pouvons pas être un quart d'heure ensemble sans qu'il ne nous revienne un souvenir de Rome. J'ai fini cette journée, une des plus paisibles que j'aie passées depuis longtemps, en rêvant dans le jardin au milieu du silence de la nuit.

"Quand vous reviendrez, me donnerez-vous chaque jour un moment ? Je ne vous demande qu'un quart d'heure seul avec vous. Sans cela je regretterais presque ce moment qui m'attend chaque soir, où je vous raconte tout librement ma journée, où je vous dis ce que j'ai dans l'âme. Non, je ne regretterai rien ; je vous verrai, et la présence vaut mieux que le reste. Mais pourquoi ce plaisir me coûterait-il la perte de celui que je goûte maintenant ? N'est-ce pas que je pourrai tous les jours vous faire ma lettre de vive voix ? Il faut écrire cette promesse, et quand vous l'aurez promise, il faudra la tenir, contre votre usage.

"Adieu. Tranquille ou agité, je vous aime. Adieu.
J-J Ampère.

p326

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 16 janvier 1825.

"J'ai vu ce matin Schnetz chez M Delécluze ; il a eu la croix d'honneur, beaucoup de gloire, et son tableau de Sixte-Quint sera au Luxembourg. Je crois qu'il s'en ira d'ici à six semaines. Je le verrai partir avec un sentiment d'envie que vous devez concevoir. Le printemps sera bien beau à Rome, mais il serait trop beau pour moi ; ce n'est pas là ce qu'il me faut, et je n'ai pas trop de tous les brouillards de ce pays-ci pour engourdir mon âme, pour y éteindre ce qui pourrait ressembler à de la passion. Vous le dirai-je ? J'ai peur de votre retour, de votre retour vers lequel je me traîne avec tant d'impatience et de lenteur.

Je vous reverrai, ce seront alors les beaux jours ; que de regrets vont se ranimer, que de langueurs, que de tristesses ! Que j'aurai de peine à contenir

p327

mon coeur dans cette amitié que vous avez voulue toute seule ! Ainsi je m'agite de ce que j'espère, je m'inquiète de ce que je désire : triste état, malaise profond, dont j'aurai bien de la peine à guérir !

17 janvier. - "J'ai vu ce matin le grand homme du siècle, l'incomparable Rossini. Un Grec avec qui j'avais fait en route une de ces liaisons de voyage si faciles à former et qui s'oublent si vite, m'avait demandé si je ne serais pas curieux de le rencontrer. J'avais dit que oui, et je n'y pensais plus. Hier, en rentrant chez moi, j'ai trouvé un billet de ce monsieur qui m'engageait à l'aller prendre à midi pour faire visite à Rossini. Certainement, si je n'avais pas été prévenu, je l'aurais pris pour un bureaucrate. Il a parlé avec beaucoup de simplicité et de bon sens de lui, a dit avoir composé trop tôt, ce qui expliquait comment il lui était arrivé de se répéter ; que maintenant il se sentait usé : il a fait cinquante et une partitions et n'a pas quarante ans. Je suis bien aise de l'avoir vu. Quand on voyage et qu'il y a un homme tant soit peu distingué dans une ville où l'on passe, on s'empresse d'aller le chercher : pourquoi ne pas agir ainsi à Paris ? Je suis décidé à commencer par les personnes les études que je veux faire sur tout ce que le pays contient de remarquable. J'ai le besoin du travail, mais je n'ai pas la force de m'en contenter, et ses *distractions*, toutes-puissantes qu'elles soient sur moi, comme vous savez, ne peuvent me suffire.

p328

"Occupé sans cesse à m'éviter le plus possible, je sens le besoin des autres pour m'arracher à moi-même. Il faut donc voir ce qui vaut la peine d'être vu. Ne croyez pas que j'aie le goût de la société pour elle-même, que j'y porte un autre intérêt que celui de la curiosité. Après le

chinois, l'allemand ou l'hébreu, je me reposerai en lisant les pages curieuses du livre de notre temps. Je n'aurai qu'un plaisir vif dans ces lectures, celui de vous les raconter, comme je vous racontais les autres.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 18 janvier 1825.

"Combien votre lettre m'a agité ! Vous avez des ennuis et votre retour est plus rapproché ! Pourquoi faut-il que ce soit une cause pareille qui amène un résultat si doux ? Vous allez revenir ! Si ce n'est pas absolument nécessaire, vos amis ne vous laisseront pas faire le voyage dans une mauvaise saison. Que je voudrais que vous fussiez ici ! votre retour me rendrait la vie. Corps et âme, cet hiver-ci me tue, je péris de langueur. Je n'ai ni verve pour le travail, ni force d'attention pour l'étude ;

p329

je perds la faim et le sommeil, et les nuits sont bien longues quand on les emploie à revenir sur le passé et à désespérer de l'avenir. Ma tendresse pour vous est la seule force de mon âme : par là, je vis encore ; je souffre, mais je vis. Revenez donc, s'il le faut, et que la pensée d'un ami qui vous attend vous soutienne.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 22 janvier 1825.

"Revenez, car sans vous ma vie n'est plus tolérable ; tout l'emploi de mon esprit est de tâcher de *supporter* le vide de mes jours.

"Je fais des distractions un art ; je les calcule, je les combine, je les varie avec l'habileté dont je suis capable. je lis pendant quelques heures pour trouver du plaisir à sortir ; je sors pour me fatiguer et pouvoir dormir ; je cherche à voir des visages nouveaux pour piquer ma curiosité défaillante. Je verrai Lemercier, j'irai chez M de Sacy, l'orientaliste, peut-être même chez Mme Pasta. Ne me trouvez-vous pas bien dissipé ? Mais si vous saviez quelle âme rongée de regrets, de tristesse, je promène ainsi pour l'étourdir, au lieu de me plaisanter,

p330

vous auriez pitié de moi. Je croyais de loin que je pourrais vivre de travail et de solitude. Non, non, pour cette vie-là il faut de la force, et c'est ce qui me manque.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Dimanche, 23 janvier 1825.

"Pour commencer ma revue des hommes distingués, je suis allé ce matin chez Lemercier. J'ai été on ne peut plus désappointé : je m'attendais à trouver un homme d'esprit, peut-être un peu paradoxal, j'ai trouvé une vraie perruque, un homme encroûté de tous les préjugés littéraires les plus surannés. C'est une bizarrerie, et ce n'est pas la moins déplaisante, que cette prétention à la pédanterie classique. Quand on a fait *Pinto*, on ne devrait pas être si ingrat envers l'esprit d'innovation ; quand surtout on en a tenté un si grand nombre de malheureuses et de ridicules, on devrait sentir qu'il faut être moins sévère pour les autres. Au reste, on dit qu'il a de meilleurs jours ; je le souhaite, car, si je le trouvais le même une seconde fois, je n'y retournerais pas : il m'a trop irrité et trop affligé.

p331

"On dit que Guérin est malade : est-ce qu'il serait menacé du sort de ce pauvre Girodet ? Comme les hommes de talent finissent de bonne heure ! Les uns meurent jeunes, comme Byron ; les autres se survivent à eux-mêmes et ont la douleur de se sentir éteints avant de finir. J'espère que Lamartine n'en est pas encore là ; on annonce de lui les *Imprécations*, je ne sais contre qui."

Lundi, 24. - "J'ai entendu aujourd'hui une chose qui m'a fait grand plaisir, Rémusat a chanté chez M Delécluze quelques chansons de lui. Elles ont peut-être autant de verve que celles de Béranger, et il y a de plus un certain air de jeunesse avec un mélange de gaieté, de grâce et de raison ; elles sont charmantes, et, je crois, vous plairaient beaucoup. Je vous parle de cela parce que je vous raconte scrupuleusement toutes mes journées. Demain, c'est le jour du courrier ; je recevrai, j'espère, ces détails que vous m'avez promis : votre retour, vos ennuis, que tout cela m'occupe et m'agite ! Mais, après m'avoir donné

l'éveil, pouvez-vous m'en faire attendre si longtemps
l'explication ? Ne devinez-vous pas mon
inquiétude ?
"Adieu, adieu.
J-J Ampère.

p332

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, 25 janvier 1825.*

"Je crois que *Rachel* gagnera aux nouvelles idées que je viens d'avoir ; j'ai trouvé moyen de montrer un peu plus, sans distraire de l'intérêt principal, ces grands factieux turbulents, toujours prêts à se liguier contre le trône sans se mêler au peuple. Je crois aussi que j'amènerai un prêtre sur la scène pour venir dire à Alphonse que les Maures sont aux portes, et que le peuple est à genoux dans les églises, suppliant le Ciel de changer le coeur du roi et de sauver la Castille. Il ne faut pas se laisser trop dépasser. Dans le *Cid* de Lebrun, il y a un roi mis à la porte par le frère de celle qu'il veut séduire. Dans le *Louis XI* de Casimir, il y a une chanson de Béranger mise en scène. Notre théâtre semble vouloir marcher assez vite, et ma pièce, qui aurait pu paraître hardie l'année passée, sera peut-être un peu en arrière du mouvement l'année prochaine. Il faut se hâter de la finir ; mais si vous voulez que j'avance, venez : il y a un certain quatrième acte que je ne peux pas faire sans vous.
"J'ai vu ce soir Talma, qui m'a chargé de mille choses."
26 janvier. - "Mon pauvre père retombe par

p333

moments dans ses tristesses ; cependant il est beaucoup mieux qu'en mon absence. Travailler et lui faire quelque bien en distrayant son esprit des idées sombres qui le tourmentent, voilà ma mission ici. Je ne sors un peu le soir que pour reprendre l'étude avec plus d'ardeur.
"J'ai entrepris un grand plan de travaux historiques. Je lis les principaux ouvrages littéraires de l'époque : j'espère trouver là quelque sujet de composition dans le genre de *Pinto*, que je m'arrangerais avec Talma pour faire jouer par lui

et Mlle Mars, après *Rachel*.

"Vous voyez que je vous raconte tous mes projets. Ne m'écrivez-vous pas aussi vos idées sur l'avenir, vos sentiments, vos ennuis ? Cependant tout cela appartient à votre ami, oui, votre ami, du fond du coeur et pour toujours.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 29 janvier 1825.

"J'ai à vous parler aujourd'hui d'une personne célèbre que j'ai vue pour la première fois. C'est Mme Pasta ; elle est à la ville très-différente de ce qu'elle est au théâtre, quoique bien aussi beaucoup plus ordinaire ;

p334

elle a l'air bon enfant, simple et assez peu spirituel. Au reste, elle venait de jouer, elle était accablée de fatigue ; ses yeux sont fort beaux. Pardonnez-moi la faiblesse que j'ai eue de céder aux importunités de trois de mes plus intimes amis, qui m'ont entraîné à une visite qui entrait d'ailleurs dans mon plan général de curiosité ; cette manière italienne n'a aucun attrait pour moi, et ce monde-là m'est tout à fait antipathique. Ainsi ne me croyez pas là-dessus devenu un pilier de coulisses, un homme dissipé ; j'éprouve même depuis quelques jours un goût et un besoin du travail plus vifs que jamais. Je ne vois à peu près personne, et c'est toujours la poésie, l'histoire, le chinois, l'hébreu et la physique qui se partagent ma vie.

"Vous aimez que je vous parle de mes travaux, que je vous raconte, comme un écolier à sa petite maman, toutes mes études, eh bien, voici ce qui me paraît dans ce moment, la plus belle chose du monde, et un moyen infailible d'arriver presque à la science universelle : ce moyen est bien simple, c'est de noter, dans chaque livre que je lis, les points très-importants, de concentrer sur ceux-là toute mon attention, de les graver dans ma mémoire et de tâcher d'oublier complètement tout le reste, en joignant à cela cette autre condition de ne lire, sur chaque sujet et dans chaque langue, que ce qu'il y a de mieux. On peut ainsi, il me semble, sans se surcharger l'esprit inutilement, acquérir des connaissances très-positives

p335

et très-variées. J'ai commencé l'application de cette méthode sur plusieurs ouvrages, et j'en suis dans le ravissement.

"Je ne sais si vous comprendrez bien toute la beauté de ce système d'étude, mais c'est là-dessus qu'est montée mon imagination à présent ; vous me reconnaissez bien. N'est-il pas vrai que je suis un jeune homme très-estimable ?

"Adieu, adieu, estimez-moi si vous voulez, mais aimez-moi un peu, car je vous aimerai toujours de toute mon âme."

31 janvier. - "M de Givré est bien aimable, il m'écrit encore. M Lenormant aussi ; il n'y a que vous qui ne m'écrivez point.

"J'ai dîné aujourd'hui avec l'élite de la jeunesse française, qui me paraît terriblement pédante ! Quels contrôleurs de toutes choses que mes jeunes compatriotes ! D'où nous viendra la poésie ? disaient-ils. Qui a du génie ? J'étais tenté de leur crier : Ayez-en donc, messieurs, et voyons cette affaire ! Avec cela ils ont beaucoup d'esprit, il est bon de les entendre de temps en temps pour savoir où en sont les idées, mais il faut, comme vous dites, aller son chemin. C'est ce que je tâcherai de faire si vous voulez m'aimer un peu, seulement d'amitié, mais toujours.

J-J Ampère.

p336

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 1er février 1825.

"Je ne conçois rien à ces lettres qui arrivent ensemble ; il faut que ce soit en allant à l'ambassade qu'elles perdent du temps. M Ballanche et M le duc de Laval sont bien aimables de faire ce joli métier ; dites-leur encore une fois ce que je voudrais qui fût dit à chacun : vous le trouverez mieux que moi.

"Vous allez donc revenir ! dans deux mois vous serez ici, dans moins de temps qu'il ne s'en est écoulé depuis que je vous ai quittée. Nous verrons ensemble les premiers jours du printemps. Nous rappelleront-ils les matinées de la villa Borghèse et les bords du Tibre ? Vous verrez que tout cela vous fera l'effet d'un songe. Elles vont donc revenir ces bonnes soirées, je vous verrai

tous les jours. Que cette vie va me paraître douce, avec quelle ardeur je travaillerai ! Les belles choses que je ferai pour vous ! Seulement ne me tourmentez pas trop sans le vouloir, ou, du moins, empêchez-moi un peu de me tourmenter moi-même à cause de vous.

"Je vois souvent M Delécluze. Pour M Montbel, il est à Lyon. Mlle Mars rentre cette semaine, et, dans quinze jours, on donne le *Cid d'Andalousie* de M Lebrun, où elle jouera avec Talma, ce qui est un bien bon précédent

p337

pour *Rachel*. Vous savez qu'elle a été fort triste, au point de passer plusieurs jours sans manger ; elle a fini par être malade, et maintenant, l'âme encore blessée, déchirée, il faut qu'elle revienne sur la scène ! Cruelle situation.

"Adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 3 février 1825.

"J'ai terminé aujourd'hui mon cours de grands hommes par M de Sacy, le patriarche des orientalistes. C'est un homme simple et sec ; toute la famille est janséniste. (Il y a quatre ou cinq filles assez laides et assez causantes, babillant avec la liberté de la laideur et de la dévotion.) On m'a questionné sur l'Italie. J'ai parlé à tort et à travers avec l'entrain que j'ai toujours auprès des gens que je vois pour la première fois. Vous savez qu'en tout, excepté en amitié, j'aime le changement. Vous êtes, je crois, un peu comme moi ; ce qui n'est qu'amusement, distraction, a besoin de variété. Mais ce qui n'est qu'amusement c'est bien peu de chose ; et dans ce genre, après tous mes essais, j'en reviens à mes livres,

p338

à mes études. Je m'y suis tout à fait replongé. Je crois vous avoir dit que j'avais entrepris la lecture des principaux mémoires ou chroniques contemporaines sur l'histoire de France, étude avec laquelle je fais marcher de concert celle des principaux monuments littéraires de chaque époque. En étudiant ceux du treizième siècle,

j'ai trouvé des choses charmantes dans nos vieux fabliaux où est peinte avec naturel la vie privée de ce temps. J'aime à les entremêler des récits naïfs de Villehardouin racontant la prise de Constantinople ; ce vieux langage, ces vieilles mœurs me plaisent. J'ai réellement le bonheur, en histoire et en littérature, de m'intéresser à tout ; mais, comme le disait ingénument M de Saint-Priest le fils, je ne m'intéresse à rien bien chaudement.

"Vous faites donc encore de ces beaux rêves de retour en Italie. Hélas ! je n'ai plus le courage de rêver.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 6 février 1825.

"Vous souvenez-vous de quelques minutes le soir, au bord de la mer, sur cette jetée qui s'avancait au milieu

p339

des flots ou parmi les arbres de la villa Reale ? Quelle suavité dans l'air, dans la clarté de la lune, dans l'émotion de nos âmes ! Pourquoi n'était-ce pas là le bonheur !... Si une fois, par une de ces belles nuits de Rome, au Colisée, ou sur la place Saint-Pierre, il vous échappait quelque chose de semblable à un tel regret ! Que vous êtes aimable de me parler de Saint-Jean de Latran, de me rappeler les petites fleurs ! Que je suis heureux d'avoir quelques souvenirs comme *celui-là !*"

6 février. - "Je n'ai pas trouvé

M de Montmorency, mais j'y retournerai. Depuis que votre retour s'est rapproché, le temps a recommencé à couler ; je sens un but à ma vie. Revenez donc, et ce sera bien autre chose !"

7 février. - "Je viens de lire un ouvrage qui m'a fait éprouver un plaisir très-vif : c'est un voyage aux environs de Rome, par un homme de beaucoup d'esprit, appelé M de Bonstetten, qui écrit en français comme s'il n'était pas né à Berne : il me transportait dans le pays où vous êtes, où nous étions tous deux, où peut-être nous serons un jour ensemble encore une fois. Dans mon enchantement, j'ai fait sur ce livre un article pour le *Globe*. C'est un journal littéraire qui s'est élevé ici pendant mon absence.

Il est romantique, passionné, et, par conséquent, quelquefois un peu intolérant ; mais je

p340

crois que dans ce moment il peut produire un bon effet. Il est rédigé par des jeunes gens libéraux et doctrinaires, qui, rejetés de la politique, portent dans la littérature le goût des idées nouvelles et le besoin de révolution ; ils sont un peu pédants, un peu exclusifs, mais ils ont du talent et des croyances. Je pense qu'il va y avoir un grand mouvement littéraire en France, auquel il n'est pas permis de rester étranger. Je tâche de me défendre de l'esprit de coterie, mais je suis bien aise de tenir à eux, sans être tout à fait un des leurs. Je ne veux pas entrer dans leur guerre avec les classiques, dont je ne suis pas l'ennemi, mais je veux être au courant de la situation des esprits et me rattacher à mes alliés naturels. Il faut tâcher de marcher avec ses contemporains et de ne pas être entraîné par eux. "J'ai fini aujourd'hui une scène importante du troisième acte de *Rachel*, mais, comme le second acte n'est pas fait, je ne peux vous l'envoyer isolé ; j'aime mieux vous la garder pour vous la lire. Venez donc, venez vite ! *Rachel* vous attend.

J-J Ampère.

p342

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 8 février 1825.

"Je vous avais écrit que ce pauvre Cousin était hors d'affaire ; cela n'est pas vrai : j'avais été trompé par le *Constitutionnel* mal informé. Il se porte bien, n'est pas maltraité, est dans une maison particulière, sort avec un gendarme. Il paraît qu'on ne le jugera pas, pour n'avoir pas l'embarras de le déclarer solennellement absous,

p343

mais comme on sait qu'à la Chambre ses amis n'attendent que sa sortie pour pouvoir parler de son affaire, il paraît que la police prussienne a promis

à la police française de le garder jusqu'à la fermeture des Chambres. D'autre part, on dit que Mme de Saint-Aulaire a écrit au roi de Prusse, et que celui-ci a répondu ne pas vouloir être le geôlier de la Sainte-Alliance. Que fait-il donc ? "M de Lamennais vient de faire une brochure contre l'atroce loi du sacrilège, que je n'ai point lue. Il paraît qu'il est plus conséquent, mais non plus humain.

"L'archevêque de Paris et M de Châteaubriand parleront, dit-on, contre cette loi à la Chambre des pairs, qui tient tête au ministère, à la grande confusion de la Chambre des députés. "Adieu pour aujourd'hui. Voilà bien des nouvelles.
J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, le 10 février 1825.*

"Voilà deux jours que je n'ai pas cessé de travailler ; vous sentez que ce temps n'a pu être employé à la *Juive* ; il serait trop agréable de pouvoir toujours composer, on

p344

ferait bien des chefs-d'oeuvre, et la vie se passerait fort doucement. Mais, hélas ! pour une heure d'élan poétique, que d'heures pâles et froides ! N'en est-il pas de même en tout. J'ai fait un beau plan, qui doit durer six ans et qui dure depuis quinze jours ; j'ai renoncé pour quelques années à tout ce que j'avais rêvé ; je ne me suis réservé que l'étude et l'amitié.

"Dans six semaines, n'est-ce pas ? Dans six semaines vous serez ici. Vous serez triste et ennuyée, vous aurez besoin de vos amis, vous aurez du plaisir à les retrouver, ils en auront à adoucir votre peine. Quel bonheur de reprendre chaque soir le chemin de l'Abbaye-au-bois, de revoir la petite cellule où il y a déjà pour moi d'anciens souvenirs. Cet été, dans les beaux jours, nous nous mettrons à cette petite fenêtre où il y avait des roses. Là, que de douces rêveries !
Adieu, adieu."

11 février. - "J'ai vu aujourd'hui M Lebrun, dont on va donner le *Cid d'Andalousie*. Vous savez que c'est un essai d'un genre tout à fait nouveau. Les acteurs parleront. Il paraît que la difficulté était de déterminer ces messieurs à quitter leur psalmodie forcée. Talma et

Mlle Mars s'y prêtaient avec empressement ;
Desmousseaux et les autres ne voulaient pas renoncer
à leur belle déclamation chantante.

"Lebrun est un homme aimable, spirituel et doux ;
il est marié ; sa femme est très-bien, et ils ont
l'air d'un

p345

ménage heureux et poétique. En voyant ce petit
couple, je m'en figurais un autre.

"Savez-vous que Charles Lenormand compte
retourner en Italie l'hiver prochain ? Je lui ai
beaucoup parlé de l'intérêt qu'il inspirait à Rome.

Le Ciel fera le reste !

"Adieu, adieu. M'écrirez-vous demain ? Je vis deux
jours sur une page de vous. Adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 12 février 1825.

"Nous venons de lire, mon père et moi, une bonne
lettre de M Ballanche ; elle nous a fait à tous
deux un bien grand plaisir.

"M Montbel n'est pas encore revenu, on l'attend
le 20 ; le 20, vous serez bien près de votre
départ, et puis il n'y aura plus que le voyage ;
chaque jour vous serez moins loin, enfin vous
arriverez. Dans mon purgatoire, je fais comme
Dante qui s'excitait à en traverser les cercles
pénibles en prononçant le nom de Béatrice : vous
savez bien que c'est votre nom ; je n'attends

p346

pas le paradis ; tout ce que j'espère, c'est le
purgatoire avec vous. Adieu, Béatrice."

Dimanche, 13. - "Je suis enfin sorti
aujourd'hui. Il y avait un siècle que je n'avais vu
aucun de mes amis ; le bon M Delécluze me
croyait plongé jusqu'au cou dans les plaisirs du
carnaval ; je l'ai passé d'une manière bien
édifiante, sans m'apercevoir en rien que j'étais dans
un temps de dissipation. Aujourd'hui je n'osais
détromper personne, pour ne pas me donner un air
trop pédant. Il y a longtemps qu'on ne vous a vu,
me disait-on de tous côtés. Et je me gardais bien
de dire que j'avais passé mes jours en tête-à-tête
avec des livres. Si je me laissais aller à mon

inclination, je deviendrais un ours renforcé.
Aujourd'hui j'étais mal à mon aise, hors de ma cage ; ce soir j'ai les nerfs crispés. Que je serai content de faire demain le lundi gras au coin de mon feu !"

Lundi, 14. - "La bonne journée ! Un temps superbe, que j'ai admiré de mon jardin. J'ai fait des vers, lu du chinois, de l'hébreu. Un peu d'Abbaye-au-Bois, ce soir, et tout eût été complètement de mon goût. Vous n'avez point de carnaval cet hiver, et je crois que vous ne le regrettez guère.

J-J Ampère.

p347

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 15 février 1825.

"Si dans tout ce fatras de lettres que je vous ai adressées, il y a un mot dont vous n'avez pas été contente, songez que mon excuse est précisément dans cette abondance ; quand on écrit comme on parle, il peut échapper quelque chose de maladroit ou une phrase qui prête au malentendu ; quand on cause, on est là pour se justifier, s'expliquer, mais, à quatre cents lieues, il faut être indulgent d'avance et ajourner la punition jusqu'à la défense.

"Avez-vous de nouveaux ennuis, ou ceux que je connais vous donnent-ils de nouveaux soucis, de nouvelles inquiétudes ? Ne sentez-vous pas le besoin de me les faire partager ? Mes quinze jours de dissipation vous ont-ils déplu ? En ce cas je vous offre en expiation le carnaval le plus exemplaire, passé uniquement à travailler en pensant à vous, à votre retour."

16 février. - "Hier soir M Delécluze me disait qu'il venait de relire sur son journal le mercredi des Cendres de l'année dernière ; c'est le jour où nous sommes allés voir le Vatican aux flambeaux. Vous rappelez-vous l'impression que nous fit notre entrée sous ces voûtes sombres

p348

avec des torches. J'ai voulu relire aussi ce que j'ai fait, vu, dit, senti à Rome, près de vous, à pareille époque. Je viens de retrouver mille

souvenirs de détails avec toute leur vivacité. Vous rappelez-vous les deux Saint-Priest, M... disant de l'Apollon : "C'est un poème", de l'air ingénieux que vous lui connaissez ? Vous rappelez-vous l'Amour grec, M Delécluze disant : "Cette statue n'est pas achevée, mais elle est antique," et le duc de Laval reprenant : "Pardi, si elle est antique !" Mlle Amélie était enrhumée, et le lendemain vous fûtes malade. Le soir, après tout le monde, nous restâmes, M Delécluze et moi ; vous nous racontâtes l'histoire de M Simon et de Mme Sourdeau : le livre et le confessionnal. Arrivée à un certain endroit de l'histoire, vous vous embarrassiez, vous étiez charmante. - Ces doux souvenirs vous reviennent-ils aussi quelquefois ? Rappelez-vous à Mlle Amélie et à M Ballanche ces journées qui nous sont communes ? Moi je n'ai que M Delécluze à qui parler du petit cercle, mais je me dédommage en y pensant souvent. "Adieu. Dites à M le duc de Laval que dans les souvenirs de Rome ses bontés et ses conversations littéraires, qu'il rendait si aimables et si intéressantes, tiennent une place brillante. Mille amitiés à M de Givré. N'oubliez ni *il cavaliere*, ni *l'abbate*. Adieu, adieu. J-J Ampère.

p349

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 17 février 1825.

"J'avais tant travaillé ces jours-ci, tant fait de vers, tant appris de mots hébreux, tant mis dans ma tête de problèmes de mathématiques et de physique, que je la sentais prête à se fendre. Je suis sorti ce soir, uniquement pour respirer à l'air libre, pour voir le ciel et les étoiles. Je me suis promené quelque temps devant Sainte-Geneviève, et j'ai retrouvé un peu de cette émotion que j'éprouvais en levant la tête vers le ciel de Rome ou de Naples. Je laissais aller mon âme à ses souvenirs ; ils me retraçaient successivement les nuits de Saint-Germain, celles de Montmorency, celles de la vallée et ces premières nuits d'Italie, quand nous glissions par un clair de lune entre de beaux arbres, emportés par le même mouvement, abandonnés aux mêmes impressions. J'ai de beaux souvenirs, avec vous ; que de tristes et douces heures ! Pourquoi ?...

Mais je veux garder pour moi la tristesse et les regrets, tout cela est vain et douloureux ; je ne vous en parlerai pas non plus quand vous serez ici ; je tâcherai de ne sentir que le bien-être de l'amitié intime et d'oublier le rêve navrant du bonheur.

"Adieu. Je me sens attendri et prêt à pleurer.

J-J AMPÈRE.

p350

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 19 février 1825.

"Vous prêchez un converti. Bizarre effet des distances ! On a le temps de se corriger avant d'être grondé. Votre gronderie est bien douce, bien amicale, seulement, elle arrive un peu tard. Enfoncé dans l'étude par-dessus les oreilles, à peine si je puis me rappeler avoir mérité ce que vous appelez un sermon. Au reste, autant que je puis m'en souvenir, mon désordre n'a pas été bien loin. Dans un moment où la solitude, l'absence, le changement de climat, de genre de vie et, je persiste à le croire, une disposition physique, dont j'ignore la cause, concouraient à me rendre le plus triste et le plus abattu des hommes, n'ayant plus la force nécessaire pour un travail soutenu, n'ayant personne auprès de moi pour me ranimer, pour me relever, ne recevant plus de lettres de vous, j'ai cherché dans la satisfaction de ma curiosité pour quelques personnages célèbres à me tirer de cet accès d'une manie sombre que ma raison combattait en vain et que la solitude redoublait. Mais je n'ai eu que de la curiosité ; le voyage est la distraction la plus puissante ; ne pouvant me servir de celle-là, j'ai cherché parmi celles qui étaient à ma portée. Mais tout

p351

cela n'a pas duré quinze jours, et n'a rien changé dans ma vie. Pendant ce temps j'ai travaillé ; mes lettres ont dû vous montrer un prompt retour, et je vous ai écrit avec assez de naïveté mes dérèglements pour que vous m'ayez cru quand je me suis dit rangé.

"Maintenant, pour la première fois de ma vie, je trouve le temps de faire à peu près tout ce que je veux faire ; je me suis mis à étudier les

mathématiques, non pas pour être un mathématicien, mais pour ouvrir mon esprit à cette sorte de conception, pour m'ouvrir un monde de combinaisons nouvelles.

"Pour les langues, je suis à peu près sûr maintenant de savoir toutes celles qui valent la peine d'être étudiées. Je lis l'histoire pour acquérir l'idée de chaque époque, et rendre intéressant pour moi tout ce qui se rapportera à chacune d'elles. Je commence par la France. J'ai lu Villehardouin (*l'histoire de la prise de Constantinople par les Francs*), Joinville, etc., etc.

J'étudie la féodalité dans Montesquieu, dans Hallam, etc., etc. Je m'attache aux faits importants ; je cherche à me faire une idée générale, abstraite, de chaque siècle, et aussi à me représenter par l'imagination la vie, la physionomie des hommes qui leur appartiennent.

"Ces deux histoires, celle pour la raison et celle pour l'imagination, m'amuse beaucoup. Au milieu de tout cela, la *Juive* avance ; je suis sûr de la finir cet été. Ainsi plus de distractions frivoles, plus de Mme Pasta. Du

p352

chinois, de l'hébreu, de l'histoire, de la poésie et des mathématiques. N'êtes-vous pas contente ?

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 21 février 1825.

"Je viens d'entendre la lecture d'une chose fort remarquable ; c'est un ouvrage dramatique en prose de M Charles de Rémusat. Le sujet est une révolte de noirs à Saint-Domingue, et le genre aussi romantique que possible ; il y a du comique, de l'atroce, de l'idéal ; quelques caractères sont très-heureusement conçus et très-bien dessinés, entre autres celui d'un envoyé de l'Assemblée constituante, imperturbable dans ses idées de révolution, mettant tout en feu avec des paroles philanthropiques, et ne comprenant rien ni au caractère des nègres, ni aux préjugés qui l'entourent. Malheureusement, il finit par se répéter et fatiguer un peu. Un caractère, meilleur encore, est celui d'un jeune créole, fils d'un riche planteur, ayant lu avec enthousiasme les philosophes du dix-huitième siècle, et ne s'étant jamais douté que les droits de l'homme s'étendissent aux nègres ; il appelle

le sien Jean-Jacques en l'honneur de l'auteur

p353

du *Contrat social*, et il est tout surpris de la conduite du député dans l'habitation de son père. Ce jeune homme aime passionnément une négresse, malgré son mépris pour cette race ; celle-ci aime un certain Timur, charpentier, nègre comme elle. Le jeune homme l'a outragée. Timur, qui s'est enfui pour se venger, vient la nuit exhorter les nègres à la révolte ; il veut tuer le jeune homme, il est blessé par lui et arrêté. Cette scène est sublime : ils viennent une douzaine environ pour réclamer M de Valombre, le planteur, leur camarade ; M de Valombre, qui est un homme ferme, refuse ; ils continuent à demander avec une opiniâtreté stupide, en répétant : *Timur ! Timur !* Le maître fait un pas vers eux, lève sa canne ; l'habitude de céder aux blancs les fait reculer ; ils se retirent ; mais, revenus dans les ateliers, ils se raniment, mettent le feu à la case, et égorgent les maîtres. Le cinquième acte est le commencement d'autre chose ; les noirs sont libres sur une terre où tout a été brûlé et ne savent que faire. Ils se débattent contre le génie supérieur de Timur qui les subjugue. Ce Timur n'est pas pris dans la réalité ; c'est comme le marquis de Posa, de *Don Carlos*. Peut-être les diverses parties du drame ne se fondent-elles pas bien ; l'atroce est toujours là et fait qu'on est révolté souvent par le comique. à côté de scènes d'une réalité complète, sont les rêves d'un nègre comme il n'y en eût jamais. Outre cela, il y a des choses inutilement dégoûtantes et surtout trop

p354

d'esprit, trop d'effets calculés, mais beaucoup, beaucoup de talent. C'est dans une réunion de jeunes gens que cette lecture a eu lieu.
"Adieu. Demain, je dois voir une répétition du *Cid d'Andalousie*, je vous conterai cela. Je n'ai pas encore le temps aujourd'hui d'écrire à M Ballanche ; c'est à mon bien grand regret. Dites-le-lui bien.
"Adieu, adieu.
J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 27 février 1825.

"Enfin, j'ai vu une répétition du *Cid*. La pièce m'a fait plaisir et aura, je crois, un grand succès ; elle vous aurait beaucoup plu. C'est un essai heureux, sans être une innovation très-hardie. Mlle Mars joue divinement ; j'ai moins pu juger de Talma : la différence d'âge et de costume était encore plus frappante en lui. Je ne vous raconte pas la pièce dont les journaux vont vous donner analyses et extraits. Je vous dirai qu'en la voyant, je sentais une extrême envie d'avoir Mlle Mars pour *Rachel* ; elle la jouerait si bien ! elle y serait charmante. Quand je la voyais là, dans le foyer avec Talma,

p355

je les convoitais tous les deux. On a fait à ce pauvre Lebrun mille observations ridicules, et on voulait à toute force lui faire ôter les vers les plus délicieux de sa pièce. On voulait lui faire mutiler une scène ravissante : celle où le *Cid* et sa fiancée, la veille du jour où ils doivent se marier, assis le soir dans un beau jardin, parlent de leur bonheur, si doux, si prochain, si sûr, et le comparent avec les joies d'une fête qu'on célèbre dans ce moment-là pour l'entrée du Roi. Cette scène est un enchantement ; mais pour les pédants, qui placent l'intérêt dans l'accumulation et la précipitation des événements, elle fait longueur."

28 février. - "Je viens de courir toute la journée pour avoir des billets et en procurer... et ce soir, je ne suis pas bien sûr que la pièce sera jouée demain. Imaginez-vous que la censure a cherché querelle à Lebrun au dernier moment ; aujourd'hui, après qu'il avait tout sacrifié pour la désarmer, elle a suspendu sa pièce. Il a cru pendant une heure qu'il ne serait pas joué, et n'est pas encore absolument certain du contraire. J'ai vu sa pauvre femme qui en était mourante. C'est un rude métier que d'être auteur ! Si la pièce se joue, j'irai en pensant à l'impression qu'elle vous ferait. Je chercherai à deviner les endroits qui vous causeraient le plus de plaisir. J'imaginerai que vous êtes là, que nous la voyons ensemble, surtout cette scène du banc. Que

j'aurai de plaisir un jour à la voir représenter,
assis auprès de vous, et nous rappelant la villa
Reale ou le Colisée !...

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 1er mars 1825.

"Le *Cid* n'a pas complètement réussi ; il y a quelques longueurs qui n'avaient pas frappé à la répétition. Le public est bien difficile à prévoir. En outre, il y avait triple opposition : celle de la censure, la cabale des actrices tragiques contre Mlle Mars, et l'indignation classique ; il y avait fureur contre le public de la part des romantiques, fureur qui m'a semblé tant soit peu exagérée et ridicule. En somme, j'ai rapporté de la représentation cette impression triste, que l'esprit de parti avec toute sa violence, toute son intolérance, a passé de la politique dans la littérature où il a encore de plus grands inconvénients. Talma a été constamment sublime ; Mlle Mars délicieuse, dans une scène délicieuse ; charmante encore au moment où, prête à marcher à l'autel, elle se pare pour Sanche. Dans les scènes violentes et tragiques qui suivent, Mlle Mars a été faible ; elle ne

m'avait pas fait cette impression à la répétition. La solennité de la représentation exige-t-elle de plus grands moyens : ou les murmures du public, l'étonnement d'entendre autre chose que des applaudissements retentir à ses oreilles, tout cela l'a-t-il déconcerté ? Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle a manqué toute la seconde partie de la pièce. Je ne sais si cet essai ne la dégoûtera pas à l'avenir de jouer la tragédie. J'en serais bien fâché pour mon compte. Quant à ma pièce, il m'a semblé que c'était assez ce qu'il fallait au public actuel, et je suis encouragé à la finir par ce que j'ai cru observer de ses impressions. Je trouve qu'il a été trop sévère pour Lebrun, non qu'il n'y eût de grands défauts dans le *Cid*, mais il y a des beautés, et des beautés neuves. On est plus sévère pour une innovation ; ce devrait être tout le contraire."

2 mars. - "Je crains que vous n'ayez des idées

bien fausses sur la vie que je mène, sur la situation de mon esprit et de mon âme. J'ai eu tort de vous écrire chaque jour ; dans cette effusion sincère, dans cette confiance de tous les moments, il est impossible qu'il ne se soit pas glissé des choses qui vous aient déplu, comme il s'en glissait dans nos conversations, mais j'étais là pour m'expliquer, me justifier, pour demander pardon ; les lettres sont irrévocables. Que ce serait injuste de ne pas voir dans cet abandon la preuve de ma

p358

confiance ! Comment me croiriez-vous sincère, si je ne disais jamais rien qu'à mon avantage ? Non, j'ai eu des moments de faiblesse, d'emportement, de découragement, et je vous l'ai montré. Est-ce ma faute si l'abattement me gagne tous les jours davantage, et faut-il me punir de ne pouvoir pas être heureux ? écrivez-moi, par pitié.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 6 mars 1825.

"à la seconde représentation, le *Cid* s'est relevé avec un plein succès. C'est un événement littéraire fort heureux de toute manière ; cela va encourager Lebrun, rendre à Mlle Mars l'envie de jouer dans la tragédie. Je viens d'écrire à Lebrun une petite lettre de félicitations."

7 mars. - "Peut-être vous imaginez-vous qu'il est superbe de me punir, par votre silence, de ce que vous appelez mes projets de dissipation ? Et comment, vous qui avez l'esprit si juste et qui devriez me connaître, ne voyez-vous pas que ce que je vous écrivais portait l'empreinte d'une âme misérable qui cherche à tout prix à

p359

secouer le poids du temps ? Voilà un grand crime d'avoir été chez Mme Pasta ! Parce que, dans ce temps-là, je ne pouvais m'endormir avant trois heures du matin, et que je cherchais, en rentrant tard, à éviter le supplice d'une insomnie. Tout cela ne sont point des phrases ; mon état naturel, mon état véritable, celui dans lequel je retombe toujours, est un état insupportable. C'est le

sentiment d'une vie perdue. Toutes les fois que je parviens artificiellement à me persuader que je puis avoir un but, un avenir, je suis un sot, et je ne tarde pas à m'apercevoir de ma sottise ; cela n'est ni intéressant, ni même digne de pitié, mais cela ne mérite pas votre colère. Je ne demande pas qu'on plaigne un fou qui s'est fait du mal, mais il est inutile de déchirer ses plaies. Tandis que vous parcourez les ateliers et que vous vous enthousiasmez avec Mme Swetchine, je vis dans un malaise habituel et incurable. J'essaye de toutes les distractions ; je vais des livres au monde, du monde aux livres, me souciant autant de l'un que des autres. Je n'ai trouvé de verve que pour la poésie désespérée, j'ai fait le sacrilège. J'ai quelques amis qui enragent comme moi ; nous enrageons ensemble ; votre souvenir me soutenait seul, mais vous m'abandonnez.

"Je ne fais pas grand bien à mon père. Je ris de mes projets d'étude, de gloire ; j'y ai cru encore pendant quinze jours ; mais, en cela comme en tout, il n'y a que l'impossible qui me plairait ; je ne croirai plus à l'impossible.

p360

Enfin que vous dire ? J'étais malheureux à Rome, je souffrais à Naples ; à Paris, la vie m'est intolérable... Pourquoi ? Qu'importe ! Je regrette bien de n'être pas resté à Naples. Non, ce n'est pas cela que je regrette.

J-J Ampère.

p361

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 2 mai 1825.

"Enfin, lundi j'ai vu M Paul David, qui m'a appris que vous quittiez Rome. J'avoue que j'attendais encore quelque chose par le courrier d'hier, mais rien n'est venu. Ne pas m'avertir de votre départ, de votre retour, après ce que vous m'aviez promis ! Il valait bien mieux ne rien me promettre, j'aurais moins souffert ; l'abandon où vous me laissez, joint à l'état de mon esprit, m'ont réduit par moments à un véritable désespoir ; je m'efforcerai de l'éviter à l'avenir, en tâchant de ne compter sur rien et de m'attendre à tout. Il me semble

que ces dernières convulsions ont achevé d'émousser dans mon coeur la faculté de désirer, d'espérer, de jouir et presque de souffrir.

"En bonne foi, madame, n'est-il pas vrai que ma

p362

place est prise dans votre coeur ? Je n'ai aucun droit de m'en plaindre, ce n'est pas votre faute si je n'ai pas le genre d'imagination religieuse et romanesque qu'il serait si naturel d'avoir. Mais je l'ai moins que jamais : l'envie de vous plaire me faisait forcer ma nature ; la solitude et la loi du sacrilège m'y ont replacé. Je vous parle avec une entière franchise, comme vous voyez. Mme Swetchine vaut beaucoup mieux à votre imagination que moi. Rapportez-moi quelque amitié, c'est tout ce que je mérite et tout ce que j'exige de vous ; si vous me la retiriez, vous me causeriez le seul chagrin que je puisse encore *ressentir*.

"(Je vous demande de ne montrer cette lettre à *personne*, de n'en parler à *personne* : je sens combien il est ridicule de paraître jaloux d'une femme, mais cependant...)

J-J Ampère.

p363

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 22 octobre 1825.

"Que j'aurais aimé un autre adieu ! Encore un regret, un mécontentement. Il est vrai que la faculté de souffrir dans tout ce qui vous concerne est en moi une véritable maladie. Mais cette maladie, qui me l'a donnée ?... Mon attachement pour vous, votre charme, qui trompe à votre insu, et les circonstances qui nous séparent. Vous, qui êtes un ange de pitié, ne voudrez-vous point adoucir le mal que vous avez innocemment fait ? Je remets mon âme entre vos mains : sera-t-elle la seule dont vous refusiez de soigner les blessures ?

Prescrivez-moi un régime qui, sans me guérir, je ne l'espère point, n'irrite pas du moins sans cesse la fièvre qui me ronge. Vous à qui tout est facile, ne saurez-vous arranger votre existence et la mienne, qui en dépend, de manière que ce qui devrait être la consolation d'une vie sans bonheur n'en

soit pas le supplice ?

p364

"Adieu, adieu ; écrivez-moi quelques lignes douces chez M de Jussieu, à Vanteuil.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, samedi 25 octobre 1825.

"Comme il y a ici beaucoup de monde et une liberté parfaite, on peut facilement s'isoler, et j'en profite pour me transporter par l'imagination là où je voudrais bien être en réalité, dans la petite cellule de l'Abbaye. C'est surtout aux heures où j'ai l'habitude de vous voir que je sens le plus vivement le besoin d'oublier ce qui m'entoure, pour ne penser qu'à vous. Hier soir, je me suis promené seul deux heures, au clair de lune, occupé d'une rêverie délicieuse. Depuis une certaine conversation, mes rêveries sont moins vagues, elles tournent toutes autour d'une chance qu'on ne peut pas même appeler un espoir, mais qui, enfin, pourrait être une réalité, une réalité ! Quelle idée enivrante ! Quand elle serait cent fois plus improbable, cette chance ! Ce serait encore le seul charme, l'unique douceur de ma vie de la rêver. Quand elle se présenta à mon esprit, elle m'enivra d'abord, elle jeta mon âme dans un enchantement rapide

p365

et profond, semblable à celui que j'éprouvai il y a cinq ans, quand je commençai à vous aimer ; je retrouvai dans mon cœur, dont je désespérais, toute la jeunesse de ses premières émotions.

"Quelques mots prononcés par vous le dernier soir où je vous ai vue m'ont permis de croire que, sans rien arrêter sur ce qui ne peut pas l'être, vous pensiez véritablement que ce que vous m'avez dit pourrait être. Pourrait être ! je n'en demande pas davantage pour me livrer tout entier à l'idée d'un bonheur possible. Mais, je vous en supplie, ces deux mots, écrivez-les-moi. Je ne vous importunerai pas de conversations sur un sujet que la délicatesse de votre âme m'interdit ; mais que je puisse me reposer sur cette idée que les obstacles ne pourraient jamais venir *de vous*. Je vous avoue

que le prince, et plus que lui une autre personne qui pourrait être libre aussi, m'alarment beaucoup. Vous allez vous moquer de moi, et me dire que nous n'en sommes pas à ce que j'aie à les redouter ; mais, je vous le répète, je veux être sûr que le sort seul est entre nous deux. Assurez-le-moi, et je vous croirai, et cette pensée sera la plus douce que je puisse nourrir. Je vous le demande, écrivez-moi, ne me refusez pas, je vous le demande à genoux.

J-J Ampère.

p366

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, le 28 octobre 1825.

"Votre dernier petit mot est peut-être ce que j'ai lu de plus doux dans ma vie ; ne m'écrivez-vous plus rien de pareil ? Pardon pour mes deux grandes lettres de rabâcheries sur la même chose, mais cette chose est importante : il s'agit de ce qui est tout l'intérêt de ma vie, de cette vie chez vous, sans être avec vous, dont chaque moment est inquiétude, contrariété, obstacle, regret. Je ne puis m'accoutumer à placer notre rapport,

p367

ce rapport pour moi si profond, si triste, si unique, dans le bavardage d'un intérieur auquel je ne puis prendre part. Vous savez que je rends justice à ceux qui le composent ; c'est moi que j'accuse : je ne suis pas propre à la vie en commun. C'est un travers ; mais pourquoi serais-je une partie intégrante de l'existence de Mme... ou de M..., parce que j'ai pour vous un attachement passionné ? Pourquoi faire marcher tout cela ensemble et ne pas séparer ce qui doit l'être ? Plutôt un quart d'heure par semaine, un quart d'heure *certain* et dont je jouisse pleinement, où je sois avec vous seule, que huit heures par jour usées à vous attendre, à vous espérer, à vous entrevoir ; à causer du Dante ou de Grand-Gousier, quand vous êtes là, vous à qui j'aurais tant à dire, vous qui êtes tout pour moi. Encore une fois, cette manière d'être me tue ; vous devez sentir que je parle de bonne foi.

"J'attends un mot de vous, qui me dira ce que vous

voulez faire de moi.

"Quand part le prince Auguste ? Adieu, adieu.

J-J Ampère.

p368

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, le 4 novembre 1825.

"Je viens de recevoir quelques lignes. Me voilà rassuré sur la crainte que j'avais de vous avoir déplu par des paroles trop amères. Non, ce n'est qu'à moi et au sort que j'en veux de tout ce qui a déchiré mon coeur. Est-ce votre faute si mon attachement pour vous ne peut me donner du bonheur, et si une disposition à l'agitation que je ne puis vaincre vient encore empoisonner la douceur du sentiment que vous m'accordez ?... Je suis si fâché de vous mêler à des impressions douloureuses ! j'aurais tant de plaisir à vous devoir une ombre de joie ! Je serais bien tenté d'aller vous rejoindre ; mes jours passés ici me semblent parfois si vides ! Mais, à Paris, Dieu sait combien de choses pourraient venir à la traverse de mon travail. Le temps presse ; je brûle d'avoir fini cet ouvrage, dont vous attendez la fin avec impatience.

"Adieu, vous me trouverez tout à fait républicain : je me rends, je suis converti par le talent de M de Châteaubriand et les vertus de M de Lafayette. Celui-ci m'a dit que le fameux article du *Journal des Débats* l'avait tant frappé qu'il l'avait envoyé sur-le-champ au Président des états-Unis

p369

"Adieu, adieu, je vous remercie encore de m'avoir écrit.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, le 7 novembre 1825.

"Toutes vos lettres ont un ton d'intérêt, un accent d'amitié dont je suis pénétré. Pourquoi faut-il qu'un intérêt si vrai, une amitié si tendre et si sûre, ne puissent presque rien pour mon bonheur ? Tout ce que je vous demande, c'est de comprendre comment je souffre auprès de vous, et de ne pas trop m'en vouloir. Vous en paraissez

étonnée ; mais, en faisant la part de mon caractère, qui sera aussi mauvais que vous voudrez, est-il si étrange que cinq années d'une intimité imparfaite, d'un attachement qu'il faut sans cesse arrêter, d'une familiarité qui tour à tour trompe, attriste, séduit, désespère, m'aient mis insensiblement dans un état d'agitation, d'irritabilité continuelle ? N'avez-vous jamais entendu parler de certains supplices où une sensation douce, irritante, prolongée, finit par faire expirer le patient dans des convulsions ? Eh bien ! c'est là mon histoire. -
Cela dit une fois pour toutes, n'en parlons plus ; oublions

p370

l'avenir, que je ne puis concevoir d'aucune manière, et ne songeons qu'au présent.

"Mon travail avance ; j'espère vous porter bientôt ma tragédie fort améliorée ; alors, nous ferons la tentative sur Talma, et tout dépendra de son résultat. Mais il faudra que ce résultat soit positif. J'ai pris mon parti de toutes les chances. Croyez-moi, j'ai un grand fond de philosophie pour toutes choses, excepté vous ; ce qui compose ma vie me semble fort indifférent. Je voudrais seulement, cet hiver, ne pas trop souffrir et pouvoir rester auprès de vous. Je le désire bien vivement, car vous êtes tout ce que j'aime. Dieu veuille qu'il en soit ainsi.

J-J Ampère.

1826

p373

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Nîmes, 9 septembre 1826.

"J'ai reçu ta lettre, cher père, je suis bien triste de te voir si malheureux. Ne peux-tu donc jouir de cette gloire qui va jusqu'à Lisbonne, quoi que tu en dises, de ces découvertes que tout confirme, parce que des châteaux en Espagne, bâtis sur un avenir incertain, ne se réalisent pas ? Tu ne demandes que mon bonheur : rapporte-t'en à moi pour l'arranger à ma guise. J'ai eu un instant une pensée

qui, comme tant d'autres, a passé, comme tant d'autres reviendra peut-être. Je suis ainsi fait, et ce devrait être une raison pour toi de redouter l'état irrévocable que tu voudrais aujourd'hui me voir embrasser. Il faut que ma tête mûrisse, que mon caractère se forme, avant que je puisse, sans démençe, m'engager à jamais. Pourquoi ce moment n'arriverait-il pas ? Après tant de plans d'ouvrages qui se sont succédé, il en est un enfin auquel je tiens pour de bon. Tu le connais, ce plan, et si tu veux oublier un peu tes rêves paternels de gloire dramatique, mieux te rendre compte du temps où nous vivons, de celui qui doit le suivre, tu sentiras que cet ouvrage pour lequel je me crois éminemment propre, peut devenir un monument qui aurait plus d'avenir que notre répertoire de second ordre ; on

p374

ne le lira pas dans dix ans, et en conscience je ne pourrai lui donner qu'une pauvre place dans mon histoire. Cette histoire est au fond celle de l'esprit humain, du génie de tous les siècles, manifesté par le génie des plus grands hommes. On peut tout y mettre sans sortir de son sujet. La flexibilité qui est le vrai caractère de mon talent pourra reproduire, dans des traductions détachées, le caractère de toutes les poésies.

"Si ce voyage ne t'attristait pas, je m'en applaudirais beaucoup ; déjà il m'a fait grand bien. à Paris, j'avais des ennuis, des agitations de toute espèce qui altéraient mon humeur et rapetissaient mon âme ; une position fautive dans laquelle je souffrais de me laisser entraîner par la vivacité de ma tête. Hors de tout cela je respire. Certes je serais bien heureux si je pouvais emporter loin de cette atmosphère de Paris, qui me fait tant de mal, toi et quelques personnes. J'espère être bientôt affermi contre son influence, et c'est là où tu es que je garde le projet de fixer mon existence ; mais, pour arriver à ce but d'une manière stable, il faut que je sois retrempé, qu'un peu de temps nous ait séparés tous deux de ce passé, qui nous agiterait bien plus depuis que nos agitations réagiraient l'une sur l'autre. Par moments je crains de n'avoir pas le courage d'exécuter mon projet ; tu pourrais l'ébranler, mais éloigne cette tentation ; pense à ce que

j'acquerrai d'instruction dans ce voyage, voyage de raison s'il en fut.

p375

"Quant à tes rapports avec Mme Cuvier, ils te seront même plus commodes, moi n'y étant pas ; j'y jeterais toujours quelques nuages, et enfin, s'il faut tout dire, je romps moins comme cela, si nul événement ne survient, car je suis absent, absent pour mon instruction ; revenir et changer ses habitudes est une déclaration de renonciation. "ô mon père, mon bon père, ne comprendras-tu pas ma mission comme moi ? Faire le tableau de l'histoire de l'imagination humaine, en découvrir les lois, n'est-ce point assez pour remplir la carrière d'un homme ?
J-J Ampère.

p377

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Grenoble, 21 septembre 1826.*

"Après avoir vu la Chartreuse, mes amis iront à Lyon, et moi directement à Genève, car mon parti est pris, non sans de sérieuses réflexions, des agitations, des déchirements, des combats cruels. Il est temps de marcher directement au but. Il n'est plus question de tout ce qui me troublait depuis quelques mois, et qu'à distance je sens s'amoindrir beaucoup. Il faut faire cette fois ce que je ne ferais jamais si je l'ajournais : m'enfoncer dans les études qui me sont nécessaires et jeter les bases de l'oeuvre à laquelle je consacrerai ma vie. N'est-il pas raisonnable de rompre définitivement avec cette carrière de poète par état, dans laquelle je m'étais laissé entraîner ; de sortir de la classe misérable des petits auteurs tragiques, joués ou non joués, pour prendre une place dans cette nouvelle école historique, philosophique et littéraire ?
"Je vais passer l'hiver à apprendre l'allemand et l'Allemagne ; au printemps, j'irai de ville en ville voir les hommes et les bibliothèques, et, après ce temps d'épreuve, de travail austère, ayant la conscience de mon ouvrage, étant entré fortement dans ma ligne, j'irai vers vous, la tête débarrassée, j'espère, de fantômes,

p378

le coeur plein de cet attachement auquel vous croyez. Quoi qu'il arrive alors, les deux personnes dont ma vie ne pourra jamais se séparer, c'est mon père et vous.

"J'ai reçu ici une réponse de Mme Cuvier, parfaite et précisément telle que je pouvais la désirer pour rester dans un rapport simple. Ainsi, ce n'est point cela qui m'empêche de revenir à Paris.

"Adieu. De grâce, un mot à Genève. Ne parlez pas de mes projets ; soyez assez bonne pour dire seulement que mon voyage se prolonge un peu.
J-J Ampère.

p381

Octobre. - "Tu sais si, en partant, j'avais l'âme tranquille et disposée à la gaieté. Ce temps d'isolement que j'allais chercher loin de toi, pauvre père, qui as besoin de ton fils, loin de tous mes amis, j'en sentais la nécessité, mais la perspective était bien sombre. Adrien, inquiet de sa famille, ne semblait pas non plus très-joyeux. Ce fut un véritable bonheur que d'avoir pour compagnon le plus étourdi et le plus étourdissant des mortels, Cambecède, excellent garçon, d'ailleurs. En nous chantant des chansons de Béranger, en nous contant ses duels, ses aventures, en riant sans cesse aux éclats, en nous faisant rire de tous les voyageurs et de notre singulière situation, il nous empêcha presque de penser. Sa présence a été comme un cauchemar bruyant, pendant lequel il m'était impossible de voir autrement qu'à travers un nuage le passé, le présent, mes ennuis, les autres et moi-même. Mais tout cela s'est retrouvé sitôt que le bourdon s'est tu."
1er septembre. - "Nous arrivons à Randan, chez M de Montlosier, qui te connaît de réputation. "Il ne

p382

"m'était resté, dit-il, que cette terre dont personne n'avait voulu ; de la bruyère sur de la lave. Je la défrichai, je vécus plusieurs années dans une cabane de planches, je fis une étable, puis deux, puis ma maison composée de quelques chambres."

C'est là que demeure ce champion de la féodalité, dans les dépendances d'une vacherie ; c'est de là que, l'hiver, enterré sous la neige, il écrit des volumes qui sont lus, combattus, appuyés d'un bout de la France à l'autre. Il est fort disposé à continuer, espère une humble supplique des pairs au roi, sur le danger des jésuites.

"à ce sujet de conversation favori, il entremêle des renseignements curieux sur les volcans, les articles du *Globe* et l'économie rurale, etc., etc...

8 septembre. - "Le jour du 8 septembre sera éternellement mémorable dans la vie d'Alexis et dans les fastes des vélocipèdes. Il fit presque tout le chemin de Mende à Saint-Jean du Gard (une vingtaine de lieues) à pied, en courant devant la voiture, excepté la montée, pendant laquelle il se reposa ; mais c'est surtout à la descente qu'il mérita l'admiration des postillons : l'un d'eux, voulant le dépasser, mit ses cinq mulets au grand galop. Alexis arriva au but avant eux...

"Jusqu'à Nîmes, rien d'intéressant que le clocher du village d'Estelle, qu'on nous montra de loin ; mais le paysage n'est pas digne du souvenir. La Maison carrée

p383

nous enchanté ; c'est la perfection de la majesté et de la grâce ; c'est comme un chant d'Homère, ou un chœur de Sophocle. Il n'y a rien à changer, à ôter, à désirer ; la vue et l'âme sont complètement satisfaites...

"En dînant à Avignon nous apprîmes, avec une surprise mêlée de quelque horreur, que nous logions à l'auberge et dans la chambre même où le maréchal Brune fut assassiné. L'hôte est un brave ; en soutenant un siège de cinq heures pour défendre le maréchal, il fut blessé d'un coup de hache. Cet homme, qui d'abord évitait de s'expliquer sur cet horrible drame, vit qu'il pouvait avoir confiance et parla. Sa mère, sa femme et sa fille sont mortes des suites de leur terreur durant cette journée.

Il est parvenu à sauver deux aides de camp, que le peuple voulait absolument massacrer.

Un de ces furieux lui mit un pistolet sur la poitrine et, lui montrant sa montre de l'autre main, dit en jurant :

"Si tu ne nous livres pas les aides de camp dans un

"quart d'heure, tu es mort !" Pendant ce temps les officiers, cachés là tout près, entendaient cette menace et se croyaient perdus. Le maréchal montra, jusqu'au dernier moment, le plus grand sang-froid. Il fut tué d'un coup de fusil ; quand un maçon eût montré aux assassins le chemin des toits pour arriver jusqu'à lui, alors deux cents bandits fondirent au pas de charge sur cette chambre du numéro trois, que je n'oublierai jamais...

p384

Le 18, nous quitions les grandes routes pour arriver à Grenoble directement par la montagne ; là nous étions dans une solitude véritable, un pays abandonné, où tout sentier disparaissait ; il fallait se guider presque au hasard, sans se perdre. Un dimanche, à dix heures du soir, nous arrivâmes au village de Lans, harassés d'une marche forcée dans le Villard. Nous demandons la meilleure auberge de l'endroit, on nous l'indique. Point de lits. Le maître du logis nous renvoie à un autre ; celui-ci à un voisin ; nulle part de quoi dormir. Une vieille femme touchée de notre embarras finit par promettre deux matelas, puis se hâte de retirer sa promesse. De désespoir nous demandons une grange, de la paille à tout prix ; à ces mots, on chuchotte, on murmure ; bientôt un homme s'approche d'Alexis (auquel une barbe noire longue de trois jours donnait un certain air suspect), le somme de le suivre chez monsieur le maire et veut lui mettre la main sur le collet. Nous nous récrions ; Alexis, avec un sang-froid imperturbable, commence par lui ôter son chapeau à trois cornes de dessus la tête, en disant : "Il faut parler poliment, monsieur ; qui êtes-vous ? - Officier de police. - Montrez-moi votre écharpe."
"Le bonhomme, étonné, interdit, insistait pourtant.
"Je connais les lois, reprend Alexis, vous n'avez
"nulle autorité pour me faire bouger. Dressez
"procès-verbal, et si M le maire veut nous voir,
"qu'il prenne la

p385

"peine de venir ici." Alors le garde-chasse crie d'un ton solennel : "Main-forte !" et cinquante paysans

nous entourent à l'instant. Alexis pérorait ; je m'emportais ; Adrien, avec son admirable flegme, contemplait le tableau. Enfin le maire paraît. Je lui déclare nos noms et nos qualités. Il nous emmène souper chez lui et nous offre trois excellents lits.

"Le lendemain, le maire de Villard ne voulait pas nous laisser partir. M Julien est une espèce de personnage à la Walter Scott, adoré de sa commune, dont il est le père et le souverain absolu ; on le connaît à six lieues à la ronde sous le nom du *Roi des montagnes*. Il est parfaitement indépendant de l'autorité, à laquelle il a plusieurs fois résisté, dans l'intérêt de ses administrés ; simple, franc, loyal et plein d'un bon sens naturel. J'aurais un grand plaisir à lui rendre un jour, à Paris, son hospitalité...

21 septembre. - "On parle beaucoup des horreurs sublimes de la vallée qui conduit à la Chartreuse ; mais, pour ceux qui ont vu de véritables horreurs, elle est plus belle que terrible. De très-grands arbres garnissent les flancs des rochers ; le couvent est situé au commencement de la région des pâturages dans ces longs prés alpestres.

"Mes premières impressions ne furent pas bien graves, car notre attention se porta sur la qualité de notre déjeuner ;

p386

la cuisine des Chartreux est une cuisine de pénitence.

"Après avoir visité la chapelle de Saint-Bruno, nous grimpâmes sur les rochers. Leur sommet était dans le brouillard ; par moments ce brouillard se déchirait, on entrevoyait alors des échappées délicieuses ; le tableau se variait de seconde en seconde. Je n'ai jamais rien vu de plus magique.

"Nous revînmes souper, toujours frugalement, puis on nous mit en cellule jusqu'à onze heures ; le bruit des cloches nous réveilla dans notre premier sommeil, et, tout engourdis, tout étourdis, nous traversâmes les grands corridors, guidés vers la chapelle par les chants religieux. Une petite lampe brûlait seule dans l'immense nef. Toutes ces figures pâles, sous ces capuchons blancs, éclairés par quelques lanternes ; la gravité des voix, la lugubre monotonie des litanies, la pensée de ces vies de solitude, de prière et de

sacrifice, tout cela serrait le coeur.

"Chacun des frères a une chambre à coucher, un cabinet d'étude avec une petite bibliothèque, une cheminée, un laboratoire, des outils pour tourner et un petit jardin. Vraiment, sans le souvenir des oignons de la veille, dont l'odeur me poursuit encore, je consentirais presque à me faire chartreux, au moins pour quelque temps..."
25 septembre. - "Je rencontrais sur la route de Chambéry

p387

M Frasnél, inspecteur en chef de la manufacture de M Périer à Vizille. Ce monsieur me raconta tous les détails du dernier incendie de la fabrique ; c'est un fait curieux : peut-être en sera-t-il question à la Chambre. Un mercredi soir, en faisant sa ronde, M Frasnél aperçoit sous la porte d'une grange une lueur étrange. Il s'avance, se disant à haute voix : "Qu'est-ce que cela peut-être ?" Au même instant, saisi par deux hommes, il reçoit plusieurs coups de stylet. (Quand je l'ai vu, il allait aux eaux d'Aix se rétablir de ses blessures, dont il souffrait encore.) J'ai touché son portefeuille percé par l'arme pointue à côté du coeur : il lui a sauvé la vie. L'inspecteur, parvenu à se dégager, tire son fusil sur les hommes qui fuient.

"L'un d'eux crie : "à moi, Joseph !" et court vers la rivière, laissant une trace de sang derrière lui.

"En ce moment, M Frasnél, épuisé, tombe évanoui, et bientôt le fils de M Périer le relève.

"Après l'événement, on trouve dans l'eau un corps d'homme, le nez coupé et tout mutilé : c'était le blessé, que ses camarades avaient ainsi arrangé pour qu'on ne pût le reconnaître. Deux autres personnes cachées dans les bâtiments ont disparu.

"Pendant qu'un homme cherchait à assassiner l'inspecteur, des ouvriers courent requérir les gendarmes à cheval : ceux-ci, pour se mettre à la poursuite des brigands, viennent à pied, le plus lentement possible, et s'arrêtent

p388

à boire dans le prochain village. Le maire avait averti quelques jours auparavant M Périer de se

tenir sur ses gardes, en refusant d'en dire davantage. Le procureur du roi, de son côté, refuse de l'interroger, comme le préfet refuse de prêter main-forte. Alors M Périer, furieux, envoie son fils à Grenoble acheter tous les fusils de munition disponibles ; la ville de Vizille s'arme spontanément ; on fait une battue dans les bois : c'était trop tard. - Il est certain qu'on va mettre le feu dans les villages qui ont été bonapartistes, et que les habitants, auxquels on n'envoie point de gendarmes, prennent des armes pour se garder eux-mêmes, ce que M le préfet trouve mauvais.

"Ces terreurs, trop fondées, expliquent notre aventure de Villard-de-Lans...

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Coblentz, le 19 octobre 1826.

"J'ai eu hier une si belle journée et un si admirable spectacle, en descendant le Rhin depuis Mayence jusqu'ici, que j'ai besoin de vous parler du plaisir que m'a fait ce pays.

"Nous partîmes par un temps assez clair, à six heures

p389

du matin ; mais tout à coup un brouillard des plus épais nous enveloppe complètement : jugez de mon désespoir. Le soleil ressemblait si exactement à la lune, qui par hasard se trouvait pleine et sur l'horizon, qu'il fallait s'orienter pour les distinguer. Au bout d'une demi-heure ce fatal brouillard commence à disparaître, et, à travers une gaze blanchâtre et légère qui flotte encore dans l'air, nous apercevons les villages, les arbres, les coteaux, frais, humides, semblables à ces paysages hollandais sur lesquels il semble qu'on vient de passer une éponge trempée d'eau. Peu à peu l'air s'épure, et, depuis ce moment, un soleil resplendissant, autant que peut l'être un soleil du nord. D'abord le Rhin est comme un grand lac ; ses deux rives, éloignées l'une de l'autre, sont semées d'une foule de maisons et couvertes de vignes. Peu après la scène change, le fleuve devient plus rapide ; on le voit fuir, on l'entend murmurer, on sent sa puissance. Deux montagnes escarpées le resserrent et le dominant ; il y a bien encore des vignes, mais elles perdent ce qu'elles ont d'antipittoresque par leur mélange

avec les rochers dont elles gravissent les pentes,
dont elles tapissent les moindres escarpements.
Nous sommes au temps des vendanges, et c'était
un spectacle unique de voir les vendangeurs
monter, la hotte sur le dos, dans des endroits
qui semblent ne devoir être accessibles qu'à des
chasseurs de chamois ; et partout, sur chaque
croupe de montagne, un château fort, en ruines,
placé là par les

p390

barons du moyen âge, évidemment pour faire point de
vue. Il n'y avait pas un moment à perdre ; il
fallait regarder de tous côtés, car chaque coup de
rame faisait paraître un nouveau tableau, tantôt
étendu, tantôt riant, tantôt sauvage. La nuit est
venue, mais presque aussitôt la lune s'est levée :
c'est à sa clarté que nous avons aperçu la ville
d'où je vous écris. Durant toute cette promenade,
j'ai souvent pensé à d'autres beaux pays, bien
différents ; presque à chaque moment le contraste
des climats, celui de la situation où j'étais alors
et de celle dans laquelle je me trouve, ont
réveillé en moi un souvenir mélancolique de ce
voyage d'Italie que je refais en imagination
tout en faisant celui-ci.

"Je vais rester, je pense, quelque temps à Bonn ;
c'est là que j'attendrai un petit mot de vous. Adieu,
adieu.

J-J Ampère.

p395

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, le 26 octobre 1826.

"Ce soir, en traversant, pour rentrer chez moi, les
rues solitaires de cette ville, il m'a pris un
serrement de coeur en songeant que je n'y ai point
d'amis. Pour adoucir cette impression, je viens
de relire ce que vous m'avez adressé à Berne.
"J'ai bien du plaisir à voir là sur ma table cette
petite écriture qui m'a si souvent ravi ou consolé.
Les lettres de mon pauvre père ne me font pas le
même bien, je souffre de sa tristesse et de
l'opiniâtreté de son imagination ; la mienne est dans
ce moment-ci trop absorbée dans le sentiment de
mon indépendance pour sympathiser beaucoup avec la

sienne, et j'avoue que, de sa part, cette idée fixe m'afflige. Votre bonté et votre goût pour les romans vous font peut-être trop l'entretenir dans ses pensées ; je sais que vous les partagez jusqu'à un certain point et que vous vous plaisez aussi à l'assurer, par votre assentiment, de votre désintéressement dans la question. Mais prenez garde de ne pas trop flatter un espoir qui ne semble, de longtemps du moins, pouvoir se réaliser. "Je ne sais si vous avez songé à m'adresser un mot pour Schlegel. En arrivant ici, je lui ai écrit que je

p396

désirais le voir ; il m'a sur-le-champ fait venir, m'a très-poliment accueilli et a été fort obligeant en plusieurs circonstances. à notre première entrevue, j'avoue que j'ai été un peu déconcerté par son affectation de belles manières et de ton français ; il semblait éviter de parler littérature, comme d'une pédanterie. Ce n'était pas mon compte, mais je ne me suis pas découragé, je l'ai laissé faire le grand seigneur, et maintenant qu'il s'est établi vis-à-vis de moi en homme du monde, que j'ai vu sa livrée et son ordre jaune de Suède, il commence à parler du sanscrit et du moyen âge. Par un hasard heureux, il va commencer un cours sur la langue et la littérature allemande. Quel maître d'allemand ! Cet attrait et celui d'un pays magnifique, me retiendront quelque temps. Les montagnes qui bordent le Rhin, avant d'arriver ici, ressemblent à l'horizon romain d'une manière frappante ; il est vrai que le jour où, de la promenade publique, je découvris tout à coup cette vue superbe, était un jour d'Italie, à l'éclat de la lumière près, qui manque seul à la nature du Rhin pour rivaliser avec celle du Tibre. "La bibliothèque publique est à ma disposition ; je suis entouré de trésors et dirigé le mieux possible dans l'usage à en faire. Intellectuellement parlant, il est impossible d'être plus heureux. Ce que je rêve, ce n'est pas Paris, c'est vous, mon père et quelques amis ; ici, à vrai dire, je craindrais que vous ne périssiez d'ennui. "Vous "êtes triste, dites-vous, tâchez d'arranger votre

p397

"existence selon votre nature." Ce conseil est bien grave pour votre jeune ami. Je suis touché de cette amitié de soeur qui vous fait tout prévoir ; mais mes finances sont dans le plus bel ordre et l'existence d'université est si économique que je pourrais vivre à Bonn de mes rentes à tout jamais.

"J'oubliais de vous dire que j'ai eu l'honneur d'être traduit par Goethe. J'ai lu mon article en allemand dans un journal qu'il publie sur les arts et les antiquités. Jugez de ma joie !

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, le 6 novembre 1826.

"Je suis si content de ce que je trouve ici que je ne me sens pas pressé d'aller ailleurs ; et puis, à Bonn, je ne suis pas en pays perdu ; en quatre jours je pourrais être près de vous, voir la grille de l'Abbaye-au-bois... Allons, il ne faut pas songer à cela, il faut penser à l'allemand, à l'histoire, à la philosophie ; il faut penser que je reviendrai un jour avec des études et des matériaux, que je jouirai sans trouble de l'affection de mes amis, et qu'ils pourront alors être contents de moi.

"J'ai passé hier chez Schlegel une journée toute

p398

française. Il m'a fait dîner avec un Anglais très-aimable, M Bonnard, dont je ne sais rien, sinon qu'il est ami de lady Holland et qu'on racontait quelque chose de lui à Rome ; vous en souvenez-vous ? Nous avons causé tous trois pendant six heures de suite comme des pies, ou comme des gens qui ont connu la conversation de Paris et qui sont à Bonn, en Prusse.

"Les cours de l'Université que j'entends déjà très-bien, et dont je suis quatre par jour, font mon bonheur ; mais j'ai un vif chagrin quand deux cours se trouvent à la même heure. Comment se décider ? Il le faut cependant, mais c'est en gémissant que je sacrifie l'un à l'autre.

"Une chose qui vous ferait plaisir, c'est de voir combien tout ici est pénétré du sentiment religieux. Je ne désespère pas d'en éprouver une salutaire influence, et c'est bien du fond du coeur que je désire la rosée céleste.

"Nous avons ici le cours peut-être le plus remarquable de toute l'Allemagne, celui de M de Niebuhr, qui prouve que Tite-Live, qu'il reconnaît pour un narrateur du plus grand talent, ne s'est pas donné la peine de faire une histoire, et qui cherche à faire cette histoire avec les vieilles lois et les débris des vieilles chroniques romaines. La première partie va, je crois, bientôt paraître en français. C'est un homme très-savant, très-spirituel, profond antiquaire. M Lenormant aurait beaucoup de

p399

plaisir à causer avec lui ; quoique moins digne, j'en ai beaucoup aussi. Si M Ballanche était ici, quelle joie pour lui et pour M de Niebuhr de causer sur l'histoire romaine et de la bouleverser ensemble sans pitié ! Pour moi, j'ai très-bien fait de ne pas me donner grande peine pour apprendre l'ancienne ; ce serait à recommencer. Tout ceci est une plaisanterie, M de Niebuhr se borne à faire la part de ce qui, dans l'histoire des premiers temps de Tite-Live, est formé de traditions poétiques ; à compléter autant que possible les connaissances très-imparfaites que Tite-Live, distrait par le soin du style et de l'effet dramatique, nous donne de l'origine des races, de leurs mélanges, de leurs rapports, et plus tard de la constitution politique, administrative et financière du peuple romain. "Vous avez donc perdu Talma ! Toute cette aventure de l'archevêque a dû vous froisser par ce qu'elle a fait dire. Les cent mille personnes qui ont assisté à ses funérailles ont vu passer l'enterrement de la tragédie française ; je ne crois pas que Mgr de Bonnechose la relève. Mais je crois que du nouveau en littérature se prépare ; il faut se préparer aussi pour pouvoir entrer dans le mouvement. Je suis confondu, dans ce pays, des connaissances indispensables dont nous nous *dispensons* en France. "Adieu, ne m'oubliez pas et écrivez quelquefois. à vous pour toujours.
J-J Ampère.

p404

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 19 novembre 1826.

"De grâce, madame, envoyez-moi un petit mot sur votre santé, sur la disposition de votre âme ; quelques détails sur votre vie de cet hiver me seraient d'un prix infini. J'ai bien besoin de lettres, de souvenirs : mon temps, mon but, sont remplis, mais mon coeur est bien seul.

"Le fruit que j'espère tirer de ce voyage, en en jugeant par ce que j'ai déjà recueilli d'idées, de connaissances, de directions, est beaucoup au delà de ce que j'espérais ; ainsi je ne puis me repentir du parti que j'ai pris, et je suis décidé à ne pas faire la chose à demi. Mais, avec quel mouvement de joie je retournerai près de vous, près de mon père et de mes amis ! Certes je n'ai

p405

pas un instant d'ennui : je suis quatre cours par jour, dont chacun me donne le plaisir que vous fait une pièce nouvelle ; je vois souvent des hommes du plus grand mérite, qui sont pleins de bontés pour moi ; je lis une foule d'ouvrages nouveaux qui m'intéressent ; j'ai le plaisir de me sentir aller en avant ; mon imagination, qui pendant plusieurs années m'a véritablement tourmenté comme un damné, me semble guérie ; mon âme, livrée à elle-même, est disposée à tous les sentiments doux, à toutes les résolutions sages et généreuses.

Eh bien, dans cet équilibre, si longtemps rêvé, de toutes mes facultés, dans cette vie de mon choix, ma pensée se porte toujours vers le temps où *je serai revenu !*

J'imagine que je pourrai rapporter avec moi le calme dont je jouis, et l'embellir par l'amitié ; je me fais une perspective délicieuse, chimérique peut-être, de la vie que je mène transportée à Paris.

"De Jussieu ne reviendra-t-il point habiter cette pauvre petite maison sans maîtres où j'ai passé un temps si doux, jusqu'à ce que ma mauvaise folle tête ait tout gâté ? Mais tout devait être ainsi. Sans cette secousse, sans la crainte des instances de mon père et de mes propres agitations, je n'aurais jamais eu le courage de venir ici ; et, quoi qu'il arrive, je me féliciterai toujours d'un coup de tête qui s'est trouvé d'une sagesse profonde.

Si j'avais ignoré ce pays, mon ouvrage était manqué. J'ai appris ici trois choses : l'étendue de ce que

p406

j'ignorais, ce que j'avais à apprendre et comment il faut l'apprendre. Maintenant, du temps, du travail, de la liberté, et je suis sûr de mon fait. *J'élèverai mon monument. Adieu, adieu.*

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 21 décembre 1826.

"Je travaille avec plus d'ardeur et de plaisir que jamais. Le chaos dans lequel je me suis précipité en entamant d'un coup l'Allemagne littéraire, dans toutes ses branches, commence à s'ordonner ; la langue n'est plus un obstacle, soit pour les cours publics, soit pour les conversations, et, si j'ai encore bien de la peine à faire mes phrases, je n'en ai plus aucune à comprendre celles des autres ; les professeurs qui ne parlent pas le français l'entendent. J'ai eu quelques soirées tout à fait allemandes, où il a fallu m'évertuer et parler ; je me suis rappelé ce que disait l' *abbate* : *Il signore Ampère fa talvolta dei spropositi, ma tira sempre avanti ;*" et je me lance dans la conversation avec une intrépidité qui finira bien, j'espère.

p407

"Malheureusement, peut-être, pour l'allemand, mais très-heureusement pour l'agrément de ma vie, j'ai trouvé ici un Anglais avec qui je parle français, dont la société est aussi charmante qu'utile, car il est prodigieusement instruit pour un homme du monde ; c'est ce M Bonnard. Il a beaucoup voyagé, connaît très-bien l'Angleterre, l'Italie et Paris. Tantôt nous lisons ensemble Platon, tantôt nous parlons du Gymnase, de Mme Pasta, de la Chambre des communes, des antiquités de Rome, de la cour d'Ali-Pacha, ou bien nous nous disputons sur l'Allemagne, qu'il juge un peu sévèrement en sa qualité d'Anglais, et dont je ne suis pourtant pas enthousiaste aveugle ; je commence à voir ce qu'elle a et ce qui lui manque, et je compte répondre là-dessus à M Delécluze, qui m'a

envoyé une lettre fort amusante, où il se résume en me demandant ce que sont les Allemands et s'ils sont quelque chose...

"Je ne pense pas encore à partir : outre la saison qui n'est pas propre au voyage, les deux cours principaux, celui de M Niebuhr et celui de M Schlegel, sont arrivés au point le plus intéressant ; je suis bien aise d'achever de me mettre ici au courant de l'ensemble de la culture allemande, pour pouvoir ordonner mes mouvements avec connaissance de cause ; cependant je compte bien être à Goettingue avant Pâques, pour y entendre la fin du cours du semestre d'hiver ; de là à Berlin, qui est maintenant la fleur des universités. Il y a quelques stations

p408

à faire sur la route, entre autres chez mon vieil ami Goethe. De Berlin commencera mon retour. Je pense aussi donner quelques semaines aux villes importantes. Un pareil voyage ne se renouvelle pas tous les jours, et il ne faut point le mutiler, surtout quand il est la base de tout l'avenir. Je n'ai qu'un moyen d'abrèger ma tâche, c'est d'y travailler sans relâche, et je vous assure que je n'épargne rien pour rapprocher le temps, encore si éloigné, où ceux que j'aime me seront rendus.

"Vous me parlez de mon imagination ; j'ai trop vécu par cette faculté fatale, je ne voudrais pas étouffer la mienne, mais je cherche à la maîtriser : de mon tyran je voudrais faire mon ministre. Nous verrons dans six mois !

"Rappelez-moi, je vous prie, à tout ce qui vous entoure. J'écrirai un de ces jours à M Ballanche. On dit qu'il suffit de mettre la lithographie entre deux cartons et de l'envoyer par la poste. Mais à Paris on doit savoir cela mieux qu'ici. Schlegel est fort reconnaissant de votre souvenir. Adieu, adieu.
J-J Ampère.

p412

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Bonn, 25 décembre 1826.*

"J'ai dîné hier chez M Schlegel (et nous avons parlé de vous). Dans les moments où il m'impatiente

avec sa vanité d'enfant et sa fatuité, je me rappelle qu'il est encore une espèce de lien par où je tiens à vous ici, que vous avez avec lui des souvenirs, des amitiés communes, qu'il a été dans vos habitudes de tous les jours. Quand il raconte, avec sa pesanteur et son air d'importance, quelque anecdote que je sais aussi bien que lui, je lui pardonne parce qu'il me rappelle l'instant où vous me l'avez contée avec votre naturel et votre grâce accoutumée.

"J'ai reçu une lettre de M Cousin, fort approbative et fort encourageante ; il me parle de vous d'une manière qui me plaît fort.

"J'ai reçu enfin hier une longue lettre d'Alexis, où il est aussi fort question de l'Abbaye. Mes amis ne sont pas maladroits : leur souvenir ne peut que gagner à se mêler au vôtre. Il a des espérances brillantes. Dieu veuille que la moitié réussisse ! Mais que devient la maison d'Aulnay ? Que disent Latouche et M Calbet ? Et que pense-t-on des deux locataires qui devaient passer

p413

l'hiver sous le même toit, et le passeront l'un au bord du Léman, l'autre au bord du Rhin ?

"On a dû être fort agité à Paris des derniers événements. Il serait piquant qu'on eût la guerre et que je ne pusse pas aller à Goettingue, sur les terres de votre ami le roi d'Angleterre.

"Adieu, que cette année vous soit douce. Ce que je me dis pour mes étrennes, c'est qu'elle ne passera pas sans que je sois de retour près de vous.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Le 26 décembre 1826.

"Que tu es bon, mon cher père, de m'écrire avec tant de détails, au milieu de tes occupations ! Encore ces maudites feuilles à recommencer ! Tâche au moins de t'en débarrasser le plus vite possible.

"Il était dans mon plan de m'arrêter d'abord sur un point quelconque de l'Allemagne, pour me familiariser avec la langue et l'ensemble du pays. C'est le hasard qui m'a fait tomber à Bonn plutôt qu'ailleurs pour ce temps de séminaire, mais ce hasard ne pouvait être plus heureux. Le cours de M Niebuhr sur l'histoire romaine est à peu

p414

près le plus remarquable de toute l'Allemagne dans ce moment, et Schlegel se trouve faire, comme à mon intention, un cours sur la littérature.

"M Windischmann expose les derniers systèmes de la philosophie depuis Kant.

"J'ai une bibliothèque considérable à ma disposition et les conseils d'hommes du premier mérite, pour l'étude générale de la littérature et de la critique allemande ; je ne puis donc être mieux.

D'ailleurs, dans ce moment, Bonn, université nouvelle, est la première après Berlin. Joins à cela la saison qui invite au séjour, et tu trouveras naturel, ce qui t'a peut-être étonné, que je reste aussi longtemps à la même place.

"Je te prie de dire à Mme Fresnel que je la constitue mon trésorier jusqu'à ce que j'aie besoin d'argent : s'il descendait au premier, il s'en irait trop vite, et d'un jour à l'autre je pourrais en avoir un besoin pressant qui nous mettrait dans l'embarras tous les deux. Alexis est un étourdi qui n'a répondu à rien de ce que je lui avais demandé ! mais tu ne dois pas être inquiet des vers.

"On a dû être bien agité à Paris de la guerre de Portugal d'abord, et ensuite des lois nouvelles, qui me semblent surpasser contre la presse tout ce qu'on avait imaginé jusqu'à présent. Ici, nous ne sommes point si ultra, quoiqu'on n'ait pas de constitution. Tu aurais eu un véritable plaisir à entendre M Niebuhr, avant les vacances du jour de l'an, adresser une allocution grave,

p415

simple et touchante à son auditoire, lui rappelant que les Grecs avaient encore besoin de leur secours, et que la plus petite somme serait utile pour venir en aide à la misère et à la faim. Je doute qu'un professeur se soit permis la même chose à Paris, sous le roi très-chrétien et très-constitutionnel.

J-J Ampère.

1827

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 5 janvier 1827.

"à l'envoi de la lithographie il aurait été bien

aimable à vous de joindre une petite lettre pour M Schlegel. Si vous trouviez l'occasion de lui parler un peu de mon admiration pour lui, vous me rendriez un vrai service, car, par une impardonnable étourderie, je lui ai donné quelque raison d'en douter. Si vous voulez vous prêter à ce machiavélisme en bien, un mot gracieux comme votre portrait arrangera tout. Je vous raconterai les détails de mon aventure à Paris, nous en rirons ensemble ; mais, en attendant, je vous demande comme seconde grâce le plus grand silence sur cette moitié de confiance, et m'en rapporte pour le tout à votre habileté et à votre amitié.

p416

"Voilà une année qui commence bien tristement pour la France. Quelles lois ! Est-ce que la Chambre des Pairs ne les rejettera pas ? Alors, il faudrait faire imprimer ses ouvrages à Vienne ou à Constantinople. M Ballanche doit être indigné ! Tout le monde doit être indigné !

"Nous avons à Bonn spectacle une fois par semaine. Je n'ai vu jouer jusqu'ici que des drames plus ou moins épouvantables et des farces. J'en excepte *Mina de Barnehm*, de Lessing, qui est la première pièce allemande que j'ai vu représenter. Il y a dans ce drame un véritable talent, mais le talent est employé à produire, à augmenter, à prolonger, sans pitié, la situation la plus fautive et la plus pénible. Un homme, par un principe de délicatesse bien ou mal fondé, refuse la main de celle qu'il aime. Il est pauvre et se croit déshonoré ; elle est riche et charmante, elle lui court après, se jette à sa tête, ou plutôt à son cou. Imaginez cinq actes de persécutions les plus tendres d'un côté, et de refus des plus gauches de l'autre. Les acteurs ne faisaient rien pour pallier l'inconvénient ; *elle*, avec son abandon allemand, le caressant ; *lui*, avec sa raideur paresseuse, augmentée par un bras en écharpe qui complétait la gaucherie du rôle, reculant toujours, et tourmenté et déchiré. J'avais mal aux nerfs de les voir. Cependant Lessing était un grand homme ; il a donné à son pays une impulsion intellectuelle qui dure encore. Mais il s'adressait à un

p417

peuple qu'il faut chatouiller fort pour le faire rire, et sur lequel il faut frapper à grands coups pour qu'il s'aperçoive qu'on le bat. Jusqu'ici l'Allemagne m'inspire le plus grand respect pour ses hommes supérieurs, mais peu d'intérêt pour la vie commune. Leur véritable supériorité, c'est l'imagination et le savoir ; les hommes qui n'exercent pas ces deux facultés, qui ne font ni systèmes, ni poèmes, me paraissent de bonnes gens, sans beaucoup d'esprit et de sensibilité ; on a besoin de faire un effort de volonté pour causer avec eux. Mais un Allemand en qui la science n'éteint pas l'imagination, dont l'imagination n'égare pas la science, si le bonheur veut qu'il ait vécu en Italie pour y dégourdir ses sens et qu'il ait gagné l'expérience de la vie pratique par les affaires, cet Allemand est un homme tel qu'on ne peut en trouver qu'en Allemagne. Il y en a un ici, M Niebuhr, dont il ne faut pas parler dans votre lettre à Schlegel...

"Voilà une grande digression. Vous voyez que je suis sans fanatisme sur ce pays ; mais les ressources qu'il offre pour des études de la nature des miennes me frappent et m'accablent tous les jours davantage. Il faudrait y passer sa vie si on voulait y recueillir tous les matériaux d'un ouvrage tel que le mien ; c'est pourtant ce que je ne ferai pas. "Adieu, adieu, un petit mot de temps en temps pour que je ne doute pas de ce que vous me promettez, que

p418

je vous retrouverai telle que je vous ai quittée.

Adieu, adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 22 janvier 1827.

"Ma vie, très-variée quant aux objets de mes études et de mes occupations, est, à l'extérieur, d'une régularité monotone, dont je me trouve très-bien. Sans elle je ne pourrais supporter mon isolement. Le dimanche est toujours le jour de la semaine où je suis le plus triste. Les autres passent à peu près comme ceux d'un chartreux. Ma cellule est aussi petite que la leur, mon ordinaire n'est pas beaucoup plus brillant, et la cloche de l'Université sonne pour moi l'office.

"Ma dissipation consiste en visites à mes graves professeurs ou en promenades de santé, au milieu des agréments de la saison. Les seuls visages féminins que je voie, sans compter les *professeuses*, comme on dit ici, sont la femme de mon maître d'allemand et Mlle W, fille d'un métaphysicien très-profond. J'avais eu tant de succès dans mes premières visites auprès de la famille, que ma fatuité naturelle m'a tout à coup montré un danger probablement imaginaire, et je me suis arrêté courageusement

p419

au milieu de mes progrès. Il est vrai que Mlle W est bien loin d'avoir autant de charme que la métaphysique de monsieur son père. Je n'ai pas quitté ce que j'ai laissé à Paris pour venir faire un roman à Bonn avec une petite Allemande. Je vous écris ces folies pour vous amuser. Ne verrai-je pas quelque jour un mot de vous ? Seulement quelques lignes de votre écriture, et je serai content.

Si la lettre n'est pas écrite à Schlegel, je vous en dispense et la demande pour moi.

"L'académie française se couvre de gloire ; il n'est pas jusqu'à M de Lacretelle l' *anobli*, qui s' *ennoblit*, suivant la distinction du dictionnaire.

"Je voudrais vous parler de ce qui vous entoure, de ce qui vous touche, mais je ne sais ce que vous faites, comment votre vie se passe. Quelques mots là-dessus ; vous savez quel besoin c'est pour l'imagination de se représenter ce que font nos amis.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Bonn, 2 février 1827.

"Cher père,

"à Bonn, tous mes jours se ressemblent parfaitement. à six heures et demie on vient allumer mon poêle

p420

et ma lampe ; je passe ma robe de chambre et je lis couché jusqu'à huit heures ; je me lève alors et travaille. à midi, le cours de M Niebuhr ; à une heure, je dîne ; à deux heures, le cours de M Schlegel ; puis la promenade et encore deux

autres cours ; je rentre à sept heures étudier, et sors le soir, si l'on m'engage à prendre le thé ou à souper chez quelque professeur. Une fois par semaine je vais au spectacle.

"Voilà toute ma vie. Je te parlerai de mes professeurs *in globo*, et, comme je te l'ai dit, ce sera un sujet de conversation éternel pour l'avenir. Mais, avant de quitter cette ville, je t'enverrai quelques détails sur les hommes qu'elle renferme ; il y en a plusieurs de très-remarquables.

"Le mois prochain j'irai à Cassel, voir Grimm, l'homme de l'Allemagne qui connaît le mieux l'ancienne poésie du Nord ; de là à Goettingue, où je m'arrêterai peu ; puis à Weimar pour Goethe, et de Weimar à Berlin, passant par Leipsick. Je veux être à Berlin au commencement des cours d'été. Le séjour que je ferai là sera déterminé par ce que j'y trouverai. De Berlin, j'organiserai mon retour par Dresde, Stuttgart et Heidelberg ; peut-être renoncerai-je à l'Allemagne méridionale.

"Maintenant me voici au fait de la langue, de l'ensemble de ce que j'ai à tirer de ce pays, je n'ai plus qu'à recueillir épisodiquement. J'ai beaucoup acquis de

p421

connaissances spéciales, durant ce temps de préparation générale. Je reviendrai à Paris avec de vastes plans d'étude. Pour la première fois de ma vie je comprends ce que c'est qu'apprendre.

"Soigne bien, cher père, ta gorge et ta santé. Je suis aise de tes espérances du côté de l'Université. Cependant, si tu peux prendre patience à l'école, tant mieux : crains de faire plaisir à ceux qui voudraient t'en dégoûter, et tiens ferme au certain.

"Adieu, je t'écrirai un de ces jours plus au long.

Amitiés à M Ballanche et à *tutti quanti*.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 5 février 1827.

"Mon père m'écrit que M Ballanche vient d'être malade, et qu'heureusement il est hors d'affaire. Dites-lui, je vous prie, combien je suis content de sa convalescence. Vous avez soin des malades, en votre qualité de soeur de charité ; mais la charité ordonne aussi d'avoir soin des pauvres abandonnés. Croyez-vous qu'à travers toutes les

joies de l'étude, je n'aie eu, dans mon isolement,
des moments, des heures bien tristes ? et alors

p422

une ligne, une pauvre petite ligne, qui vous aurait
si peu coûté, m'aurait fait si grand bien ! Ne me
l'enverrez-vous point ? Est-ce qu'au bout de cinq
mois on est tout à fait oublié ? Cela dégoûterait
des voyages. Pour la première fois je sens combien
je serais malheureux d'un exil perpétuel, combien
je suis de la France et de Paris. En Italie,
c'était autre chose : entouré du charme de vos
habitudes, conservant la douceur des miennes, c'était
comme un changement de décoration pour un
spectateur immobile. Cette fois, je suis
réellement dépaysé, je sens que cette terre sur
laquelle je marche n'est pas la mienne. Au reste,
ce sentiment pénible est peut-être salutaire, il
oblige à réfléchir sur sa conduite, à prendre
garde à ce qu'on fait. Cet exercice hors de soi
guérit de cette habitude de s'écouter au moral,
habitude qui a dû me rendre insupportable. Plusieurs
causes, à la tête desquelles il faut que vous
preniez le parti de compter ma relation avec vous
depuis six ans, avaient développé en moi
une irritabilité malade dont j'ai souffert
horriblement ; il fallait pour changer tout cela
un temps de solitude et de travail. J'espère
revenir digne du nom de votre ami, délivré de ces
susceptibilités puérides, de ces agitations de nerfs
et de cerveau, de ces humeurs extravagantes
que vous avez eu la bonté de me pardonner
tant de fois. Il ne faut pas trop chanter victoire ;
peut-être aurez-vous à pardonner encore. Ce serait
une drôle de chose que le bon sens me vînt
de l'Allemagne.

p423

"Ce matin, par un beau soleil, au bord du Rhin, en
regardant les montagnes, je pensais à nos
promenades sur la route d'Albano à
Saint-Jean de Latran. Vous avez oublié qu'un
jour de Pâques nous nous y promenâmes seuls
longtemps. Mais moi je m'en souviens, et le coeur
me bat en songeant à ces moments qui ne reviendront
plus. écrivez-moi, au nom du ciel !

"Adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 8 février 1827.

"Que vous êtes charmante ! Que je vous aime d'avoir pensé à moi ! Non, je n'aurais pas cru que mon coeur, desséché par des mois d'isolement et d'études, pût retrouver si vite ces émotions d'un autre temps. L'instant où j'ai déroulé d'une main tremblante de joie le précieux rouleau où votre charmante figure est sortie comme d'un nuage pour me regarder, ce moment a été plein d'un attendrissement délicieux et d'un charme inexprimable. Je ne connaissais pas la puissance d'un portrait, et tous les lieux communs sur ce sujet me paraissent admirables, parce que je sens la vérité qui est au

p424

fond. J'étais à Bonn, la tête pleine de dates, des Romains, des Indiens, de la métaphysique, que sais-je ? En un clin d'oeil tout cela a disparu. Vous étiez près de moi, dans ma petite chambre ; j'éprouvais ce que j'ai ressenti tant de fois en entrant dans cette autre cellule qui est à l'Abbaye-au-Bois, ou en vous voyant passer à la villa Borghèse, ou en vous apercevant de loin assise sous les arbres de cette pauvre vallée ; ce que j'éprouverai le jour où je monterai quatre à quatre votre escalier, où j'entrerai dans votre chambre, où je m'assiérai près de vous sur le canapé, ou à vos pieds sur la petite chaise. Tout cela s'est présenté si vivement à mon imagination, mon coeur en a été si fortement ému, que je me demandais si je pourrais attendre encore quelques mois. Cependant il le faut ; mais du moins je ne serai pas seul, et, quand la tristesse viendra, j'irai tirer le mystérieux portrait de sa cachette, je le regarderai, je lui dirai quelques paroles d'amitié, de tendresse, peut-être de folie, qu'il écouterait avec son air gracieux et un peu languissant, et je me remettrais au travail, plein d'un nouveau courage, pour hâter le moment où je n'en serai plus réduit à causer avec des lithographies. J'ai longtemps balancé, comparé, et enfin je me suis décidé pour celle que j'avais vue la première : c'est celle-là qui m'a donné, une

seconde, l'illusion de votre présence ; c'est celle-là qui est vous pour moi. J'ai

p425

porté l'autre à Schlegel, qui ne m'a pas paru prendre la chose assez vivement. Il est vrai que j'aurais été difficile à contenter. Du reste, il doit vous exprimer sa reconnaissance : je suis trop plein de ma joie pour pouvoir vous parler de celle d'un autre.

"Le petit billet aussi, quoique trop court, m'a fait bien plaisir. Mon départ n'aura pas lieu avant le mois prochain. Je suis retenu par deux ou trois séductions, toutes de la force du chinois, et par une nécessité, comme on dit : les sévérités de l'hiver sont si grandes qu'elles ne me permettent pas encore de sortir de ma hutte et d'entrer en campagne. J'espère que je pourrai achever ici mon plan de préparation générale, et alors je n'aurai plus qu'à me promener en Allemagne, à faire des visites et à prendre des notes. Puis, je reviendrai vous étonner de mon érudition. Vous disiez que je savais tout ; eh bien, ce n'était rien... Ce que je voudrais savoir, même avant la poésie islandaise et la mythologie grecque, ce serait de jouir, sans un trop grand mélange de tribulations, de ce qu'il y a de doux et d'heureux dans ma destinée. Je m'en veux tant d'avoir souvent gâté ce qui m'était donné ! à Bonn je regrette tout, *tout*, jusqu'à vos ennuyeux ! Si vous saviez ce que c'est que d'être ennuyeux en allemand ! Mais que de matériaux et d'idées on a rassemblé ici en toutes choses ! J'en aurai pour ma vie d'éclaircir ce que j'entrevois et de prouver ce que je soupçonne ; de développer les germes que j'aurai recueillis dans ce

p426

voyage. Il faut cela pour m'y résigner. Le fait est que mes yeux s'ouvrent de plus en plus, et que le champ que j'embrasse s'étend chaque jour davantage.

"Il paraît décidément qu'il y a une Providence et qu'elle veut que l'histoire de la poésie se fasse. N'est-ce pas que nous la ferons ?

"Adieu, adieu. Je voudrais bien savoir ce que devient

Alexis ; s'il a perdu son père, s'il revient à Paris. Voilà une raison de m'écrire.
J-J Ampère.

p429

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Bonn, 28 février 1827.*

"Je viens de passer un carnaval bien solitaire. J'avais le projet d'aller à Cologne, où l'on a la prétention d'être extrêmement gai pendant les jours gras; mais il est tombé ici des montagnes de neige, et le dégel joint à un enrouement assez fort m'ont retenu à côté de mon poêle.

p430

Je suis resté trois jours sans sortir, constamment occupé à lire un ouvrage de M Grimm sur le *gothique, l'ancien, le moyen et le nouvel allemand, sur le frison, sur le saxon, etc.*, ce qui m'a beaucoup plus amusé que les masques et que la grosse joie allemande, que j'abhorre. Hier soir, pour le mardi gras, j'ai été entendre un petit cours qu'a la bonté de faire tout exprès pour moi un théologien sur ce qu'on appelle l' *exégèse*, étude qui ne vous plaira pas : c'est la discussion de l'authenticité et de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est une chose curieuse que l'audace scientifique avec laquelle ces bons théologiens, malgré leur foi très-sincère, discutent les monuments de cette foi. L'un professe publiquement que le Pentateuque n'est pas de Moïse, l'autre rejette l'évangile de saint Jean ; l'autre, celui de saint Matthieu. Mais, ce qui vous réconciliera peut-être avec cette témérité, c'est la réflexion que le tout m'a suggérée. Eh bien, après cette complète liberté de discussion, que rien n'a arrêtée, qui n'a reculé devant rien, il est des choses dont l'authenticité n'a jamais été mise en doute par le plus hardi de ces docteurs : deux des évangiles, saint Paul et les Actes des Apôtres. Si quelque chose devait me convaincre, ce serait, je l'avoue, l'épreuve de ce doute si savant, si infatigable, si intrépide, auquel cependant ont résisté assez de monuments pour fonder le christianisme.

"Enfin, quand quelque chose vous scandaliserait

p431

dans cette manière de voir, c'est encore de la théologie assez édifiante pour le mardi gras.

Votre lettre a fait un effet admirable :

Schlegel maintenant m'adore. Votre encens et votre portrait ont si bien enivré son imagination et sa vanité, qu'il a oublié ce qu'il avait entendu et a cru que les oreilles lui avaient tinté.

Dimanche, il réunit chez lui toutes les belles dames de la ville, auxquelles il fait un cours ; ce sera amusant, je vous raconterai cela.

"Je travaille plus que jamais, car il faut qu'avant mon départ j'en aie fini, et me sois préparé pour les villes où je vais aller. Je crois que cela me retiendra jusqu'au 20. Mais je vous déclare que je ne partirai point sans que vous m'ayez écrit ; j'attends mon congé.

"Si vous êtes curieuse de voir quelques croquis de professeurs, demandez à mon père ma dernière lettre.

"Voilà un petit mot d'un convalescent bien occupé, qui ne croit pas pécher en commençant ainsi le carême. Répondez-lui sans scrupule, notre archevêque de Cologne nous a dispensés des privations.

J-J Ampère.

p432

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Cologne, 5 mars 1827.

"Je vous écris avec un peu de fièvre ; je suis sur la route de Paris et je m'arrête ici pour rétrograder ; je pars pour la seconde fois ; j'ai fait deux postes avec M Bonnard dans cette voiture qui sera à Paris vendredi, et demain je retournerai à Bonn, et dans quinze jours je m'enfoncerai dans les régions inconnues. J'ai chancelé, je vous l'avoue, et ce que je fais aujourd'hui est l'action la plus héroïque de ma vie. Mais je ne me pardonnerais jamais si j'avais succombé ; je sens trop bien que ce que j'ai commencé ne s'achèverait jamais ; que tout ce que j'ai entrevu s'effacerait ; que le peu que j'ai appris s'oublierait... Maintenant, au contraire, une

seconde couche sur la première, et j'espère que la teinture sera indestructible.

"Hier, M Schlegel avait réuni les belles dames de Bonn, auxquelles il fait tous les ans un cours ou des lectures, et qui lui offrent en revanche de petits cadeaux. Il a lu une pièce de Calderon, traduite par lui, intitulée *La Dévotion à la Croix*, ou la Dévotion de la Croix. Un désespéré vient, dans un cloître, avoir une scène très-extraordinaire avec une religieuse, qui se trouve plus

p433

tard être sa soeur. La toile tombe sur la fin de cette scène, à la suite de laquelle l'héroïne apprend au public qu'elle a trahi Dieu doublement, comme Dieu et comme époux. Tout cela passait comme la chose la plus simple du monde. Ce qu'il y a de curieux, c'est la véritable dévotion de l'auteur qu'on sent dans tout l'ouvrage.

"J'étais à souper à côté d'un officier prussien, l'un de ces insurgés que l'Empereur fit juger comme rebelles en 1808 ; ses camarades furent la plupart fusillés ; lui a été trois ans aux galères ; il a travaillé au port de Cherbourg. Rien n'était frappant comme d'entendre ce brave officier, la poitrine couverte de décorations, raconter avec une simplicité tout allemande les détails de la vie des galériens, de leurs repas, de leurs lits, de leurs chaînes.

"J'ai entrevu ce soir la cathédrale de Cologne, qui, si elle avait été achevée, serait le premier monument gothique de la terre. Je suis trop agité pour vous faire beaucoup de récits. Adieu, c'est un rude moment à passer.

J-J Ampère.

p434

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 17 mars 1827.

"Je suis encore ici et n'en partirai qu'à la fin de mars. Ce serait dommage de ne pas couronner une vertu de cinq mois par une patience de quinze jours ; et puis comment se décider à laisser là l'histoire romaine au moment où les Gracques, Scylla et César vont paraître sur la scène ?

Je suis comme la femme de Sganarelle, qui ne voulait pas quitter son mari qu'elle ne l'eût vu pendu : je veux voir enterrer la liberté romaine, quand ce ne serait que pour faire diversion aux funérailles de la nôtre. Le temps d'ailleurs est horrible, nous avons eu une fausse joie et une illusion de printemps qui s'est bientôt dissipée ; nous voilà tout à coup reportés aux ouragans et aux pluies de décembre. Je retrouverai à Berlin M Schlegel, ce qui me plaît et me contrarie ; il va y faire précisément un petit voyage à Pâques. Je viens de passer cinq heures avec lui. Il avait son cours des dames, auquel je suis admis par grande faveur, quoique je ne sois ni frère ni mari. Il nous a lu (et il lit parfaitement l'allemand) différentes poésies de Goethe, de Bürger, et un morceau de lui, un peu long, qui ne m'a pas semblé de ses meilleurs. Il m'impatiente et m'intéresse tour à tour. S'il était absolument ce qu'il paraît être, il serait

p435

parfait pour moi ; mais son décousu et sa vanité sont de terribles obstacles.

"Je vous ai écrit mes tentations de retour à Cologne. Le lendemain j'ai vu plus en détail cette merveilleuse cathédrale, modèle des cathédrales de Strasbourg et de Milan, qui aurait tout effacé si elle eût été achevée. Malheureusement on n'y a travaillé que *trois siècles*, et ainsi l'on n'a eu le temps d'en faire que le tiers, mais ce tiers est immense, gracieux, sublime. La ville de Cologne en elle-même est remarquable ; on y trouve, comme cela se présente si souvent en Italie, les traces d'une ancienne prospérité déchue et de vieilles églises, des nefs souterraines, des mosaïques, des antiquités romaines.

Le cicerone qui me montrait l'église de Saint-Gérion m'a dit un mot qui m'a rappelé mon capucin de Saint-Barthélemi à Rome, qui plaçait Esculape sous l'empereur Othon. Je lui disais : "Ainsi saint Gérion et ses compagnons étaient "Romains ? - Oui, mais catholiques", m'a-t-il répondu. Du reste, j'étais dans une espèce de ravissement en parcourant les rues désertes, les cloîtres abandonnés, surtout en revenant contempler la cathédrale ; un vent violent achevait de m'étourdir et de m'enivrer. La seule chose qui

troublait ma joie poétique était de voir écrit
partout : *Véritable eau de Cologne de
Jean-Marie Farina* : je ne pouvais lever
les yeux sans être poursuivi de cette affiche. Cette
association me gêne seule ma belle cathédrale ;
j'ai beau faire, je

p436

ne puis m'empêcher de trouver fatal qu'elle soit du
même pays que l' *eau de Cologne* et *Jean
Farina*.

"Vous voyez que je tiens parole et que je ne bouge
d'ici. J'attends que vous leviez l'enchantement :
il faut deux lignes de vous pour me rendre ma
liberté. Vous vous dites, pour vous en dispenser,
qu'il n'est plus temps de m'écrire. Pas du tout :
après cette lettre, vous avez encore quatre ou
cinq jours.

"Où en sont les travaux et la santé de
M Ballanche ? Et M Montbel... dites-lui, pour
le faire enrager, que maintenant on recroit à
Homère : vous voilà bien aise ; mais en revanche
Lycurgue, Aristomène, Romulus, sont rayés
sans pitié du nombre des vivants. - Surtout un
mot sur vous : que faites-vous, que pensez-vous...
est-ce votre hôpital qui vous occupe ?

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Coblentz, 5 avril 1827.

"Je suis parti de Bonn, chargé de recommandations
pour toute l'Allemagne, emportant les regrets
de l'Université. En dépit de mes épigrammes, je
commençais à m'y attacher. J'ai été conduit à la
voiture par une demi-douzaine

p437

d'amis, dont je ne connaissais pas un il y a six
mois. Depuis que l'obstacle de la langue commence
à disparaître, je jouis mieux de la société des
Allemands, et je les vois, sous ce rapport, plus
à leur avantage. Dans les derniers jours j'ai fait
beaucoup de visites ; j'ai tant à me louer de la
cordialité, de l'obligeance que j'ai rencontrée
ici, que j'aurais été un ingrat de ne pas quitter
Bonn avec attendrissement ; mais derrière Bonn
est l'Allemagne, et derrière l'Allemagne, Paris.

Dans quinze jours au plus tard je serai avec Goethe ; on me fait espérer que je me trouverai tout de suite dans son intimité. Je ne crois pas rester longtemps à Berlin, je n'y prendrai l'Université qu'en accessoire... et alors je reviendrai. Si vous saviez comme le coeur me bat pendant que j'écris ce mot : *je reviendrai* ; il faut avoir été privé d'un bonheur pour l'apprécier tout ce qu'il vaut. Pardonnez-moi si mon imagination malade a jamais troublé la douceur de vos habitudes ; je reviendrai guéri de mes humeurs, je serai bien aimable, bien savant, tout cela pour vous amuser ; et vous aurez pour moi un peu d'amitié, n'est-ce pas ?

"Le vulgaire de mes amis m'écrira à Berlin ; écrivez-moi à Weimar, c'est une adresse poétique.

"Adieu, je vous aime bien, et il me semble que je vais vous quitter ; mais je m'éloigne pour me rapprocher. Adieu.

J-J Ampère.

p438

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Cassel, 9 avril 1827.

"Me voilà en route, cher père ; j'ai quitté Bonn, non sans regret en me séparant de quelques hommes qui ont été pour moi d'une bonté admirable.

Au reste, j'ai trouvé ici la même bienveillance auprès des frères Grimm, voués tous deux à l'étude de l'ancienne langue et de l'ancienne littérature de l'Allemagne. Ils ont fait paraître un recueil de contes populaires, dignes de ce nom, car tout le monde les lit et les goûte. Dans ce moment, l'un d'eux imprime une grammaire comparée des différents dialectes germaniques, comprenant le gothique, l'islandais, où il semble avoir découvert et posé les lois de la filiation des langues. Tu t'élevais avec raison contre les étymologistes, qui commencent par déclarer que toutes les voyelles reviennent au même, et que chaque consonne se change en toutes les autres. Grimm dit que les voyelles ne peuvent être prises l'une pour l'autre, et il détermine par l'observation et la comparaison, les lois spéciales de la transformation des mots dans chaque idiome.

Ainsi le gothique est toujours *th* en ancien allemand, mais la réciproque n'est pas vraie.

"Les deux frères ont, en outre, publié et

publieront

p439

encore plusieurs morceaux de la poésie allemande du moyen âge. Ils ont été tous deux pour moi d'une bonne grâce extrême, m'ont donné des livres, leurs portraits, celui de la bonne femme qui leur a raconté la plupart des histoires de leur recueil.

"Cassel est une ville charmante ; les maisons sont blanches, régulières, les rues larges et propres.

J'y suis arrivé par un temps du mois de juin, qui dure encore. Je pars demain pour Goettingue, où je ne resterai que quelques jours ; puis j'irai à Weimar, à Berlin ; enfin je reviendrai, pour quelque temps au moins, calmé sur les voyages et tout occupé des travaux dont je rassemble les matériaux. Manoeuvrer dans les détails avant d'embrasser l'ensemble, si je dois l'embrasser jamais, ne sera point une médiocre besogne.

"Il t'arrivera un de ces jours deux messieurs qui te donneront de mes nouvelles, d'abord M Roysas, jeune orientaliste danois, et bientôt après Schinas, de Constantinople, dont le frère et la soeur sont beau-frère et belle-soeur de Mavrocordato et d'Ipsilanti. Je pense qu'il te plaira de causer de moi avec eux. Je les recommande à ton obligeance pour m'acquitter un peu de celle que j'ai trouvée à chaque pas en Allemagne.

"M de Munnschow, professeur de physique et de mathématiques à Bonn, m'a montré ton appareil modifié, avec tous les petits ajustages, qui remplissaient une armoire ; il a consacré une leçon à parler de tes découvertes,

p440

quoique cette partie de la physique n'entrât pas dans son cours.

"Adieu, cher père, embrasse tous les miens.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Weimar, 22 avril 1827.

"Cher père, je suis à Weimar ; j'ai vu Goethe, qui m'a reçu à bras ouverts. Tu sais qu'il s'était donné la peine de traduire mes deux premiers

articles sur lui. Ayant

p441

perdu le manuscrit du second, il l'a retraduit encore une fois pour le prochain numéro de son journal.

"J'ai eu le plaisir de me lire en feuille à mon arrivée à Weimar. J'ai trouvé le grand homme très-bon, très-simple, très-bien portant et très-aimable ; il m'a beaucoup parlé de mon père et m'a dit qu'on avait ici son appareil. Tu es aussi très-admiré à Goettingue, où M Stromayer entre autres m'a chargé de la manière la plus vive de te faire ses compliments.

"J'ai vu aussi M Gauss ; tous ces messieurs te rendent pleine justice. Ce que tu me dis de Londres et de Berlin achève de me prouver qu'on n'est pas injuste envers toi. M de Humboldt m'est très-agréable. Il m'a montré ton nom dans le catalogue de la bibliothèque de Goettingue, où il y a deux de tes ouvrages sur l'électricité dynamique. Tu devrais réserver une certaine quantité d'exemplaires de ton oeuvre dernière pour Bonn, Goettingue,

p442

Weimar et l'Allemagne en général. Je crois aussi important pour les Allemands d'apprendre de nous ce qui concerne les sciences, qu'il nous est utile d'étudier chez eux la critique et l'histoire des différentes littératures.

"Je ne suis resté que huit jours à Goettingue : c'est le temps des vacances, et, à moins d'y travailler plusieurs mois, il n'y a pas de parti à tirer de la bibliothèque ; mais j'ai employé cette semaine à faire la connaissance, je puis dire à gagner l'amitié d'hommes célèbres dont les conseils et les instructions seront toujours à ma disposition. J'ai salué avec respect à Goettingue toutes les vieilles renommées : Blumenbach, Heeren, etc, etc ; mais ce sont des hommes plus jeunes dont la conversation m'a été surtout précieuse : GOTtfried-Muller, Dissen. Leurs travaux, dans des genres différents, ont jeté un jour tout nouveau sur l'étude de l'histoire, de la poésie et de l'antiquité. Ils m'ont

communiqué leurs idées avec un épanchement, une cordialité vraiment touchante. Ce que je rapporterai de points de vue, de matériaux, de directions, est incalculable.

"Me voilà à Weimar, établi pour une quinzaine au moins. Goethe a beaucoup d'admiration pour le *Globe*, pour *Clara Gazul*, il m'a parlé avec reconnaissance des bontés distinguées que M Cuvier a pour lui et de la *lettre charmante* que sa fille lui a écrite. Je suis véritablement aise que la santé d'une si excellente et si aimable jeune personne soit complètement rétablie. Il me semble que

p443

tu y vas tous les samedis. Comme je n'ai pas le projet d'en faire autant, peut-être serait-il prudent de modérer un peu ton exactitude, afin que le contraire soit moins sensible.

"Adieu, je t'embrasse ainsi que tous les miens.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Weimar, 22 avril 1827.

"Je suis arrivé ici à quatre heures de matin. On m'a réveillé en m'apportant un paquet de lettres qui m'attendaient ; il y en avait deux de vous après lesquelles je soupirais depuis longtemps. Je suis devenu beaucoup plus sans souci sur les incidents de la vie, mais je ne peux me désaccoutumer de m'agiter à votre occasion. Si ce mal a sa racine dans l'affection que je vous porte, et s'il fallait pour y remédier qu'elle changeât, je me résigne et ne veux pas guérir.

"Mais il faut vous dire un mot de Goethe, que j'ai déjà vu. C'est le plus simple et le plus aimable des hommes. Je m'attendais à quelque raideur, à des habitudes d'idole, qui seraient excusables : pas l'ombre de cela ; il m'a parlé français quoique je lui aie offert de

p444

parler allemand ; j'espère qu'il laissera là cette politesse et que je l'entendrai dans sa langue. Il m'a entretenu des découvertes de mon père, qu'il connaît très-bien ; de M Cousin, qu'il admire fort, et du *Globe*, qu'il goûte beaucoup,

de la traduction d'Albert. Je me trouvais ainsi en pays de connaissance. Je n'ai pas découvert chez lui une nuance d'affectation ou de prétention. Il a la physionomie triste et une expression sereine. à peine arrivé j'ai eu le temps de faire la conquête d'un homme qui me sera très-précieux, parce qu'il est une manière de confident, de secrétaire de Goethe. Goethe a désiré que je logeasse là où loge ce monsieur ; ainsi, je me trouverai naturellement dans l'intimité du grand homme. Tout prend la tournure d'un séjour de deux ou trois semaines.

"Vous avez été si bonne que je n'ose vous rien demander, mais M Lenormant me doit une lettre et devrait bien me l'écrire ici. Je lui parlerai des *Minnesinger*, à condition qu'il me parle beaucoup de l'Abbaye-au-Bois. Mais qu'il se dépêche s'il veut m'atteindre. Il faut aussi que Jussieu m'écrive, et bien vite ! qu'il me donne quelques extraits de vos sermons, afin que je me les applique, s'il est possible.
J-J Ampère.

p445

*De J-J Ampère à André-Marie Ampère.
Weimar, 9 mai 1827.*

"Cher père, je suis ici très-agréablement ; je vois souvent Goethe, j'ai dîné la semaine dernière trois fois chez lui en petit comité, faveur qu'il accorde très-rarement aux étrangers. J'ai pu pénétrer plus avant dans son âme, l'entendre parler plusieurs heures de suite, s'épancher avec une verve et une chaleur qui ont cinquante ans de moins que lui. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il est au courant de tout, s'intéresse à tout, est présent à tout ; il raconte nos vaudevilles nouveaux comme s'il venait de les voir, sait par coeur les chansons de Béranger ; il ne se fait rien en Allemagne sans qu'il y prenne part. Ses traits ressemblent beaucoup au portrait qu'il a envoyé à Mlle Cuvier, et que Mme de Goethe, sa belle-fille, m'a donné ; mais il faut placer sur ses lèvres sévères, un peu dédaigneuses, le sourire de bonhomie qui y erre sans cesse, et dans ses yeux une

p446

flamme extraordinaire qui en jaillit par moments, pour avoir l'idée de Goethe quand il est lui-même, c'est-à-dire en famille. Avec du monde, il est plus froid, mais sans raideur dans ses manières. Sa taille est droite comme un jonc ; c'est véritablement une nature d'une force prodigieuse.

"Je viens de lire *Hélène*, épisode de la Suite de *Faust*, qu'il a composé l'hiver passé, à soixante-dix-sept ans, et qui paraîtra dans quinze jours avec la première livraison de ses oeuvres complètes. C'est un ouvrage très-extraordinaire, on y trouve des passages d'une puissance, d'une grâce incomparable.

"Les nouvelles politiques de Paris occupent ici beaucoup ; nous en sommes au renvoi de la garde nationale et nous attendons avec impatience la suite du drame.

"Des poignées de main à tous mes amis.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Weimar, 9 mai 1827.

"Je suis toujours à Weimar, d'où il me faudra encore plus de vertu pour m'arracher qu'il ne m'en a fallu pour quitter Bonn, Cassel et Goettingue.

p447

"Goethe est un homme prodigieux ; il est charmant pour moi. Il s'intéresse à tout, a des idées sur tout, de l'admiration pour tout ce qui en peut admettre ; et avec sa robe de chambre bien blanche qui lui donne l'air d'un gros mouton blanc, entre son fils, sa belle-fille et ses deux petits-enfants, qui jouent avec lui, parlant de Schiller, de leurs travaux communs, de ce que celui-ci voulait faire, de ce qu'il aurait fait, de ses propres ouvrages, de ses intentions, de ses souvenirs, il est le plus intéressant et le plus aimable des hommes. Il a une conscience naïve de sa gloire qui ne peut déplaire, parce qu'il est occupé des autres talents, et véritablement sensible à tout ce qui se fait de bon en tous genres.

"à genoux devant Molière et La Fontaine, il admire *Athalie* et goûte *Bérénice*.

à propos du Tasse, il prétend avoir fait de grandes recherches et dit que l'histoire se rapproche beaucoup de la manière dont il a traité son sujet. Il soutient que la prison est un conte, ce qui vous

fera plaisir ; il croit à l'amour du Tasse et à celui de la princesse, mais toujours à distance, toujours romanesque, et sans ces plates et absurdes propositions d' *épouser* de M Alex Duval.

"J'ai lu en manuscrit un ouvrage très-extraordinaire de lui, qui va paraître ; c'est un épisode ou plutôt un intermède destiné à trouver place dans la suite de *Faust* qui n'est pas encore faite.

C'est, comme il l'intitule lui-même, une fantasmagorie à peu près intraduisible ; mais, à travers

p448

beaucoup de bizarrerie et assez d'obscurité, pleine de profondeur, de poésie et de grâce. Depuis le siège de Troie jusqu'au siège de Missolonghi, la mythologie grecque, le moyen âge, le temps actuel, lord Byron, tout s'y trouve. C'est un rêve d'un grand sens, et cette conception, dans laquelle, bon ou mauvais, tout est créé, est sortie d'une tête presque octogénaire.

"Mais vous allez croire, si je continue, que la manie admirative des Allemands pour Goethe m'a gagné ; cependant je n'en suis pas encore au point de la bonne dame chez qui je demeure ici, qui s'extasiait sur ce que l'abondance des pensées du grand homme était telle... qu'il lui fallait un secrétaire !

Avoir un secrétaire, cela est sans exemple !

"Outre Goethe, Weimar renferme beaucoup d'hommes de mérite, qui, selon l'usage, sont mes amis. Les ministres du grand-duc, qui valent beaucoup mieux pour leur pays que ceux de Charles X, m'accablent de politesses ; les belles dames de la cour sont charmées de voir un rédacteur du *Globe*, qui est leur évangile. La grande actrice de Weimar, l'amie du grand-duc, a arrangé pour moi une représentation de *Marie Stuart* pour samedi. Enfin je sais que l'on me verrait avec plaisir à la cour ; mais mon peu de goût pour la mascarade du costume et les grandeurs privera probablement de cette satisfaction les illustres princes et princesses.

"Au milieu de ma félicité, je puis vous assurer que

p449

je fais sans cesse des comparaisons tout à l'avantage des absents ; je grille d'être à Paris,

et la comtesse Julie E, qui est ici la reine des coeurs, ne m'a plu un peu hier que parce que sa taille ressemblait à la vôtre.

"Adieu. De grâce, un mot à Berlin !

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Berlin, 23 mai 1827.

"J'ai enfin quitté Weimar ; Goethe m'a donné sa médaille, m'a embrassé et je suis parti tout attendri. La dernière heure que nous avons passée ensemble avait vraiment quelque chose de solennel et de touchant. Nous étions assis sur le même banc, dans le jardin d'une petite maison rustique d'où l'on a la vue du parc, et où il a écrit

Iphigénie il y a quarante ans. Tous les arbres ont été plantés par lui ; c'est sous ces arbres que nous étions assis et que nous regardions le parc, éclairé par la lumière du soir ; c'était l'heure que vous aimez. Il était serein, gai même, me parlant, avec beaucoup de finesse et cette légère ironie qui lui va si bien, des moeurs de mes Chinois, à propos du roman de M Abel Rémusat ;

p450

racontant d'autres romans chinois qu'il a lus il y a un demi-siècle, et dont les incidents lui sont présents.

"Je pensais que ce bon et aimable vieillard était le plus grand poète vivant, qu'il est bien vieux, que c'était peut-être un adieu : qui sait si je reviendrai à Weimar, et, si j'y reviens, qui sait si je l'y retrouverai ?

"Le soir, j'ai été me promener avec plusieurs autres personnes dans le parc, nous nous sommes approchés de sa petite maison ; la fenêtre de sa chambre était éclairée, il lisait et travaillait encore. J'ai été bien aise de quitter Weimar sous cette impression.

"Enfin me voilà à Berlin. Que vous dire de cette ville, qui est magnifique et pas si triste que je l'imaginai ? En arrivant j'ai été entendre Mlle Sontag ; on parle toujours de son mariage avec un Anglais. Elle m'a paru charmante, quoiqu'un peu minaudière.

"On me dit que le prince Auguste rassemble les gens de lettres et les savants et qu'il n'y a pas d'étiquette chez lui, point de costume, etc... Cela me décide à faire usage de votre lettre, dont je vous remercie. On m'a présenté au grand-duc à

Weimar, et j'ai passé la soirée avec lui, chez son ancienne amie Mme d'Heygendorf ; malheureusement il est sourd et a probablement perdu une bonne partie des belles choses que je lui ai racontées.

"Si vous voulez me faire un grand plaisir, vous m'écrirez ici quelques lignes ; ne perdez pas trop de temps. Berlin est horriblement cher, bruyant, brûlant et poudreux ;

p451

il n'est pas facile et il n'est pas dans mon plan d'y mener la vie d'étudiant comme à Bonn. Tout cela m'empêchera d'y rester. Quand j'aurai vu un certain nombre de personnes, le théâtre, et achevé de rassembler mes préparations et mes matériaux, je pars pour Dresde, où je m'arrêterai quelques jours.

"Comment trouvez-vous mon ami Schinas ? Dites-lui de m'écrire, ainsi qu'à Alexis, à Lenormant et à M Ballanche. Que devient Cousin ? Est-il vrai qu'il ait la croix ?

"Adieu. Dans trois mois je serai près de vous.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Berlin, 3 juin 1827.

"Je te demande pardon du fond de mon coeur de ne t'avoir pas encore écrit, cher père, depuis que je suis à Berlin. Mon temps est encore plus complètement pris qu'ailleurs. Arrivé ici avec une trentaine de lettres de recommandation, il m'a fallu courir la ville en tous sens pour les remettre : les recommandations ont amené des invitations ; j'ai fait chaque jour de nouvelles connaissances. Tout cela est utile, car Berlin étant pour moi

p452

comme un résumé de toute l'Allemagne, je ne peux voir trop de monde et trop de sortes de monde. J'ai été présenté à la Société littéraire, où se trouvent tous les gens de lettres de ce pays. M de Humboldt a été encore d'une obligeance extrême ; il m'est venu prendre, le jour où nous avons dîné ensemble chez le prince Auguste de Prusse, m'a mené, dans sa voiture, à la maison de campagne de son frère, où j'ai vu une collection de tableaux fort intéressante, qui n'est pas encore livrée au

public ; il est ici dans la plus belle situation, et le favori le plus intime du roi.

"Je n'ai pas le temps de travailler régulièrement comme à Bonn ; mais il y a plusieurs manières de profiter d'un voyage. Ici ma grande affaire est de recueillir, dans les conversations, des renseignements indispensables sur mes études futures.

"Je pars pour Dresde sitôt que ma liste de livres à acheter sera terminée. De Dresde, je ferai encore quelques détours et quelques petits séjours, mais je serai certainement à Paris au commencement d'août.

"Embrasse ma tante, ma soeur, de tout mon coeur.
Ton fils,
J-J Ampère.

p453

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Berlin, 7 juin 1827.*

"Depuis plusieurs jours j'hésite à vous écrire : il m'est si pénible d'avoir à me plaindre de vous, et pourquoi me plaindre ? Ce qui est arrivé est irréparable : pourquoi ajouter, au chagrin que vous m'avez fait, celui de vous déplaire ? Je voulais ne vous rien dire, mais j'ai pensé que cela vous paraîtrait piqué, quand je ne suis que triste.

"Nous avons dit quelquefois qu'aucun homme ne serait content de la manière dont parleraient de lui ses meilleurs amis en son absence ; il en est ainsi d'une lettre écrite sur quelqu'un. Je passe sur le ton cavalier avec lequel, moi, jeune individu sans nom, je caractérise, en sortant de son salon, un vieillard qui est un grand homme et une Excellence ; sur l'indiscrétion, les inexactitudes

p454

de la superficialité avec laquelle je juge un ouvrage longuement médité, confié secrètement et légèrement parcouru ; mais comment avez-vous pu livrer les cinq dernières lignes ? ne vous avais-je pas dit que tout le monde lisait le *Globe* à Weimar, et pensez-vous que là ou nulle part en Allemagne on soit content de la *manie admirative* ? Pensez-vous surtout qu'il soit agréable pour moi de livrer à la risée d'une petite ville une personne

respectable, dans la maison ou plutôt dans la famille de laquelle j'ai vécu un mois, qui a eu pour moi des attentions et des soins presque maternels, et qui m'a donné pour Berlin plusieurs lettres de recommandation dont la voilà joliment récompensée ? C'est pour Weimar comme si son nom était imprimé, car il n'est personne qui ne sache où j'ai logé. Quant à la dernière ligne, ainsi qu'elle est transcrite, si elle a un sens, c'est l'impertinence absurde d'un Parisien voyageant chez les Hottentots. Vous ne pouviez deviner plusieurs de ces choses, j'en conviens, et pour celles qui sautent aux yeux, je m'explique qu'elles ne vous aient pas frappée par l'étourdissement du moment, par l'éloignement des lieux - peut-être une préoccupation de quelques minutes. Mais la morale est qu'il faut s'en tenir bêtement aux principes ; et, s'il est vrai qu'il ne soit jamais permis de voler, ce que j'ai quelque peine à admettre, il est encore bien plus sûr qu'il n'est jamais permis de faire imprimer à quinze cents exemplaires ce qui est écrit dans l'abandon et la confiance de l'amitié.

p455

"J'ai reçu des lettres de Weimar, lettres datées des alentours de Goethe, où on se plaint de ma conduite avec beaucoup d'indulgence et de modération ; mais on me dit combien cette publication a été désagréable à tous mes amis ; on s'étonne de ma légèreté...

"Vous voyez combien vous m'avez gâté mes pauvres souvenirs de Weimar ; il n'est plus question d'y retourner pour la fête de Goethe ; je cherche sur la carte un moyen d'éviter ce lieu, où j'aurais eu tant de plaisir à revenir, à passer encore quelques jours. Enfin mon voyage allait trop bien, c'est la seule contrariété que j'aie éprouvée pendant sa durée : il est singulier qu'elle me vienne de vous.

"Je vous ai dit tout ce que j'avais sur le cœur ; au nom du ciel, ne m'en veuillez pas. - Au contraire, puisque vous me faites *des traits*, vous êtes obligée d'être bien aimable pour moi quand je reviendrai.

"J'ai dîné chez le prince Auguste, avec M de Humbolt et M Schlegel ; je fais cinquante visites par jour. J'entendrai demain, pour la

première fois de ma vie, Mme Catalani.
"Adieu. Quand irons-nous aux Bouffons ensemble ?
Adieu.
J-J Ampère.

p456

De J-J Ampère à M le chancelier Müller.
"Je reçois à l'instant de Paris une page du *Globe*, que vous aurez lue et qui me contrarie vivement. Comme on ne croit pas, en général, aux auteurs qui se plaignent d'être imprimés malgré eux, je me hâte de vous assurer, sur mon honneur, que le mien est tout à fait étranger à cette indiscreète publication. Il me semble que mon admiration pour M de Goethe se fait d'autant plus sentir dans toute sa vérité, et que l'incohérence et l'étourderie de la rédaction prouve, du reste, qu'elle n'était pas destinée à voir le jour. Mais c'est sur un ton plus grave que j'aurais voulu parler de M de Goethe devant le public. Les distances de tout genre qui sont entre nous m'en faisaient une loi. Si son extrême indulgence veut bien avoir pitié de l'embarras où je me trouve et pardonner ce qu'il peut y avoir de léger dans l'expression en faveur de ce qu'il y a de sincère dans le sentiment, je me consolerais d'un accident qui ne peut faire de tort qu'à moi, par la pensée que ce qu'il y a de touchant dans la bonhomie d'un génie supérieur n'en frappera que davantage, surpris de la sorte dans l'abandon et la familiarité de mon bavardage.
"Ce dont je ne puis me consoler, ce sont les

p457

changements que l'on a faits à mon épître, à bonne intention sans doute, et pour l'enjoliver ; la fin, par exemple, sous la plume de l'éditeur, est devenue fort piquante, mais tout à fait inintelligible. à quel propos aurais-je dit qu'un secrétaire était chose fort extraordinaire en Allemagne ? Ceci du moins serait une sottise sans conséquence, mais je ne l'ai pas dite.
"Vous voyez ma perplexité, monsieur le chancelier. Vous qui avez été si bon pour moi, soyez mon recours dans cette circonstance, plaidez ma cause auprès de M de Goethe, auprès de ceux de vos amis qui ont

vu ma lettre. Que celle-ci me justifie au moins sur les intentions.

"Je suis parti de Weimar le coeur trop plein de reconnaissance pour ne pas souffrir extrêmement de la pensée qu'on pourrait me trouver ingrat.

"Je me confie à votre bienveillante et ingénieuse diplomatie, et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect et une haute considération, monsieur le chancelier,

"Votre très-humble et très-dévoué serviteur,
J-J Ampère.

p458

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Berlin, 19 juin 1827.

"J'ai vu MM Ermann Mitscherlich, Weill ; ceux-ci, comme tant d'autres, ont été pour moi pleins de bonté, toujours en ton honneur ; car ils professent pour toi une vive admiration : ton nom m'est partout un talisman. On me demande : "êtes-vous parent du fameux Ampère ?"

Je réponds le plus modestement possible, mais avec une certaine joie intérieure : "Je suis son fils !"

On me fait alors un profond salut dont je suis bien fier.

"Pour tout ce qui concerne l'histoire de la poésie antique, celle du moyen âge, celle de l'Inde et de la Judée, j'ai trouvé et rassemblé en Allemagne des ressources inappréciables.

"Malheureusement sur la littérature scandinave on est ici moins riche. Je dois te présenter les souvenirs de M de Champy, qui t'a vu cet hiver chez M Poisson et que j'ai trouvé chez le prince Auguste, où j'ai dîné plusieurs fois avec M de Humboldt. M Wilhelm de Humboldt, qui s'occupe toujours de ses admirables travaux sur les langues, a appris qu'un père *Roux*, de la congrégation de Saint-Sulpice, après avoir séjourné longtemps dans l'Amérique septentrionale et à Rome est retourné à

p459

Paris pour y déposer à sa congrégation un manuscrit curieux sur les langues de l'Amérique du nord. On assure que l'impression du manuscrit a trouvé beaucoup de difficultés à Paris. M de Humboldt

désirerait savoir des Sulpiciens si l'ouvrage du père Roux paraîtra bientôt, s'il serait possible d'avoir communication du manuscrit ou de le faire copier. Les deux frères pensent que tu pourrais prendre des informations auprès de l'évêque d'Hermopolis.

"Je vais peut-être aller faire une promenade sur les bords de la Baltique et voir la petite ville de Riga.

"Adieu, j'embrasse tendrement tout le monde, toi surtout.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Berlin, 6 juillet 1827.

"Cher père, je quitte demain Berlin, encore avec un véritable regret ; on y a été si bon pour moi ! Me voici membre d'une société littéraire, où se trouvent les principaux hommes de lettres de cette ville. J'ai conquis ici trop d'indulgents amis, qui pendant quelques jours ont fait de ma personne une sorte de célébrité.

p460

"M de Humboldt prétend que ta nomination à l'Académie de Berlin ne peut tarder.

"Je t'annonce la prochaine arrivée de M de Raumer, auteur d'une *Histoire de la maison de Souabe*.

Il ira te voir ; mène-le chez M Cuvier, présente-le aussi à Mme Récamier. Il sera bien aise de rencontrer quelqu'un qui puisse lui parler du prince Auguste, chez qui M de Raumer et moi nous avons dîné plusieurs fois, entre autres aujourd'hui.

"Je commencerai mon tour par Copenhague : c'est là qu'on s'est le plus occupé de l'ancienne poésie du Nord. J'y passerai quinze jours, puis j'irai à Stockholm. Ce voyage ne doit point t'effrayer, la traversée est de quelques heures ; à cette époque la mer est un lac. En Suède, les routes sont superbes, il n'y a ni précipices, ni voleurs. Les distances se franchissent très-rapidement et pour rien ; c'est une promenade.

"Adieu, mes amitiés à tout le monde. Je t'embrasse.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Istade, 10 juillet 1827.

"Je t'écris en mettant le pied en Suède. J'espère que tu n'auras pas eu le temps de t'inquiéter. Notre

traversée

p461

d'hier a été superbe : nous avons eu en vue, toute la soirée, les côtes assez pittoresques de l'île Rugen. J'ai dormi toute la nuit malgré le balancement du bâtiment. Un trajet de cinquante lieues à l'heure a duré environ quatorze heures. "Je passerai une ou deux semaines à Copenhague, où j'attendrai mes compagnons de voyage. J'ai des lettres d'un professeur de Berlin pour M Rask et pour ceux qui s'occupent avec le plus de succès de la littérature du Nord. Que de bons matériaux je vais rapporter ! Comme j'aurai à travailler et à te raconter cet hiver ! J'espère qu'au nombre de mes compagnons de voyage en Suède sera Fritz Stapfer, le cousin d'Albert, qui étudie à Berlin ; les cours, finissant beaucoup plus tôt cette année, le lui permettront peut-être. Les autres sont de jeunes poètes allemands, connus dans leur pays et fort aimables. M Mendelssohn, l'un des premiers banquiers de Berlin et petit-fils du célèbre philosophe, dont la famille m'a accueilli d'une manière charmante, m'a recommandé à Stockholm à la maison de sa mère, Mme Bénédic. Je rencontrerai là M Berzélius. Tu vois que le voyage se poursuit de la manière la plus agréable. écris-moi à Stockholm. "Embrasse ma tante et ma soeur. N'oublie pas nos amis.
J-J Ampère.

p462

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Malmoë, 12 juillet 1827.*

Je me hâte de vous écrire tandis que je suis en Suède, dont je traverse en ce moment une extrémité pour me rendre à Copenhague. Oui, je suis en Suède, et c'est réellement un pas décisif que de franchir la Baltique. Le Nord commence ici. Ces grands vents, ce soleil pâle, cette lune que je regardais hier par ma fenêtre sortir d'un nuage bien noir, absolument comme la lune d'Ossian dans votre belle gravure du tableau de Gérard, tout cela a déjà le caractère du Nord ; et quand je me rappelle que la semaine passée j'avais à Berlin le climat

de Florence, il me semble que je me trompe et que ce souvenir est d'une autre année. J'ai fait la traversée en quinze heures sur un bateau à vapeur et par le plus beau temps. J'ai vu ces vagues de la Baltique qui n'ont pas les beaux balancements de celles du golfe de Naples, ces vagues basses, ternes et furieuses, qui se précipitent les unes sur les autres, comme une bête féroce s'élance en rampant sur sa proie.

On est frappé, en arrivant en Suède, de l'aspect de ces petites maisons de bois à un étage, d'une propreté remarquable, avec de beaux grands carreaux transparents, des fleurs derrière les vitres, des rideaux bien

p463

blancs, même dans des maisons de pêcheurs et de mariniers. Cet air de bien-être et d'une certaine élégance m'a plu. Enfin j'ai le plaisir d'être dépaysé. Personne n'entend un mot d'allemand, je suis réduit au langage naturel, comme chez les sauvages. Cependant j'espère bientôt me tirer d'affaire avec le danois et le suédois.

"Je suis resté ici trois jours dans une solitude absolue, attendant le paquebot pour passer le Sund. Ce retard ne m'a point été désagréable : ma vie avait été tellement *bourrée* et je vais avoir tant à faire à Copenhague, que je n'étais pas fâché de me recueillir un peu sur mes souvenirs, avant que de nouvelles impressions viennent m'en distraire.

J'ai été rêver au bord de la Baltique à nos promenades de Naples et de Baïes.

"Je serai dans six semaines à Stockholm.

N'est-ce pas que j'y trouverai un mot de vous ? Si vous avez quelque commission pour votre royale amie et qu'elle soit un peu abordable sans trop d'étiquette, je m'en chargerai avec plaisir.

Il ne faut pas que les distances vous effrayent, elles se franchissent rapidement, et les bateaux à vapeur sont une invention admirable pour ramener promptement les gens chez eux.

J-J Ampère.

p467

*De J-J Ampère à André-Marie Ampère.
Goetheborg, 27 juillet 1827.*

"Cher père, cette lettre partira par le bateau à vapeur qui retourne à Copenhague mercredi ; ainsi tu ne t'inquiéteras pas de ma seconde traversée. Cette fois nous avons directement contre nous le vent et le courant du Cattégat. Aucun vaisseau à voiles ne pourrait avancer d'un pied avec ce double obstacle. J'ai eu rarement un sentiment aussi vif d'admiration pour la puissance de l'homme que cette nuit, en sentant la machine puissante qui m'emportait lutter laborieusement avec la mer et le vent, tourmentée par tous les deux sans jamais leur céder. Nous irons par terre à Christiania. De Stockholm,

p468

on revient en droite ligne à Copenhague ou à Berlin. Cela me donnera quelques jours de plus pour la Norvège et une partie de la Suède située au nord-ouest de Stockholm : or c'est précisément cette partie très-intéressante que nous aurons à parcourir en revenant de Norvège.

"Nous sommes arrivés ici ce soir à dix heures et demie ; il faisait encore assez jour pour tout distinguer parfaitement. Cette lumière du crépuscule est une chose charmante, qui fait une impression bien particulière. La côte est garnie de rochers ; on se croit au bout du monde, et on trouve avec délice un beau fleuve, sur lequel on entre dans une ville toute nouvelle, avec de grandes maisons blanches, régulières et bien bâties.

"Nous avons fait la connaissance précieuse d'un jeune Français, M Cavanel, qui parle parfaitement suédois. Nous allons voyager tous les cinq ensemble ; c'est une économie et un grand agrément. Il fait un temps superbe ; nous sommes de bonne humeur. La caravane couchera demain à Trottelta, au pied de la cascade ; de là, à Christiania.

"Adieu, bon père, embrasse bien ma tante et ma soeur. Remercie Albine de sa petite lettre.

J-J Ampère.

p469

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Christiania, 5 août 1827.*

"Je vous écris un mot à la hâte avant de m'enfoncer dans les montagnes ; je viens de traverser les

déserts de la Suède. J'ai eu une manière de tempête sur le Cattégat et je suis un peu plus au nord que les Orcades.

"Maintenant, prenant cette ville pour point de départ, mes compagnons de voyage et moi nous allons visiter les montagnes et les cascades de la Norvège. Quand vous ferez votre voyage de Suède, ne manquez pas de venir ici, car la Suède, ce que j'en ai vu du moins, est très-inférieure à ce dernier pays. çà et là on trouve quelques beaux points de vue, mais en général presque rien de pittoresque et beaucoup d'uniformité. Cependant je dois dire que cette uniformité avait son charme, car ce qui n'est pas pittoresque peut encore être poétique ; j'éprouvais un vif plaisir à être emporté rapidement dans une voiture découverte à travers ces rochers, ces bruyères, ces bois de sapins interminables. De temps en temps, une cascade, un lac solitaire, la mer s'avancant entre les rochers, venaient rompre la monotonie de nos impressions. Mais la Norvège s'annonce tout autrement ; Christiania est placée dans une situation admirable, et quand, après trois jours passés à courir la poste sur

p470

des terrains arides, nous avons aperçu au bord de la mer ses environs, si frais, si verts, semés de maisons de campagne comme ceux de Genève, nous avons éprouvé un peu de l'enchantement des voyageurs qui arrivaient à Palmyre après avoir traversé le désert. S'il y avait ici du soleil, ces belles côtes, ces îles, ces promontoires doucement abaissés vers la mer, pourraient sans profanation faire penser à *Mole di Gaeta* ou à Baies.

"Adieu, adieu, nous partons. Pensez quelquefois à moi, en vous mettant à la petite fenêtre. Adieu, adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Christiania, 10 août 1827.

"Me voici de nouveau à Christiania, d'où je viens de faire une tournée délicieuse dans les environs. C'est la Suède avec des fleuves et la mer de plus. J'ai vu la mine d'argent de Kongsberg et le singulier phénomène du *Tolbande*, grandes tranches où l'on trouve de la mine de fer, de cuivre, etc., qui courent du nord au sud et

coupent toujours les filons à angle droit ;
au point d'intersection est l'argent. Je me
souviens d'avoir entendu parler de cela à
M Brochant dans son cours ; je voudrais
l'explication

p471

de ce phénomène si singulier, et tu serais aimable
de me la donner, si tu la sais.

"Nous ne pousserons pas plus à l'ouest de
Christiania ; nous irons par le centre de la
Norvège, voir cette grande chaîne scandinave. Sur
la route de Drontheim se trouveront nos petits
chariots ordinaires, qui ne sont pas élégants, mais
qui vont très-vite. Ensuite nous ferons un bout
de chemin à pied pour gagner Stockholm,
où je serai dans les premiers jours du mois
prochain.

"Surtout ne t'inquiète point : nous sommes cinq, il
n'y a pas de pays où les routes soient plus belles
et plus sûres.

"Embrasse tout le monde. Adieu.

J-J Ampère.

p473

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Drontheim, 19 août 1827.*

"Vous à qui on a écrit des tendresses de presque
tous les pays de la terre, on ne vous en a pas encore
adressé de Drontheim ! J'ai un grand plaisir à être
le premier et à vous envoyer du voisinage des
Lapons et du cercle polaire, à quelque deux cents
lieues, au nord de Saint-Pétersbourg et de
Stockholm, une petite lettre qui dise
à l'Abbaye-aux-Bois combien je la trouve plus

p474

intéressante, même avec sa vilaine grille, que
l'église de Saint-Oluf, la plus ancienne du
Nord, où a été couronné, au terme de la
Constitution, votre ami le général Bernadotte.
Drontheim était l'ancienne capitale des rois de
Norvège. C'est maintenant une ville de commerce, qui
n'a de remarquable que son admirable situation

auprès d'un grand golfe fermé par des rochers à pic, contre le pied desquels se brisent, au milieu des brumes, les tristes flots de la mer du Nord.

"Une chose frappante dans cette ville, c'est que, toute construite en bois, le luxe donne cependant à ces maisons des formes d'hôtels, de palais même. L'auberge d'où je vous écris, composée de troncs d'arbres posés les uns sur les autres, a pour portail deux colonnes corinthiennes supportant un élégant fronton. Du reste, les lumières ne sont pas grandes dans ce coin reulé de la terre. Le bibliothécaire, qui est aussi sacristain, ou plutôt le sacristain qui est aussi bibliothécaire, a eu le front de me montrer un manuscrit arabe du Coran en me disant que c'était du chinois, ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter que c'était le Coran, pensant apparemment que Mahomet a écrit dans la langue de Confucius.

"En allant hier voir la jolie petite île de Munkölm, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas penser à "Han d'Islande", dont l'odieux souvenir me poursuivait. J'y ai trouvé une chose digne d'occuper les loisirs de

p475

Victor Hugo : c'est un médecin qui a disséqué une femme, les uns disent vivante, par amour pour la science ; les autres, plus modérés, prétendent qu'assassin par jalousie, il avait eu assez de préméditation dans son crime pour chercher à faire croire à sa folie, en affectant cette étrange passion pour l'anatomie : on lui a fait grâce comme fou et il est en prison pour sa vie. En nous voyant entrer avec des officiers, la terreur qu'il cherchait à cacher, et qui se trahissait par sa rougeur et son tremblement, m'a fait une impression profonde...

"Nous partons après-demain pour Stockholm, c'est-à-dire pour Paris ; j'écris ce mot avec grande émotion : encore deux mois de séparation tout au plus.

"Adieu, adieu. à vous, sous toutes les latitudes.

J-J Ampère.

p479

De J-J Ampère à André Ampère.

Stockholm, 7 septembre 1827.

"Je trouve, mon cher père, en arrivant à Stockholm, trois lettres de toi. Ce que tu m'apprends du mariage d'Adrien, joint à ce qu'il m'en écrit lui-même, m'a fait un extrême plaisir. Dis-lui bien que cette nouvelle me comble de joie, et qu'après lui et quelqu'un encore, je suis un de ceux qui la désiraient le plus impatientement. "J'espère que nous serons réunis tous à Vanteuil cet automne, avec le nouveau ménage, et que tu seras là plus content qu'aujourd'hui.

"Au milieu de ma satisfaction, une chose m'attriste profondément, c'est l'état de santé de Mlle Cuvier, cette jeune fille si accomplie, si bonne, si intéressante, menacée sérieusement ! et cela au moment où son sort allait être fixé, c'est affreux ! Je donnerais tout au monde pour

p480

la savoir hors de danger et heureuse avec M Duparquet. Ta lettre m'a épouventé ; mon seul espoir est que ton imagination s'est exagéré le mal, dont Adrien ne me parle pas. J'attends avec anxiété une autre lettre de toi. Il serait vraiment impardonnable, après avoir rassemblé dans celle-là tous les présages les plus sinistres, de me laisser dans l'horrible inquiétude où tu m'as mis, sans la confirmer ou la détruire. Tous ceux qui connaissent cette âme excellente doivent être consternés, et l'intérêt avec lequel elle a eu la bonté de s'informer de mon voyage, malgré ses souffrances et ses préoccupations de mariage, m'a attendri et déchiré au delà de toute expression.

"Je ferai ici tes différentes commissions et commencerai ce matin le cercle de mes visites par M Berzélius.

"Il y a déjà trois cents lieues de moins entre nous, car, poussés par la curiosité, nous avons été jusqu'aux frontières de la Laponie, voir des Lapons dans leur hutte, et manger du renne avec eux. Je te raconterai une autre fois toute cette expédition fort intéressante.

"Mille choses à tout le monde.

"Ton fils,

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Nofen (Bavière), 8 novembre 1827.

"J'attendais de jour en jour à Dresde un petit mot de vous ; ce malheureux événement et la manière brusque dont je l'ai appris m'avaient tellement ébranlé, pendant quelque temps mes pensées étaient si confuses, mes plans même si peu arrêtés, que je ne pouvais me décider à rien. Je suis revenu de cet étourdissement ; ma tristesse est sans mélange d'imagination. En considérant les circonstances telles qu'elles ont été, ce mélange serait trop déraisonnable. Ce qui me reste, c'est que je conserverai toujours un souvenir attendrissant. C'est bien dommage que cette impression douloureuse se mêle nécessairement à l'idée de mon retour ; elle ne m'empêche pas de l'attendre et de le presser avec une impatience qui ressemble à de la fièvre. Ma main tremble d'aise en vous écrivant que dans une douzaine de jours, peut-être, je serai près de vous ; j'y serai comme si je ne vous avais jamais quittée.

"J'ai trouvé quatre lettres de mon père à Stockholm et pas une ligne de vous. Comment n'avez-vous pas songé au plaisir que m'aurait causé votre écriture, après avoir fait huit cents lieues dans les forêts, privé de toute

communication avec les humains ? Je suis resté à Stockholm trois semaines, toujours me croyant à la veille de partir, et ne sachant par où je reviendrais ; cela s'est décidé subitement, et j'ai franchi quatre cents lieues aussi vite que la poste. En arrivant à Berlin, j'ouvre le premier journal venu, que je trouve sur la table de mon auberge, et je reçois le coup le plus inopiné. Dans le premier moment de bouleversement, ma pensée a été de vous écrire avant toute autre ; c'est dans ces instants de crise que l'on sent où l'âme tient.

"J'aurai bien à vous raconter de l'Allemagne, de la Norvège, des Lapons, de Stockholm, où j'ai vu la reine et le roi. J'ai aussi de beaux plans de travail pour cet hiver, que je vous soumettrai. Vous savez que ma soeur se marie. Nous verrons ce que cet événement produira sur notre intérieur.

"Bientôt près de vous, dans votre petite chambre.
Adieu, adieu, pour la dernière fois.
J-J Ampère.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)